

DE LA CRÉATION POÉTIQUE COMME SACRIFICE CHRISTIQUE CHEZ ALFRED DE MUSSET

Introduction

Si à toutes les époques le poète s'est préoccupé de son statut parmi ses semblables, il semble indéniable que la seconde moitié du 19^{ème} siècle français en a fait un sujet de prédilection. Des romantiques aux symbolistes en passant par les parnassiens, le poète se représente par des images botaniques (Le Pin des landes de Théophile Gautier), des symboles ornithologiques (L'Albatros de Charles Baudelaire) ou se présente comme figure mystique (le Prophète de Victor Hugo ou le Voyant d'Arthur Rimbaud¹). Peu de moyens, des symboles aux mythes, ont été épargnés dans cette volonté d'expression de la différence et du marquage par les poètes de la distance, réelle ou supposée, qui les sépare des autres hommes. En général, on a affaire à des portraits qui montrent le poète comme un être supérieur, un demi-urge. Mallarmé a écrit :

Rappelons-nous que le poète (qu'il rythme, chante, peigne ou sculpte) n'est pas le niveau au-dessous duquel rampent les autres hommes : c'est la foule qui est le niveau, et il plane. Sérieusement avons-nous jamais vu dans la bible que l'ange raillât l'homme, qui est sans ailes ? (Mallarmé, 1977 : 142).

Musset ne déroge pas à cette mode. Dans *Nuit de mai*, l'une de la série des quatre nuits qu'il écrivit entre 1835 et 1837, il met en scène une conversation imaginaire entre lui et la muse, son inspiratrice. Le poète, prostré dans la douleur et refusant de créer, est

¹ Dans une lettre à son ami Paul Demeny datée du 15 mai 1871 Rimbaud écrivait : « je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. (...) Ineffable torture où (...) il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit et le suprême savant ! – car il arrive à l'inconnu », G. Léoultre et P. Salomon, *Baudelaire et le symbolisme*, Paris, Masson & cie, 1970, p. 94 et ss.

persuadé par la muse de se remettre à écrire. Malgré les multiples thèmes qu'elle lui propose, son refus est catégorique car il estime avoir assez souffert des déceptions de la vie. La muse lui conte donc l'histoire du pélican qui constitue le cœur de ce long poème et la séquence sur laquelle portera principalement cette réflexion. Il s'agit de l'anecdote, somme toute banale parce que peut-être propre à l'espèce, d'un pélican qui revient bredouille de la pêche et s'offre comme nourriture à ses petits. En effet, rapporte le *Dictionnaire des symboles*, « on fit autrefois du pélican, oiseau aquatique, sous le faux prétexte qu'il nourrissait ses petits de sa chair et de son sang, un symbole de l'amour paternel » (Chevalier & Gheerbrant, 1982 : 738). L'auteur exploite ce symbolisme millénaire dans lequel misère et élévation se côtoient pour représenter le poète qui, du coup, grâce à l'idée du sacrifice, est élevé à une dimension divine. D'ailleurs, ajoutent Chevalier et Gheerbrant (Ibid. : 738), « le pélican a été pris comme figure du sacrifice du Christ ». La création poétique, par les privations et autres douleurs qui lui sont inhérentes, constituerait une vraie passion du poète, comparable à la passion du Christ dans le texte scripturaire.

Si l'on considère Jésus-Christ comme un mythe² il devient intéressant d'étudier le mécanisme et les opérations intertextuels mis en œuvre par l'auteur dans son adaptation de l'épisode biblique, de mettre à jour les écarts entre l'hypertexte et l'hyptexte³, la source et l'influence. Pour parvenir à ses fins, la réflexion partira des formes d'émergence du texte biblique dans le poème à leur interprétation dans la construction de l'image christique du poète.

1. La bible dans le poème

La présence de la bible dans le texte se manifeste sous deux formes essentielles. L'une explicite, l'autre implicite. Tout texte, dit

² Avec André Dabézies, il n'est pas inutile de préciser que « dans la mesure où le mythe peut exprimer l'expérience la plus profonde de l'humanité, parler de mythe à propos de Jésus-Christ n'implique ici nulle réduction négatrice (...) et ne préjuge nullement de l'attitude religieuse d'un chacun » (Dabézies, 1988 : 861).

³ Gérard Genette utilise le terme hypertextualité pour désigner « toute relation unissant un texte B (qu' [il appelle] hypotexte) à un texte antérieur A (qu' [il] appelle, bien sûr, hypertexte) » (Genette, 1982 : 11).

ANALYSES

Roland Barthes, « est un intertexte : d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables » (Barthes, 1973 : 998). Explicitement, deux expressions qui se font écho frappent le lecteur. On trouve « amour sublime » comme justification du sacrifice du pélican et quatre vers plus loin « divin sacrifice ». Ces deux expressions rappellent tout de suite le texte biblique. Dieu, disent les Ecritures, « a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jean 3,16). L'amour est à la hauteur du sacrifice.

Mais, dans l'intertextualité, l'implicite importe encore plus que l'explicite car il confirme le statut du texte comme « productivité » (Barthes, Ibid. : 998) et non produit d'une simple imitation volontaire. Ainsi compris, la mise à jour de l'intertexte exige du lecteur un travail coopératif acharné car il faut le traquer dans les moindres replis du texte où il est parfois tapi sous le mode de la résonance. La mémoire de l'auteur et celle du lecteur doivent converger vers un même texte antérieur ou synchronique. Comme l'affirme Sophie Rabau à la suite de Riffaterre⁴ « pour exister, l'intertexte a besoin d'être reconnu comme tel par un lecteur, voire un interprète » (Rabau, 2002 : 205). Comment la bible est-elle inscrite en écho dans le poème ?

Au début du poème, sans poissons pour ses petits, le pélican revient, « gagnant à pas lents une roche élevée ». On pense à Jésus qui, ployant sous la croix, gravissait péniblement la colline du Golgotha. « Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux » : les deux hémistiches de ce vers sont assez éloquents quant à la proximité implicite avec le texte biblique. Le premier, par contraste, rappelle la « pêche miraculeuse » (Luc 4,46). Au contraire du pélican qui « en vain a des mers fouillé la profondeur », les pêcheurs de la bible ont été secourus par Jésus. Le second hémistiche quant à lui semble indiquer l'ultime recours ou l'ultime accusation à/de Dieu, responsable de cette pêche infructueuse. C'est ce sentiment d'abandon et de solitude que Jésus exprime lorsque, sur la croix au Golgotha, il crie d'une

⁴ Riffaterre a défendu la position du lecteur comme seule source d'intertextualité dans *Sémiotique de la poésie* (1983) où il écrit entre autres : « Pour conclure, je voudrais revenir au lecteur, qui seul est en mesure d'établir les rapports entre les textes, l'interprétant et l'interprété : celui dans l'esprit duquel a lieu ce transfert sémiotique de signe à signe », *Sémiotique de la poésie*, Paris, seuil, 1983, p. 205.

DE LA CRÉATION POÉTIQUE

voix forte : « mon Dieu, mon Dieu, Pourquoi m'as-tu abandonné ? »
(Matthieu 27, 48).

Dans l'un et l'autre cas, la mort suivra au terme de souffrances atroces et d'une longue agonie. Outre la mélancolie et la tristesse du pélican, toutes peines psychologiques comparables aux insultes des pharisiens et d'un des condamnés qui demandait à Jésus de se sauver lui-même, il y a surtout l'épreuve physique. Jésus a connu le fouet, la couronne d'épines, la montée pénible de la colline, la douleur des clous, la lance dans le côté... Le pélican, « Pour toute nourriture (...) apporte son cœur » », « le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte » et il regarde couler « sa sanglante mamelle ». La poitrine ouverte se réfère évidemment au côté percé de Jésus : « un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté, et aussitôt en sortit du sang et de l'eau » (Jean 19, 34).

Jésus qui avait été mis en croix dans la matinée, à 9 heures (« Il était neuf heures quand ils le crucifièrent » (Marc 15.25)), ne rendit l'âme qu'à 3 heures de l'après midi. Le pélican qui « dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux », meurt plus tard dans la nuit, après une longue agonie qu'il décide d'abrégé :

Fatigué de mourir dans un trop lent supplice
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage
Il pousse dans la nuit un (...) funèbre adieu (v. 23-26).

L'instant de la mort est marqué par l'effroi qu'il provoque alentour. Le cri est si étrange

Que les oiseaux des mers désertent le rivage
Et que le voyageur attardé sur la plage
Sentant la mort passer, se recommande à Dieu (v.27-29).

Cette sorte de torpeur ou de panique accompagna aussi la fin du Christ. Avant qu'il ne rende l'âme, « à partir de midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à trois heures » (Matthieu 27.45). Au moment de sa mort, rapportent les Evangiles, les rideaux du temple se déchirèrent, la terre trembla, les rochers se fendirent « et tous les gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, à la vue de ce qui s'était passé, s'en retournaient en se frappant la poitrine » (Luc 23,48).

ANALYSES

Explicites et surtout implicites, tous les éléments relevés ci-dessus donnent au poème l'atmosphère triste et dramatique de l'épisode biblique. Ils lui confèrent aussi toute la solennité et la gravité du sacrifice christique. Le sacrifice du pélican se construit donc sur le modèle de la passion du Christ avec lequel, on s'en doute Musset prend de grandes libertés.

2. Du modèle à la réécriture

a. Le modèle biblique

Selon Gérard Genot (1970 :13), le modèle est « une construction considérée comme pouvant être appliquée à, ou retrouvée dans d'autres objets, et permettant une description adéquate de ceux-ci, avec des modifications elles-mêmes systématisées ». En d'autres termes, le modèle est une construction qui peut être reprise avec des modifications. Une description structurale de l'épisode biblique permet de dégager des invariants qui garantissent sa stabilité en tant que modèle reconnaissable et applicable.

Le modèle structural des personnages élaboré par Greimas⁵ offre une grille économique pour l'analyse du sacrifice divin. Gilbert Durand définit la structure comme « un système de forces antagonistes » (Durand, 1975 : 5) dont le jeu entraîne, dans une situation donnée, des modifications. Résumons à grands traits la situation : par amour pour les hommes et dans le but de les laver du péché, Dieu leur envoie son fils unique prêcher l'amour du prochain. Il meurt crucifié par les bénéficiaires mêmes de l'action, au terme d'une parodie de procès et des humiliations diverses. Mais tout ceci selon la volonté de Dieu lui-même.

Dans cette situation, comme destinataire, la force qui engage le sujet dans l'action, on a "l'amour sublime" de Dieu pour les hommes. En tant que sujet, l'objet de la quête de Dieu est de sauver du péché les hommes, destinataires de son action. Les adjuvants à cette initiative sont Jésus, ses disciples, la foule des fidèles qui croient à sa mission et paradoxalement tous ceux qui conduiront le sacrifice

⁵ Dans *Sémantique structurale* (1966), Greimas propose 6 fonctions pour l'analyse non plus des personnages mais des forces engagées dans l'action. D'où la notion d'actant qui prend la place de personnage. Voir p. 126 et ss.

jusqu'au bout. Les hommes sont en même temps opposants et adjuvants car le sacrifice est inévitable, les Ecritures devant se réaliser. Cette schématisation rapide permet de dégager des invariants du modèle sacrificiel. Selon Bernard Walliser, « on [appelle] invariant d'un système une propriété du système qui se conserve à travers les transformations qu'il subit » (Walliser, 1977 : 65).

Dans la multitude des récits mettant en scène un sacrifice, on aura toujours un sujet animé d'un amour très grand, la volonté de sauver un tiers d'une situation périlleuse, un bien précieux à perdre, la souffrance et la mort. Quelles transformations subissent ces mythèmes⁶ et leur scénario originel sous la plume du poète ?

b. La reprise différentielle

Si Musset s'inspire du mythe biblique, il n'en est pas esclave. C'est d'ailleurs ce qui confère originalité à son texte. Pierre Brunel désigne par le terme flexibilité ce jeu entre le modèle et sa réécriture : « le mot permet de suggérer la souplesse d'adaptation et en même temps la résistance de l'élément mythique dans le texte littéraire » (Brunel, 1992 : 77). Si l'on reconnaît à l'écrivain le droit de faire des modulations, on doit pouvoir reconstituer le modèle à partir de la réécriture.

Dans le poème, on reconnaît bien l'amour sublime, la volonté de sauver un ou des tiers, un bien précieux perdu, la souffrance et la mort. L'application des six fonctions de Greimas révèle une grande similitude avec le modèle biblique. Le destinataire est l'amour sublime. Le pélican, comme Dieu, est mû par une grandeur d'âme incommensurable. Ses petits sont adjuvants et bénéficiaires du sacrifice. Comme les hommes, ils sont aussi agents de la tragédie. Ils tuent leur père qui veut les sauver de la faim.

⁶ Le mot mythème chez Gilbert Durand désigne l'invariant du mythe que l'on retrouve dans tous les textes qui le reprennent. Cf. « Le décor mythique dans La Chartreuse de Parme », 1971.

ANALYSES

Mais ces éléments de convergence ne masquent pas des différences notables car comme le dit encore Pierre Brunel (*Ibid.*, 1992 : 68). « d'une manière générale, le texte littéraire aime à ruser avec le mythe, même s'il lui est fortement attaché. La relation de complicité est aussi une relation de duplicité ». En effet, ici, le pélican est à la fois sujet et objet du sacrifice. Alors que dans la bible ces deux fonctions sont séparées, Musset ici les attribue à un seul actant. Dieu sacrifie son fils unique. Le pélican se sacrifie lui-même. D'une part la perte d'un fils précieux parce qu'unique, de l'autre, le don de soi :

L'océan était vide et la plage déserte
Pour toute nourriture il apporte son cœur

On peut admettre l'incalculable valeur d'un fils unique dont le sacrifice volontaire témoigne d'un amour supérieur. Mais d'un point de vue profane ou humain, la vie constitue sans doute l'ultime bien de l'homme. Dieu, lui, est immortel. Le don de soi, le sacrifice ainsi arraché à son contexte religieux et mystique, paraît plus grandiose car il constitue en même temps l'acte définitif. Alors que Jésus-Christ subit une décision de son père, le choix crucial de mourir pour sauver relève d'une initiative personnelle que le pélican assume d'ailleurs complètement en écourtant, comme nous l'avons vu, ses souffrances. Il se frappe le cœur pour précipiter l'instant fatal car « Il craint que ses enfants ne le laissent vivant », ce qui prolongerait inutilement son agonie.

Musset procède à ce que Gérard Genette appelle la transvalorisation⁷. Le rôle de Dieu bien que partout présent dans la passion est un rôle de second plan. Jésus-Christ qui l'évoque sans cesse en est le principal protagoniste. Dieu ne prend pas une part matérielle à l'action. Tout le contraire du pélican qui se trouve ainsi valorisé. « La valorisation d'un personnage consiste à lui attribuer, par voie de transformation pragmatique ou psychologique, un rôle plus

⁷ Etudiant les modifications portant sur la valeur attribuée à une action ou à un ensemble d'actions dans les réécritures, Genette nomme transvalorisation toute « transformation d'ordre axiologique [qui] s'analyse en un terme positif (valorisation), un terme négatif (dévalorisation), Cf Genette (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, p. 393 et ss.

important et/ou plus « sympathique », dans le système de valeurs de l'hypertexte, que ne lui accordait l'hypotexte » (Genette, 1982 : 393).

Les mythes, dit Albert Camus (1942 : 162), « sont faits pour que l'imagination les anime ». En prenant ses distances par rapport au sacrifice archétypal, Musset enrichit la signification originelle par cette variante fondée sur l'identité entre le sujet et l'adjuvant principal. Ceci confère originalité au poème et survivance au mythe car ce dernier a toujours besoin d'être dépaysé, irrigué par de nouvelles sources pour échapper à l'oubli. Claude de Grève écrit fort justement à ce propos :

Une histoire mythique peut continuer à être nommée "mythe" dans une perspective diachronique, mais elle cesse d'être mythe à partir du moment où elle n'est plus qu'une composante de la culture, de la littérature étudiée. Elle redevient mythe quand la référence est réactivée, quand elle apporte une nouvelle histoire pour nourrir l'imaginaire (De Grève, 1995 : 98).

Et la nouvelle histoire ici est celle du pélican. Musset, nous l'avons dit, utilise cet oiseau comme symbole du poète en s'appuyant sur le modèle du sacrifice christique.

3. Du Christ au poète

Du Christ au poète, l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* intercale comme objet de transition le pélican. La première justification est relative, nous l'avons dit, au substrat mythologique rattaché à cet oiseau. Les valeurs supérieures à lui attribuées sont d'ailleurs fort contestées. Catherine Vincent (2001 : 1) affirme au sujet du poème de Musset :

D'un romantisme superbe, ces vers, dont la source se trouverait dans les mythes de l'Égypte ancienne transmis par les auteurs antiques grecs et romains, ne reflètent en rien la réalité. Les pélicans nourrissent leurs petits comme eux-mêmes des poissons qu'ils chassent en groupe à la surface de l'eau. Ni flanc percé, donc, ni sanglante mamelle... Ce qui

ANALYSES

n'empêche pas les mâles d'être de bons pères de famille, prenant soin, en couple, de leur descendance.

Mais le mythe résiste aisément à ce genre de contestation. Plus que sa vérité, seule importe la croyance qu'on lui accorde. La seconde justification tient à l'organisation du passage dans la réponse de la muse. La séquence compte 39 vers où s'alternent rimes croisées, plates et embrassées. Mais surtout, on peut en dégager deux moments de longueurs inégales. La première qui comporte 29 vers fait le récit de la triste mésaventure du pélican. Le symbolisme de cette partie presque anecdotique jaillira de la seconde. Cette dernière, constituée de 10 vers, tire la mort du pélican du registre ornithologique pour lui donner une dimension humaine, dans l'univers de la création poétique. Après la mort du pélican, la muse conclut en manière de leçon à tirer de l'histoire : « Poète, c'est ainsi que font les grands Poètes ». Le récit a donc un but didactique. La muse encourage le poète désespéré à continuer son œuvre. L'élévation au statut de grand poète exige douleur, courage, sacrifice. Mais en quoi la création poétique constitue-t-elle souffrance, une passion ? En quoi « Les festins humains qu'ils [les poètes] servent à leurs fêtes / Ressemblent la plupart à ceux des pélicans ? »

Le contenu de la poésie émane du vécu propre de l'auteur. Ceci est conforme à l'école romantique qui met en effet l'accent sur le lyrisme personnel, sur le moi intime de l'écrivain. La matière du poème sera donc constituée de ses joies mais surtout de ses déceptions et de ses malheurs. Créer c'est dire la douleur de vivre, comme le dit admirablement Musset par la voix de la Muse :

Quelque soit le souci que ta jeunesse endure
Laisse-là s'élargir, cette sainte plaie
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur
Mais pour en être atteint, ne crois pas ô poète.
Que ta voix doive rester muette

Cette douleur nécessaire doit être acceptée et surmontée par le poète dans la dignité qu'exige un stoïcisme raffiné. L'élévation est à ce prix. Théophile Gautier a fort pertinemment exprimé le caractère

DE LA CRÉATION POÉTIQUE

nécessaire de la douleur dans la création poétique. Il écrit dans « Le pin des Landes », reprenant le motif de la blessure :

Le poète est ainsi dans les landes du monde
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or (Gautier, Espana).

L'expression « divines larmes » situe encore l'activité poétique dans l'univers divin. Durant toute sa passion qu'il savait inéluctable, le Christ est resté digne, soumis à la volonté de son père (Que ta volonté soit faite). De même, lorsque le pélican, mélancolique, gagne à pas lents la roche sur laquelle il va mourir, il le sait déjà et se prépare à affronter son sort. Alors, « Dans son amour sublime il berce sa douleur (...) / Ivre de volupté de tendresse et d'honneur ».

La grandeur pour Jésus-Christ c'est la résurrection et le retour, pour l'éternité, « à la droite du père ». Pour le poète, ce sera d'une certaine façon l'éternité, à travers l'art que Malraux a défini comme un anti-destin. En se sacrifiant, les grands poètes « laissent s'égarer ceux qui vivent un temps », dit la Muse. Si un temps s'oppose à tout le temps, le don du poème confère éternité et les grands poètes ne meurent jamais car ils ressuscitent dans leurs œuvres dont les meilleures sont aussi les plus tristes. Aussi la muse peut-elle dire au poète : « Les plus désespérés sont les chants les plus beaux/ Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots ». Mais Musset estime avoir assez souffert et se refuse à toute initiative créatrice :

Mais j'ai souffert un dur martyr,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau

Ces derniers vers du poème scellent la différence entre le Christ et le poète. Si ce dernier refuse de poursuivre le sacrifice, alors Jésus-Christ apparaît comme un idéal vers lequel tendre à la fois dans la création poétique et ailleurs. Douleur et éternité cheminent

ANALYSES

ensemble comme l'a montré son expérience. L'exemplarité constitue une des caractéristiques du mythe. Il indique aux générations actuelles les attitudes à adopter devant des situations de la vie. Pour peindre le poète dans le sens le plus noble du terme, Musset recourt au mythe biblique de la passion du Christ. La figure du poète en sort portée aux nues. Il suit d'ailleurs en cela une tradition que André Dabéziès a relevée quant à Jésus-Christ en littérature et particulièrement en poésie : « A la reconstitution d'ordre historique et vraisemblable, l'écrivain, le poète surtout préférera souvent la transposition du personnage dans un autre cadre de réalité » (Dabéziès, 1988 : 867). Ainsi, le mythe prête sa puissance à la littérature qui en échange garantit sa survie.

Conclusion

Explorant le lien entre l'expérience de la douleur et la fécondité poétique, Musset débouche sur la figure grave de Jésus-Christ, marquée par la douleur mais rayonnante aussi de grandeur. Rien de grand, dit l'adage, ne se fait sans passion, c'est-à-dire sans douleur, sans sacrifice. *La nuit de mai* revêt maints aspects biographiques. La série des quatre nuits (mai, décembre, août et octobre) écrite par l'auteur entre 1835 et 1837 retrace l'itinéraire poétique et sentimental d'une âme brisée par les déceptions de l'amour. La rupture avec la romancière George Sand⁸, son inspiratrice et bourreau de cœur, l'avait poussé à arrêter précocement sa carrière poétique. Ces poèmes dont certains vers ont le parfum des choses éternelles témoignent bien que la souffrance est au cœur de la grande création. Cette vérité, l'auteur de *On ne badine pas avec l'amour* l'a éprouvée si fortement qu'en se référant à la bible, il donne dans *La nuit de mai* un portrait du poète en Christ.

Fotsing Mangoua Robert
Université de Dschang

Références

⁸ Une passion tumultueuse unissait les deux amants. Pour raffermir leur amour, ils décident d'effectuer un voyage en Italie en 1834 : « Ce séjour qui devait consacrer leur amour, met fin à leur illusions. La jeune femme soigne patiemment le poète tombé malade à Venise mais elle le trompe avec son médecin », (Aviérinos & Prat. 1997 : 80), Après moult péripéties, la séparation définitive intervient en 1835.

DE LA CRÉATION POÉTIQUE

Aviérinos, Maryse & Prat, Marie-Hélène (1997), *Littérature. Textes et histoire*, T2, Paris, Bordas.

Barthes, Roland (1973), « Théorie du texte », *Encyclopédie universalis*, pp. 997-1000.

Brunel, Pierre (1992), *Mythocritique. Théorie et parcours*, Paris, PUF.

Camus, Albert (1942), *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard.

Chevalier, Jean & Gheerbrant, Alain (1982), *Dictionnaire des symboles*, Paris, laffont/Jupiter.

Dabéziès, André (1988), « Jésus-Christ en littérature », dans *Dictionnaire des mythes Littéraires*, Sous la direction de Pierre Brunel, Paris, Ed. du Rocher.

Durand, Gilbert (1971), *Le décor mythique de « La chartreuse de parme »*, Paris, corti.

Eliade, Miréa (1963), *Aspects du mythe*, Paris, gallimard.

Gautier, Théophile « Le Pin des landes », *Espana*, Paris, ???

Genette, Gérard (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, seuil.

Genot, Gérard (1970), « Analyse de Pinocchio », *Quaderni della Fondazione Nazionale Collodi*, Florence.

Grève, Claude de (1995), *Eléments de littérature comparée. Thèmes et mythes*, Paris, Hachette.

La Bible, Société biblique française, Paris, Ed. du cerf, 1988.

Léoutre, Gilbert & Salomon, Pierre (1970), *Baudelaire et le symbolisme*, Paris, Masson et cie.

ANALYSES

Mallarmé, Stéphane (1977), *Poésies*, Paris, Librairie Générale Française.

Musset, Alfred de (1976), *Poésies nouvelles*, Paris, Librairie Générale Française.

Rabau, Sophie (2002), *L'intertextualité*, Paris, Garnier-Flammarion.

Riffaterre, Michael (1983), *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil.

Salmoyault, Tiphaine (2001), *L'intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan.

Vincent, Catherine (2001), « Un père nourricier célébré par Musset »
<<http://people.freenet.de/autres-espaces/pelica.html>>

Walliser, Bernard (1977), *Systèmes et modèles. Introduction à l'analyse de systèmes*, Paris, Seuil.

COOPERATION FRANCE- AFRIQUE : REPERTOIRE ET STRATEGIES DEVELOPPES PAR LES INTELLECTUELS DE MONGO BETI DANS LA FRANCE CONTRE L'AFRIQUE. RETOUR AU CAMEROUN.

INTRODUCTION

L'écrivain camerounais Mongo Béti, de son vrai nom Alexandre BIYIDI, naît à Mbalmayo en 1932. Doyen des écrivains exilés, il va pourtant renouer avec le Cameroun et y revenir en 1991. Peu soucieux d'adhérer à la mouvance d'une négritude lui paraissant à la fois inadéquate et dépassée, Mongo Béti inscrit sa carrière littéraire dans le registre de la rébellion et de la polémique. Pourfendeur intransigeant des systèmes politiques et de coopération issus des indépendances, Mongo Béti est un polémiste redoutable, et bien peu de personnes et de personnalités ont échappé aux diatribes incendiaires dont il gratifiait ses « amis » suspects de néocolonialisme. Il est l'auteur d'une douzaine de romans et de trois essais à caractère pamphlétaire parmi lesquels *La France contre l'Afrique, retour au Cameroun*, ouvrage sur lequel porte notre analyse. Cet essai est centré essentiellement sur « l'afropessimisme » ainsi que sur la coopération franco-africaine. L'auteur affirme en effet.

Ce modeste ouvrage a la prétention de s'inscrire en faux contre une mode récente mais largement répandue, appelée l'afro pessimisme. L'afro pessimisme est le fait des mêmes discoureurs qui, à l'aube des années soixante, s'enivraient de triomphalisme à propos de la décolonisation gaullienne exaltée comme une réussite sans précédent (...)
Voici les rôles aujourd'hui renversés : Ils n'y croient plus [et] préfèrent mettre lâchement l'Afrique en accusation (BETI, 1993 :5).s

L'afro pessimisme développé par exemple par Dumont, Dupuy, Imbert, Kom, Cahen, Smith, Coquery-Vidrovitch, Kabou, est donc cette tendance qui consiste à considérer l'Afrique comme sinistrée économiquement, financièrement, socialement, politiquement, bref une

ANALYSES

Afrique totalement et décidément mal partie. « La faute aux Africains ? » Mongo Béti considère en effet que si l'Afrique, et surtout l'Afrique francophone, continue à sombrer dans une décrépitude sans pareille, « c'est bien la « coopération française » qui en est principalement responsable : pour maintenir son rêve de grande puissance, la France a soutenu dictateurs et partis uniques et bloqué toute perspective d'une prise en charge autonome de leur propre développement par les populations africaines. » (Cf 4^e page de couverture). L'auteur en profite à partir d'un répertoire et des stratégies de la coopération pour soulever un certain nombre de problèmes liés au continent africain : le chômage et la misère dans nos grandes villes, la corruption des élites soutenues par la France, la marginalisation du village, les détournements de fonds publics, les répressions étatiques, les fraudes et les contrebandes, et la liste est loin d'être exhaustive. En fait, notre travail s'inscrit dans le registre d'une analyse minutieuse de « cet essai » de Mongo Béti afin de ressortir ce que Iser nomme répertoire -« le contenu » (1985 : 124) - et les stratégies -« les orientations opérationnelles » (1985 :174) - en nous fondant sur les personnages « intellectuels » évoqués avec leurs idées et leurs traits caractéristiques, mais en insistant sur la quote-part de l'intelligentsia africaine et européenne dans l'échec de la coopération franco-africaine.

I- REPERTOIRE OU THEMES PRINCIPAUX DEVELOPPES PAR MONGO BETI DANS LA FRANCE CONTRE L'AFRIQUE. RETOUR AU CAMEROUN.

Cet essai de Mongo Béti peut être considéré comme un pamphlet à la fois social, économique et politique. Les présences intertextuelles y soulèvent en effet un certain nombre de problèmes que nous pouvons regrouper autour de plusieurs thèmes.

De prime abord, nous pouvons citer *le thème du chômage et celui de la misère* dans nos grandes villes, précisément les villes camerounaises telles Yaoundé, Douala, Mbalmayo. Mongo Béti présente ces deux phénomènes comme une conséquence directe de la gestion catastrophique du pays et de l'irresponsabilité des autorités de l'Etat

COOPERATION FRANCE-AFRIQUE

camerounais. Nous sommes en face des villes camerounaises totalement délabrées où la population est en proie au chômage :

Comme il y a malgré tout peu d'industries, entraînant peu ou pas de création d'emplois, on vient à se demander comment font les jeunes quand ils sortent de l'école. La réponse est simple : le taux de chômage y est effroyablement élevé (Béti, 1993 :70).

Ce chômage entraîne inéluctablement la misère, et Mongo Béti de conclure : « l'Afrique manque cruellement d'hôpitaux, d'écoles, de transports, de voirie, de logement (...). Les mégalo-poles africaines sont ainsi condamnées à devenir des Océans de bidonvilles vouées à l'anarchie, à la misère, au crime ». (ibid :72)

Deuxièmement, l'auteur porte son attention sur *la marginalisation du village*. Le village, que Mongo Béti considère comme le lieu où devrait commencer toute initiative de développement, est sans cesse relégué au second plan par le pouvoir en place. Il constate de ce fait :

Le pouvoir, qui n'entretient aucun rapport avec le village, entend exercer avant tout une action d'intimidation sur l'esprit des populations paysannes (...). Le mépris scandaleux du droit de propriété (...) va jusqu'à interdire aux paysans d'exploiter la forêt(...).. Pourquoi, au lieu d'encourager l'initiative des paysans, le gouvernement d'un pays sous-développé s'ingénie-t-il à le contrecarrer ? (1993 : 50, 51, 52).

Nous notons en plus l'attention particulière que l'auteur porte sur *le travail et l'abnégation de la femme*. Bien décrite dans *Politique Africaine* de 1997, N° 65, cette dernière est présentée comme une illuminée qui cultive les terres avec entrain et acharnement pour nourrir toute la population. Mongo Béti affirme à cet effet : « La femme est à la fois le pilier, l'épine dorsale, la clef de voûte de la société du hameau (...). C'est le travail et l'abnégation de la femme qui, aujourd'hui, assurent le ravitaillement du hameau » (1993 :18 , 20).

L'exode rural et la démographie galopante ne sont pas en marge des thèmes développés par Mongo Béti dans cet essai. Il considère ces deux entités comme une cause criante du chômage et de la misère.

ANALYSES

Pour de nombreux observateurs, à l'exemple de R. Dumont, cette menace démographique explique la destruction des ressources. Et les jeunes migrent dans les villes dans le but de trouver du travail, mais souvent, ils y sont désavoués : « le pavé des villes grouille de demandeurs d'emploi dont le désespoir est à la mesure de leur formation, souvent de grande qualité » (ibid :26). Entre février 1959, date du dernier séjour de Mongo Béti au village, et février 1991, date de son retour d'exil, « l'effectif des résidents du hameau a été multiplié par un peu moins de trois » (ibid :29). Plus la population croît, plus les enfants doivent être scolarisés et dans des conditions misérables :

A la pause de midi, [les écoliers] se répandent à travers le hameau, en proie au désœuvrement et à la faim ; car il n'y a pas de cantine et l'usage de mettre une collation le matin dans leurs sacs est toujours inconnu (ibid : 32).

Mongo Béti fournit également dans cet ouvrage une analyse des **thèmes de la répression, de la contestation et de la liberté d'expression**. Il nous promène dans un Etat camerounais essentiellement tyrannique, qui exerce la répression sur toute personne ou tout groupe tentant de s'inscrire en faux contre le système. Les persécutions politiques frappent des enseignants et les étudiants les plus actifs, les plus dynamiques, les plus créateurs : « A chaque étape de la crise, [le pouvoir] n'a eu recours qu'à la répression, c'est-à-dire à la violence » (ibid :82). Cette répression touche également aux journaux et aux journalistes qui essaient de démystifier les exactions du régime en place : « les journaux libres vivent constamment, au Cameroun du moins, dans une relation de bras de fer avec les pouvoirs en place » (ibid :83). Mongo Béti met en face du lecteur un pays où l'opposant est conçu comme un être malfaisant, un blasphémateur, un imprécateur, une espèce de sorcier diabolique qui justifie tous les déchaînements de la violence. Cela est d'autant plus vrai que, comme le montre Mongo Béti, durant les élections présidentielles d'octobre 1992, « les journaux indépendants ne purent participer légalement à la campagne, car ils avaient été suspendus un mois avant la date fatidique, sur simple décision du gouvernement » (ibid :85).

En outre, nous pouvons mentionner *les thèmes du tribalisme, de la propriété foncière, des fraudes et contrebandes*. Le tribalisme, suggère Mongo Béti, est entretenu par le pouvoir de Paul Biya, « fidèle à une idéologie tribaliste dont il n'a jamais fait mystère (...), contre les membres de l'ethnie Bamiléké installés dans la capitale » (ibid :69). Il ajoute que les crises du tribalisme, comme il en a été lors de l'élection présidentielle d'Octobre 1992, sont artificiellement fomentées par les autorités politiques dont le régionalisme est la stratégie majeure de maintien au pouvoir (ibid :103). A propos de la propriété foncière, Mongo Béti met l'accent sur l'inégale répartition des terres dans nos villes et villages. Dans nos villes particulièrement, les propriétaires légitimes sont parfois expulsés de leur maison ou de leur terrain, sur une base non juridique, mais tribale. « Imaginons un instant que la propriété foncière soit interdite aux provinciaux, ce serait le retour au Moyen âge, et encore. C'est très exactement la situation actuelle dans la capitale du Cameroun » (ibid : 65). Mongo Béti lève également un pan de voile sur les fraudes et contrebandes qui sont d'ordre politique et économique. Il s'agit premièrement des fraudes électorales ayant émaillé les élections présidentielles d'Octobre 1992, que l'auteur élucide dans le chapitre intitulé « Le rapport du NDI » (ibid : 199). Les fraudes et les contrebandes sont aussi présentées comme l'une des caractéristiques essentielles du paysage économique camerounais : « Presque tout ce qui se vend au Cameroun est importé en fraude principalement du Nigeria voisin (...). Un tiers des produits pétroliers viendrait en fraude [de ce pays] » (ibid :109).

L'un des thèmes principaux sur lequel Mongo Béti oriente nos regards est celui de *la corruption* ainsi que celui *des détournements de fonds publics*. Dans le même sillage que René OWONA (2006 :71-72), il montre que le gouvernement camerounais est essentiellement corrompu et que le climat de corruption et d'arbitraire caractérise l'administration camerounaise, que ce soit les ministres, le président de la république, les hauts fonctionnaires, les policiers, etc. Ainsi, il affirme : « Il est indéniable que la corruption sévit dans tous les pays africains. (...) Elle a pourtant au Cameroun une signification particulière, au moins dans la plupart des cas, car elle s'y présente comme un rouage de la tutelle de Paris, voire son instrument privilégié » (Béti,1993 :159). Le Cameroun

ANALYSES

est selon Mongo Béti un « clan » où règne la terreur, le sang, le mensonge, la prévarication et surtout la corruption. « Son unique devise ? Enrichissons-nous et paradons » (ibid : 189). Les détournements de fonds y sont observés ça et là sous le regard apathique du gouvernement. « Pis, des agents de la force publique, policiers, militaires, fonctionnaire de la douane, ont été pris en flagrant délit d'actions délictueuses » (ibid :69). La famille présidentielle elle-même, mentionne Mongo Béti, a été mise en cause en Mai 1992 par son ancien banquier dans une affaire de détournements de fonds : « Des appels téléphoniques impératifs du président le contraignaient à prendre l'avion avec des valises de billets de banque qu'il déposait dans des établissements parisiens » (ibid :126).

Pour que le répertoire de cet essai c'est-à-dire tout ce qui du hors-texte fait retour dans le texte comme présences intertextuelles, normes sociales et historiques, contexte socioculturel, respecte scrupuleusement le sens auctorial, Mongo Béti s'est servi du personnage de l'intellectuel. Dans le langage de la sociologie et des sciences politiques selon José Luis DIAZ « la notion d'intellectuel permet de désigner l'ensemble assez flou des professions intellectuelles (opposées aux professions manuelles) » (ARON, 2002 : 301).Le personnage d'intellectuel de Mongo Béti est un élément constructif qui signifie non seulement par ce qu'il dit et fait, mais aussi est perçu comme une entité et un opérateur irréductible, un choix esthétique justifié par la vision idéologique qu'il véhicule sur la coopération .

II- PERSONNAGES (INTELLECTUELS) EVOQUES DANS L'OUVRAGE : IDEES ET TRAITS CARACTERISTIQUES.

Dans cet ouvrage, Mongo Béti fait mention d'un certain nombre de personnalités ou d'intellectuels ayant des caractéristiques précises et véhiculant des idées soit sur l'Afrique ou l'Occident (La France particulièrement), soit sur la coopération franco-africaine. Sans pour autant les mentionner dans leur exhaustivité, nous allons nous attarder sur les principaux intellectuels ou personnalités évoqués par Mongo Béti dans cet essai.

COOPERATION FRANCE-AFRIQUE

- **Ahmadou Ahidjo** : Mongo Béti le considère comme le premier dictateur de la République du Cameroun. Il va être installé au pouvoir en homme fort, en président charismatique qui avait pour particularité de faire brûler « à coups de bombe au napalm, les champs, les villages, les bourgs suspects d'abriter ou de ravitailler les partisans regroupés derrière l'UPC (Union des Populations du Cameroun) » (ibid :11). Il est selon les mots de Mongo Béti, un dictateur autochtone, gouvernant avec la bénédiction lointaine de l'hôte de l'Elysée (François Mitterrand). « Les premiers accords de coopération [entre La France et le Cameroun] présentent la double particularité de n'avoir jamais été révélés au public, qui en ignore les clauses, et d'avoir été signés par le premier dictateur, Ahmadou Ahidjo » (ibid :152).
- **Paul Biya** : c'est « l'intellectuel » le plus interpellé par Mongo Béti dans son essai. Ce dernier prononce contre lui une violente diatribe. Selon Mongo Béti, c'est un dictateur, « un personnage timoré, faible, dépourvu d'imagination, pour tout dire passablement borné ». (ibid : 127). C'est aussi un personnage « caricaturalement docile à l'Elysée et, en même temps, dominé par un entourage qui n'écoute que sa cupidité. A partir de son avènement, les appétits se déchaînèrent » (ibid :161). Paul Biya est également présenté comme le continuateur de « la dictature d'Ahidjo ». C'est celui-là qui s'est enrichi par le biais du pétrole camerounais, aux dépens de toute la population. « Paul Biya s'est révélé un sphinx, n'ouvrant la bouche que pour articuler des énigmes à l'occasion des conférences de presses tenues à l'étranger » (ibid :115). Jamais il ne lui est arrivé, selon Mongo Béti, de parler de pétrole, à aucune instance de son Etat. C'est « l'homme qui a su escamoter le pétrole camerounais » (ibid : 172).
- **François Mitterrand** : Président de la France depuis 1981, il affirmait un soutien sans faille au « dictateur Paul Biya ». « Les deux personnages étaient désormais enchaînés l'un à l'autre par des liens qui ressemblent fort à la fatalité » (ibid : 49). Mongo Béti le conçoit comme un « philanthrope » incontestable de la

ANALYSES

coopération franco-africaine qui soutient les dictateurs africains dans le but de préserver les privilèges et les intérêts de la France en Afrique, même les plus arbitraires. C'est une entreprise néocolonialiste. François Mitterrand est tellement lié à Paul Biya qu'il devient muet à chaque fois que ce dernier est accusé de malversation ou d'exaction quelconque envers le peuple camerounais. Pour preuve, Mongo Béti évoque le silence cadavérique qui a animé François Mitterrand après les fraudes électorales d'octobre 1992. François Mitterrand est celui-là qui « a déclenché indirectement l'agitation populaire dans les Républiques francophones, en y donnant le coup d'envoi de la démocratisation. (...) Politicien retors, [il] s'efforçait surtout de rester à l'avant-scène de l'actualité africaine pour ne pas paraître dépassé par la conjoncture. » (ibid :176).

- **M Puis Bissek** : Cette personnalité incarne la relève et le dynamisme. Il fut à la base de la création de la société Milk Way en 1980, une jeune société de fabrication de lait. Il va ainsi contribuer à réduire le chômage en fournissant l'emploi à quelques camerounais. « Milk Way répond à l'attente de tous ceux qui désirent voir enfin l'Afrique s'engager dans l'aventure de l'industrialisation, c'est-à-dire un véritable développement. » (ibid :110).
- **Célestin Monga** : Il se caractérise par sa verve satirique envers les affres du « système » et les autorités en place. « Le Messager » va publier le 27 Décembre 1990 un texte radical signé de lui, « Lettre ouverte au président Paul Biya ou la démocratie truquée ». Mongo Béti révèle que suite à ce texte, Célestin Monga va être traîné en justice et a reçu de ce fait l'adhésion du peuple. Son procès va donc donner lieu à une insurrection populaire et contribuer à redonner à la liberté d'expression ses lettres de noblesse. De nouveaux journaux vont être créés.
- **Patrice Ndedi Penda** : Il est présenté par Mongo Béti comme un brillant intellectuel camerounais, qui était alors à la tête d'une entreprise de transit, la TRANSCOMAR, sa propriété. Il va raconter avec force détails dans un ouvrage de 140 pages *Des*

COOPERATION FRANCE-AFRIQUE

milliards en fumée ... Ceux par qui la crise arrive, Douala, 1992
un très curieux cas de fraude à la douane : « un Commerçant milliardaire de la ville de Douala, avec la complicité d'un ministre, utilisa illégalement et à l'insu du propriétaire la raison sociale et le code informatique de TRANSCOMAR pour spolier les marchandises et les écouler » (ibid : 111). « Ainsi va l'Afrique francophone ».

- **Léopold Sédar Senghor** : Il est l'un des pères de la négritude. Selon Mongo Béti, on lui doit cet aphorisme paradoxal « qui le cède en rien à la concision d'un Tacite, à la pénétration d'un Sénèque ni à la luminosité d'un Pascal » : « La raison est hellène, l'émotion nègre » (ibid : 151). Etant le seul nègre à entrer à l'Académie française, « sans doute devait-il penser, lui, que le nègre est un homme à part entière [...] Son mémorable aphorisme est devenu le cri de ralliement de ses adversaires en politique autant qu'en littérature. » (ibid :154)
- **Omar Bongo** : Président gabonais, il est taxé par Mongo Béti de dictateur au même titre que Paul Biya du Cameroun et Sese Seko Mobutu du Congo . Lié à la France comme son homologue Paul Biya, il a su absorber avec la complicité de l'Elysée les revenus du pétrole gabonais au détriment du peuple. Il « sut néanmoins désamorcer sa conférence nationale en l'organisant par surprise de façon à couper l'herbe sous les pieds de ses adversaires mal aguerris, les dérouter et les réduire à l'impuissance » (ibid : 178).
- **Jacques Foccart** : Il fut « l'homme de l'ombre » de De Gaulle. Selon Mongo Béti, c'est « un personnage célèbre pour la manière sans scrupule et souterraine dont il gouverna l'Afrique sous De Gaulle » qui n'a pas hésité à effectuer un long séjour à Yaoundé en automne 1992, alors que la fièvre électorale battait son plein ». (ibid :143). Jacques Foccart va contribuer tristement à « trancher le destin de l'Afrique à coups de hache et de lance-flammes » (ibid :172).
- **Philippe Marcovici** : Editoraliste du « Quotidien de Paris », il va émettre quelques idées sur la coopération franco-africaine, mais des idées qui s'inscrivent dans une optique inlassable de

ANALYSES

l'exploitation de l'Afrique pour la France. Selon lui en effet, il fallait absolument priver les Africains des moyens de se développer au risque, pour la France, de perdre ce « relais indispensable de la pensée française et donc au prestige de la France » que constitue l'Afrique. Tout se passera, au regard de Mongo Béti, « comme « si la France » s'acharnait à tenir l'Afrique la tête sous l'eau » (ibid :120).

- **Pierre Guillaumat** : Pierre Guillaumat est présenté comme l'ancien président d'Elf, plus puissant que bien des ministres. « Il n'a vécu que pour une idée : il n' y a pas de véritable indépendance sans autonomie énergétique. C'est cette autonomie qu'il développera sans relâche, et souvent à l'arrachée, dans le pétrole » (ibid :124). Ses idées vont donc être cette pierre angulaire qui va aider la France à maîtriser son destin pétrolier en contrôlant une bonne partie de ses approvisionnements.
- **Gérard Grellet** : Professeur à l'université Paris-I Panthéon Sorbonne, il a véhiculé des idées très positives sur la coopération franco-africaine ; car pour lui, ce qui compte avant tout c'est le développement de l'Afrique et il propose dans ce sillage des initiatives pragmatiques. Terminant une contribution dans le journal « Le monde » du 14 Janvier 1992, il stipule qu' « il est aujourd'hui nécessaire d'appuyer plus nettement les initiatives de base des populations africaines » telles le développement des cultures vivrières, le désenclavement des zones rurales, la construction des puits, la mise sur pied des campagnes de vaccination. « C'est pourquoi, dit-il, une démocratie réelle, concernant la totalité de la population, et ne se réduisant pas aux transactions politiques des classes dirigeantes, constitue le préalable essentiel à la survie économique de l'Afrique » (ibid :37). De ce fait, les pays occidentaux doivent, selon Philippe Marcovici « réduire l'aide qui fait perdurer des structures inadaptées ou qui rend l'effort du travail inutile, [des nouvelles formes de coopération pour soutenir les initiatives de production » (ibid :37).

COOPERATION FRANCE-AFRIQUE

- **Jacques Chirac** : Il est, au regard de Mongo Béti, « un politicien simplificateur comme tous les démagogues. [Il] résumait naguère à Abidjan leur forte pensée en déclarant qu'il est démontré que la démocratie n'est pas bonne pour l'Afrique » (ibid :154). Par la suite, Mongo Béti montre que « c'était, bien sûr, le raccourci de théories multiples mais convergentes, modernes ou anciennes, évolutionnistes ou fixistes, mais ayant pour dénominateur commun une vision raciste de l'humanité, conséquence du postulat selon lequel l'Afrique est un continent entièrement à part » (ibid :154). Ainsi, nous constatons que c'est cette façon de percevoir le monde qui est responsable en première instance de ce que nous pouvons appeler la marginalisation du continent noir.

D'autres personnalités ou intellectuels évoqués dans cet essai sont *les policiers, les militaires et les fonctionnaires de la douane* dont la caractéristique essentielle est la corruption, la fraude et d'autres actions délictueuses. Mongo Béti montre qu'aux barrages de policier, le fait pour le chauffeur de brandir un billet de banque constitue l'unique stratégie pour échapper au soi-disant contrôle, et « si le touriste doit retenir une image du Cameroun, c'est probablement celle de l'enfer des barrages des policiers » (ibid :105). Les détournements ou la fraude sont fortement ancrés dans l'univers douanier : « Présenter un conteneur de bouteilles de champagne à la rubrique eau minérale est une pratique quotidienne » et un péché anodin (ibid :111).

En plus, Mongo Béti évoque les *étudiants et les enseignants*, qui selon lui, sont victimes à chaque fois des pratiques arbitraires du pouvoir en place. Les étudiants sont, faute de trouver un emploi après leur formation, mûrs par l'esprit de révolte ; le rêve d'une majorité d'entre eux étant de s'intégrer dans le système, de trouver une place dans la fonction publique. Quant aux enseignants, les plus actifs et les plus créateurs sont frappés par des persécutions politiques, et Mongo Béti de conclure : « l'enseignant camerounais n'a pas de statut, en dépit des textes réglementaires relativement abondants, parce que ceux-ci ne sont pas appliqués » (ibid :81).

A ce niveau de l'analyse, on peut se faire une idée de l'efficacité des stratégies. En effet, l'organisation stratégique du discours dans cet essai, le dispositif connectif qui relie entre eux les éléments du répertoire,

ANALYSES

à savoir les thèmes et les personnages d'intellectuels font apparaître une mythologie d'une série de conventions communes entre les Etats, cet ensemble de « Procédures reconnues » (Austin, 1970 : 58) par les partenaires de la coopération et la disponibilité des participants à prendre part aux rencontres internationales, aux commissions et séminaires.

III- STRATEGIES DE LA COOPERATION FRANCO- AFRICAIN VUE PAR MONGO BETI : QUOTE-PART DE L'INTELLIGENTSIA AFRICAINE ET EUROPEENNE DANS L'ECHEC DE CETTE COOPERATION

Telle que présentée par Mongo Béti dans *La France contre l'Afrique, retour au Cameroun*, la coopération Franco-africaine n'a aucun sens dans les relations entre le Nord et le Sud ; et cela est dû au fait que l'usage qu'on en fait n'est pas du tout mélioratif. De ce fait, Mongo Béti s'insurge contre les autorités ou/et intellectuels africains et européens qui ont subverti le visage fondamental de la coopération franco-africaine, d'où l'échec de cette coopération. Fondamentalement, la coopération franco-africaine devrait être ce cadre qui permettrait aux Africains de rehausser leur image aux yeux du monde, donc de se développer, mais cette coopération est plutôt le lieu et le prétexte, pour plusieurs personnalités africaines et européennes, de défendre et de conserver leurs intérêts égotistes ou égocentriques aux dépens du peuple africain.

Après une étude scrupuleuse de l'essai de mongo Béti, nous avons noté la récurrence de l'expression « liens spéciaux » que Béti utilise pour qualifier cette soi-disant coopération franco-africaine ainsi que les méfaits et les perfidies qui y sont liés. Cette expression a donc une connotation péjorative.

En effet, Mongo Béti montre que l'Afrique peut se développer et qu'elle va se développer. Mais pour que cela se réalise, l'Afrique devra franchir quelques obstacles parmi lesquels la dépendance face à l'étranger, connue et entretenue sous prétexte de coopération franco-africaine, et « cet avatar honteux du colonialisme de papa » (1993 :195). Cette coopération, selon Mongo Béti, n'a jamais été au service du développement de l'Afrique. On peut de ce fait lire « On sait déjà la

COOPERATION FRANCE-AFRIQUE

première carence de cette fameuse ‘‘Coopération’’, dont on nous a tant rebattu les oreilles : c’est l’indifférence à l’égard des peuples africains, paysans à plus de 70%, dont l’écrasante majorité est toujours laissée à l’abandon, trente ans après les indépendances » (ibid :15). Il ajoute un peu plus loin : « Non seulement la présence de la France en Afrique (...) ne saurait contribuer au développement, mais plus grave encore (...), elle a été et demeure le premier obstacle au développement du continent noir » (ibid :36).

D’après Mongo Béti, le type de néocolonialisme que pratique la France en Afrique est un modèle calqué sur celui de l’Amérique centrale. Ce modèle consiste à offrir au monde comme façade un dictateur gouvernant sans partage. Ce dictateur, en tant qu’émanation du parti unique est le plus souvent élu au suffrage universel avec un taux d’approbation atteignant souvent les 100%. Ce sont ces mensonges qui vont modeler l’image internationale de l’Afrique une trentaine d’années et constituer la clef de voûte de ses dictateurs.

Au moment où Mongo Béti rédige et publie l’essai sur lequel porte notre étude, les pays d’Afrique francophone surtout, à l’instar du Cameroun sont des univers dont la gestion est calamiteuse, désastreuse. Ceci est l’œuvre des cadres européens ainsi que des personnalités africaines soutenues par la France. Ainsi, Mongo Béti montre que la France a toujours soutenu les « dictateurs africains » tels Paul Biya, Sese Seko Mobutu, Ahmadou Ahidjo, Omar Bongo, etc. En contrepartie de ce soutien, elle conserve ses intérêts et ses privilèges en Afrique, freinant en même temps le développement du peuple africain : « la classe dirigeante française, tous partis confondus, n’a jamais été à court d’arguments (...), pour maintenir « son » Afrique sous tutelle et lui ôter toute chance de se développer » (ibid :194). Philippe Marcovici, éditorialiste du « Quotidien de Paris » enfonce le clou en affirmant que « la France ne peut se passer de l’Afrique. Celle-ci est le relais indispensable à la pensée française, donc au prestige de la France. Elle est aussi nécessaire au maintien des positions françaises dans les grandes instances internationales ; elle est enfin la survivance de tout un passé français » (ibid :141). Suite à une telle affirmation, Mongo Béti suggère que c’est là même que réside la paralysie de l’Afrique, la racine même de sa stagnation, « c’est cette paranoïa qui a ligoté et paralysé le continent noir »(ibid :141).

ANALYSES

Comme nous l'avons présenté, la doctrine de l'éditorialiste français Philippe Marcovici peut se résumer ainsi : « tout pour la France, rien pour l'Afrique ». Et, Mongo Béti mentionne que quelle que soit la bonne volonté des dirigeants français à engager des initiatives de développement en Afrique, s'ils veulent rester attachés à la théorie de cet editorialiste comme il en a toujours été le cas depuis De Gaulle, « tout se passera comme s'ils s'acharnaient à tenir l'Afrique la tête sous l'eau, tout en développant de magnifiques discours d'apparat sur les thèmes du nouvel ordre mondial et de la solidarité Nord-sud » (ibid :120). Ce qui revient à dire que « Afrique, relais de la pensée française » (Marcovici) et développement sont des réalités divergentes. Il faut donc « reconnaître que c'est la coopération franco-africaine qui a étouffé le développement économique et démocratique [de l'Afrique] » (ibid :165).

Selon Mongo Béti, ce qu'on appelle à tort ou à raison la politique de la France en Afrique, orientée décisivement vers la technostucture de coopération franco-africaine, si mal nommée, n'est qu'un « mélange de fougades plaisantes, de fourberies criminelles, de mesquineries obstinées, d'hérésies psychologiques qui eussent fait hurler Molière » (ibid :148). Il déclare en plus que cette coopération est entachée d'une souillure originelle et inconditionnelle qui est son anomalie au regard du droit international :

Ni en France ni en Afrique la coopération franco-africaine n'a été l'objet d'un débat dans aucune des instances de légitimation publique (...) les Français défendent habituellement, au moins en public, le maintien de leur domination en évoquant les liens spéciaux qui les unissent à « leur » Afrique. (ibid :151).

Ces "liens spéciaux" sont aux yeux de Mongo Béti une "manie du secret" et une "mythologie" dans la mesure où les accords franco-africains présentent de n'avoir « jamais été révélés au public, qui en ignore les clauses. (...) Toutes les grandes décisions ont été prises par les dictateurs dans le secret de leur cabinet, avec l'accord tacite, sinon à l'instigation de la France » (ibid :152). En tant que "mythologie", cette coopération ou ces liens spéciaux consacrent une grande part de son énergie à la rude tâche, « sorte de rocher de Sisyphus, consistant à se faire accepter intellectuellement et moralement » (ibid :153).

COOPERATION FRANCE-AFRIQUE

Mongo Béti dit également de cette coopération franco-africaine qu'elle est une arme fatale contre les intellectuels africains, la presse indépendante africaine et les partis de l'opposition dans la mesure où quand ces derniers osent "lever la tête", elle recourt aux "vieilles techniques de répression" qui firent succès au début des années soixante et qui ont coûté si cher au développement des pays africains. Il faut ici signaler le cas du Cameroun avec le procès Ouandié-Ndongmo de 1971 et l'exécution du dirigeant progressiste. Quiconque émettait une réserve ou montrait une velléité de contestation ou un soupçon de curiosité vis-à-vis du pouvoir et de ses affres, « devenait aussitôt un ennemi public, qu'on combattait avec une extrême rigueur ». (ibid :151).

En dépit de cette coopération franco-africaine qui se trouve aux antipodes du développement de l'Afrique et du bonheur des Africains, Mongo Béti, que nous pouvons considérer comme le premier intellectuel de "cet essai" qui porte son nom, propose quelques pistes pouvant permettre aux Africains de sortir du chaos et de contribuer à une coopération totalement réussie où les intérêts des uns et des autres sont sauvegardés, où la question de développement durable de l'Afrique est primordiale.

De prime abord, Mongo Béti considère le point de vue de l'intellectuel Gérard Grellet, professeur à l'université Paris I Panthéon – Sorbonne comme fondamental pour la coopération franco-africaine, donc pour le développement de l'Afrique. En effet, ce dernier affirme dans un article paru dans le journal *le Monde* " du 14 Février 1992 qu'il faut insister sur la méthode du développement participatif concernant la totalité de la population pour sortir de la dérive actuelle. Il s'agit, aux yeux de Mongo Béti, de convertir l'aide rente' versée aux Etats au profit de l' "aide initiative" versée aux populations qui veulent produire. « C'est à ce prix que les pays occidentaux auront peut- être moins honte de ce qu'ils ont fait de l'Afrique » (ibid :37).

Pour que l'Afrique sorte de l'impasse, il faut également une souveraineté nationale exonérée d'ingérences étrangères ou des 'liens spéciaux', entièrement consacrée au seul service des intérêts du peuple, organisée autour de son droit à la libre initiative dans le choix de ses dirigeants, dans le débat de ses problèmes, dans le rythme de sa marche (ibid :175). Il est vrai, cependant, comme le suggère Mongo Béti, que les

ANALYSES

dirigeants politiques, créés par la coopération franco-africaine, imitant le régime colonial « exaspèrent à dessein les sentiments régionalistes, au demeurant vivaces et [surtout] légitimes dans la mesure où ils sont le prolongement vécu d'un héritage culturel » (ibid :184).

En face de la triste réalité selon laquelle l'organisation des villages en communes ne figurait ni dans aucun programme gouvernemental, ni dans les cartons de la coopération franco-africaine, et 'si jaloux pourtant du devenir de l'Afrique'', Mongo Béti incite les autorités à reconsidérer les zones rurales en les organisant en communes : « l'érection des communes à travers les campagnes sera comme l'ardente obligation des autorités nouvelles. Il s'agit de libérer l'énergie des campagnes, inemployée jusqu'ici, immense pourtant » (ibid :196). Un peu plus en amont, il mentionne : « C'est dans le cadre du village que doit se réaliser l'accumulation primitive sans laquelle il n'y a pas de décollage économique [en Afrique] (ibid :32).

Bref, le répertoire et les stratégies, les arguments et faits rapportés dans cet essai se combinent pour offrir une vision globale pessimiste pour sous-entendre que l'Afrique est riche mais les Africains dilapident ses ressources, qu'il faut lire le passé colonial pour comprendre le présent et construire l'avenir, que le progrès doit être imposé à des paysan(ne)s archaïques, qu'il faut lutter contre les mentalités rétrogrades, pour paraphraser Georges Courade dans *L'Afrique des idées reçues*.

CONCLUSION

En somme, Mongo Béti dans *La France contre l'Afrique, retour au Cameroun* nous promène dans une Afrique en perpétuelle décrépitude sous l'instigation d'une soi-disant coopération franco-africaine. Cette coopération, prétextant être au service du devenir ou du développement de l'Afrique n'est qu'un masque anti-africain par l'intermédiaire duquel la France soutient, aux dépens du peuple africain, les dictateurs et les corrompus des pouvoirs africains tout en préservant ses intérêts, même les plus arbitraires. Le titre de cet essai est d'ailleurs très évocateur : *La France contre l'Afrique...* laisse sous-entendre que l'étiquette de coopération franco-africaine collée aux relations Nord-Sud n'est qu'un leurre, un épouvantail permettant de masquer la réalité que l'on retrouve sur le terrain. La France prétend coopérer avec l'Afrique,

COOPERATION FRANCE-AFRIQUE

mais dans une perspective égocentrique au détriment de cette dernière. La maxime “*Tout pour la France, rien pour l’Afrique*” trouverait ici une place incontournable. Dans un tel état de chose, la coopération franco-africaine ne peut qu’échouer et continuera d’échouer tant qu’il n’y a pas de révisions de stratégies, d’innovation. Cette coopération ne peut être considérée comme une réussite que lorsqu’elle est au service de tout le peuple africain et non de quelques individus avides de pouvoir et de sensations fortes, comme le soutiennent Ambroise Kom et Achille Mbembé (2005) et tant d’autres africanistes. Mongo Béti, vaillant adepte du devenir de l’homme noir, affirme avec véhémence et certitude que « l’Afrique peut se développer, qu’elle va se développer, si du moins elle a le courage de combattre les trois fléaux qui l’accablent, à savoir la marginalisation du village, c’est-à-dire la mise à l’écart de 75% de ses ressources humaines, la coopération franco-africaine, cet avatar honteux du colonialisme de papa, et un centralisme sans aucun rapport avec sa tradition et les exigences de son progrès ». (ibid :195). Ainsi, cette coopération franco-africaine cessera d’être un mythe pour devenir une réalité vivante.

David MBOUOPDA
Université de Dschang - Cameroun
dmbouopda2000@yahoo.fr

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN, J. LLOYD **Quand dire, c’est faire**, Paris, Seuil, 1970.
- BETI, Mongo, **La France contre l’Afrique, Retour au Cameroun**, Paris, la Découverte, 1993,208p.
- CAHEN, M. « Afro- pessimiste ? Oui, par respect », **Clio en Afrique**, N° 5, Hiver 1999
- COQUERY-VIDROVITCH, C. « l’Afrique, pessimisme au seuil du troisième millénaire », **Clio en Afrique**, N° 3,1997.

ANALYSES

- COURADE, Georges, **L'Afrique des idées reçues**, Paris, Belin, 2006
- DIAZ, José-Luis « Intellectuel », **Le dictionnaire du littéraire** (dir), ARON, Paul et alii, Paris, PUF, 2002, pp 301 – 302.
- DUMONT, René, **L'Afrique noire est mal partie !** Paris, Seuil, 1973 ,256p.
- DUPUY J.P, « Principe de précaution et catastrophisme éclairé », **Cahiers du MURS**, 42, pp. 6- 25, 2003.
- IMBERT, Cl. « Le sanglot de l'Afrique », **Le Point**, N° 1137, 2 juillet 1994
- ISER (Wolfgang) **L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique**, Bruxelles, Mardaga, 1895
- KABOU, Axelle, **Et si l'Afrique refusait le développement ?** Paris, L'Harmattan, 1991.
- KOM, Ambroise, éd. Mongo Béti parle, Interview réalisée et éditée, **Bayreuth African Studies Séries**, N° 54,2002.
- LOUVEL, Roland **Quelle Afrique pour quelle coopération ? Mythologie de l'aide française**, Paris, L'Harmattan, 1994.
- MAGNARD, Franck, TENZEE, Nicolas **La crise africaine, quelle politique de coopération pour la France ?** Paris, P.U.F 1988.
- MBEMBE, A **De la postcolonie**, Paris, Karthala, 2005, 236 p.
- OWONA, René, « La corruption est une 'affaire africaine' impliquant l'Etat et les responsables publics », **L'Afrique des idées reçues**, dir. Courade Georges, Paris, Belin, 2006, pp 71-77
- Politique Africaine « l'Afrique des femmes » N° 65, 1997, 200p.
- ROCARD, M. « Le développement de l'Afrique, affaire de volonté politique » in revue **Etudes**, Janvier 2003, N° 3981, pp 21-31.
- SMITH, Stephen **Négrologie : Pourquoi l'Afrique se meurt ?** Paris Calmann Levy, 2003,248p

FIGURES DE L'IRONIE DANS LE DERNIER ROMAN D'AHMADOU KOUROUMA.

Certains critiques ont parlé de la verve voltairienne de Kourouma, qui, depuis *Les Soleils des indépendances*, manie l'ironie de main de maître. Mais la lecture du roman provoque un certain malaise, car le récit, dont le fond est basé sur des faits atroces, réels et actuels, est écrit avec une véritable liesse linguistique qui caractérisait certains textes du grand maître. Voltaire provoquait sans doute plus d'effroi de son temps qu'il n'en provoque actuellement où, grâce à la distance, il nous reste surtout l'appréciation de son humour. On ne peut que souhaiter un destin similaire à Kourouma, dans les siècles à venir, dans un temps où ne subsisterait que le jeu des signes et non leurs atroces référents. Cette césure entre des faits tragiques et la désinvolture du langage chez Kourouma participe à l'ironie et permet la distanciation adéquate du lecteur qui sourit malgré l'horreur. Etienne Marie Lassi voit dans le récit de Birahima, le personnage principal, l'avantage d'une catharsis comique¹ différente de la catharsis tragique: « son affection pour le vocabulaire ordurier [...] la désinvolture avec laquelle il assume la narration, participent d'une forme de violence. Elle [...] apparaît [...] comme un exutoire pour ces consciences traumatisées et aliénées. C'est une violence qui désintoxique comme dirait Frantz Fanon » (111-112). L'ironie, distincte de l'humour, car elle n'est pas forcément drôle, est une manière de se moquer en disant en apparence le contraire, et souvent aussi autre chose que le contraire, de ce que l'on veut faire entendre, et s'exprime souvent sous forme d'antiphrase, mais pas uniquement. Au sens premier, grec, l'ironie est l'action d'interroger en feignant l'ignorance, à la manière socratique. Elle place le lecteur dans une position d'incertitude parfois inconfortable, car elle n'est pas nécessairement évidente à déceler. L'ironie relève souvent d'un procédé subtil d'insinuation. Ce qu'un lecteur peut prendre au premier degré, un autre le mettra en doute. Comment connaître alors exactement la position politique de l'auteur, car c'est souvent de ce dont il s'agit? La position d'énonciation participe également de l'ironie, selon que l'auteur force le trait ou non, or avec le personnage de Birahima, l'excès reste de rigueur. Enfin s'il paraît évident que le langage et le ton de l'auteur relèvent de l'ironie, au fond, sur quoi porte-t-elle? Les thèmes cibles de l'ironie de Kourouma sont la religion et la politique. Les mécanismes de l'ironie dans son dernier roman *Quand on refuse on dit non* s'observent au niveau microstructurel de la phrase, mais également par le choix d'un anti-héros qui, comme dans *Allah n'est pas obligé* ne peut être considéré comme porte-parole de l'auteur bien qu'il soit en charge d'énoncer des vérités indicibles. Cette difficulté à se situer entre les paroles extrêmes du héros problématique et une pensée que l'on croit deviner derrière les marionnettes que sont les personnages, fait de ce dernier roman inachevé de Kourouma une œuvre éminemment théâtrale, un lieu de représentation dramatique et d'interrogation.

¹ Etienne-Marie Lassi 126.

ANALYSES

1. L'ironie lexicale : politique, religion, langue.

L'ironie de Kourouma porte souvent sur la désignation. Elle provient non pas de tout un énoncé mais d'un vocable : « Quand c'est un groupe de blancs, on appelle cela une communauté ou une civilisation, mais quand c'est des noirs, il faut dire ethnies ou tribus, d'après mes dictionnaires » (*Quand on refuse...*16). L'appellation vient du dictionnaire et l'ironie vise donc la vision que possèdent les auteurs des dictionnaires de Birahima, les blancs, sur l'autre peuple, les noirs. Birahima utilise un vocabulaire ethnographique pour désigner ce qui ressort de l'Afrique. Le savoir qu'il acquiert se trouve teinté de relents colonialistes directement issus des dictionnaires. Les outils qui pèchent pour décrire l'Afrique sont la langue et les dictionnaires, les écrits, essentiellement parce qu'ils sont datés, mais aussi parce qu'ils sont produits en majorité par des hommes blancs. Fait que remarquait déjà Mongo Béti dans *Perpétue* lorsqu'il déclarait : « l'Afrique est ravagée par trois grands fléaux, la dictature, l'alcoolisme et la langue française, à moins que ce soit trois visages d'un même malheur » (132). Kourouma reprend d'un discours colonial certaines différences de désignation clairement destinées à diminuer l'humanité des Africains : « Ce qui arrive en Côte d'Ivoire est appelé conflit tribal parce que c'est un affrontement entre des nègres indigènes barbares d'Afrique. Quand des Européens se combattent, ça s'appelle une guerre, une guerre de civilisation » (42). Jean Baechler établit en fait une typologie des guerres en Afrique et distingue la guerre civile de la guerre sauvage « dont le seul but est de tuer »². Mais le point de vue du lecteur qui frémit à la réflexion de Birahima, le point de vue que convoque Kourouma, est la perception des conséquences de la guerre quelle qu'elle soit. L'ironie confine à l'amertume lorsque Kourouma ajoute :

« Dans les conflits tribaux, les enfants, les femmes, les vieillards meurent comme des mouches. Dans une guerre, les adversaires tiennent compte des droits de l'homme et de la convention de Genève. Dans un conflit tribal, on tue tout homme qui se trouve en face. On se contrebalance du reste comme de son premier cache-sexe » (42).

Il renchérit sur l'ironie par la mention du cache-sexe comme signe typique du vêtement du sauvage dans la vision colonialiste. Birahima adopte le point de vue raciste, directement lié à son utilisation du dictionnaire, lorsqu'il exprime l'existence même des Africains : « Les Dioulas [...] pullulent comme des cancrelats, des sauterelles » et « Nous, les Malinkés, grouillons dans tous les pays sahéliens de l'Afrique de l'Ouest » (17). Birahima qui s'exprime ainsi, parlant de son peuple comme d'insectes, est lui-même Dioula et Malinké. On ne sait trop si c'est par ignorance des connotations de « grouiller » et « pulluler » qu'il parle ainsi ou si c'est pour reprendre les expressions des ennemis Bétés qui les ont massacrés. Il s'agit surtout pour Kourouma de nous indiquer la manière dont un groupe considère l'autre, comme des parasites à éliminer, et de nous signaler le peu de valeur accordé à la vie humaine. Les formules suggèrent la nécessité de se débarrasser d'êtres déshumanisés et considérés comme trop nombreux. Birahima se place du point de vue de l'ennemi de son propre peuple presque systématiquement, allant jusqu'à défendre Gbagbo alors que tout le monde parmi les Dioula le rend responsable des exactions. C'est en ce sens que l'ironie dépend en grande partie de la position de

² Jean Baechler, « la sociologie et la guerre. Introduction à l'analyse des guerres en Afrique », *Nouveaux Mondes* n° 10 (« Guerres d'Afrique »), 2002, p 3-23, cité par Alexie Tcheuyap 42.

FIGURES DE L'IRONIE

l'énonciateur. On peut considérer Birahima comme l'incarnation de l'antiphrase. Birahima est musulman mais dans la phrase suivante « Mon maître [...] est obséquieux envers Allah » (18), on a l'impression que Birahima se trompe encore de terme. C'est ce que veut suggérer l'auteur en lui faisant répéter inlassablement son ignorance et en insistant sur le rôle des dictionnaires. Il déplace implicitement la responsabilité sur ceux qui ont écrit les dictionnaires, les Français. On traduit mentalement « mon maître est dévoué à Allah » mais le mot obséquiosité est lâché. La distance que met Kourouma entre lui et son narrateur, en prétextant l'ignorance lexicale de Birahima, une réelle trouvaille, reste sa technique de prédilection. Le jeu de Kourouma consiste à lui faire dire quelques vérités sous couvert d'ignorance. De même qu'il justifie les massacres avec des vocables associant humains et insectes, Birahima approuve le massacre des Imams à cause de leur « obséquiosité » qui déplait à Allah, qui permet alors qu'on les élimine :

Allah en Côte d'Ivoire a cessé d'aimer ceux qui sont obséquieux envers lui [...]. C'est pourquoi il a fait en sorte que les militants bétés détestent les imams. Chaque fois que les escadrons de la mort voient un imam, ils l'assassinent tout de suite. Ils l'assassinent tout de suite parce qu'il est trop obséquieux envers Allah. Allah en a marre de la grande obséquiosité des Imams. (31)

Birahima déploie par son langage une rhétorique et une logique totalitaires. Mais sous cette démonstration absurde on lit un plaidoyer pour la modération, contre l'extrémisme. Les imams sont extrémistes et Allah les punit en leur envoyant des assassins. L'ironie découle de l'idée sacrilège qu'Allah serait responsable des massacres, mais sous-jacente se trouve la notion que les conflits religieux en général mènent au crime. Plusieurs strates de l'ironie se superposent et ne se limitent pas, au sein d'une même phrase, à une proposition et son inverse, mais la critique porte habilement sur plusieurs cibles à la fois.

L'ironie lexicale cible la religion, la politique, et la langue française. Lorsqu'il décrit ses quatre dictionnaires, Birahima se place résolument dans la position des anciens colons et du français de France en employant l'antiphrase suivante : « (J'ai) L'Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique noire pour les barbarismes d'animistes avec lesquels les nègres d'Afrique noire [...] commencent à salir, à noircir la langue limpide de Molière » (19). Il s'agit d'une ironie flagrante et d'une moquerie ouverte de ce dont les Français s'enorgueillissent le plus depuis le dix-septième siècle : la clarté, la logique et la raison de leur langue. Opposés à ces notions de clarté, associée au teint des Français, se trouvent les « barbarismes d'animistes avec lesquels les Nègres d'Afrique noire noircissent la langue » (19). La clarté étant alors associée à la lumière supposée de la religion catholique censée éclairer ces pauvres animistes qui errent dans la nuit. En quelques mots Kourouma retrace les justifications colonialistes. Ici la technique utilisée est la redondance, figure rabelaisienne, qui justement s'oppose dans le style à la concision classique idéale. Birahima, reprend à son compte, à l'aide d'une accumulation baroque et essentialiste de termes décrivant la peau noire, les arguments dits « civilisateurs » des colons. Le paradoxe tient à ce que Birahima, personnage de victime, emploie le vocabulaire de l'ancienne élite responsable et aspire à lui ressembler. L'ironie porte à la fois sur l'inadéquation des termes que Birahima reprend sans bien les comprendre et sur l'ignorance de son propre état. Kourouma fait parler la victime comme un décideur. De surcroît, Kourouma exagère l'excès

ANALYSES

dans l'opinion du sujet passif de l'élocution, du colon, la rendant non plausible. C'est cet excès qui signale, heureusement, que le propos est ironique.

2. L'ironie par le raccourci langagier, la démonstration, le sophisme

Birahima résume mentalement avec des raccourcis tout à fait grossiers mais révélateurs les leçons de Fanta sur l'histoire de la Côte d'Ivoire. C'est souvent lors de ces résumés, au niveau microstructural d'une suite de phrases, qu'intervient l'ironie. Ses raccourcis simplificateurs prêtent à sourire mais ils indiquent aussi quelle interprétation juste on peut avoir d'actes et de circonstances politiques dès qu'ils sont dépouillés de leur encodage journalistique ou diplomatique. En effet les deux registres de langue, celui soutenu de Fanta et celui direct et trivial de Birahima, relatent et redoublent exactement les mêmes événements, les mêmes coups d'état et massacres. Les journaux décrivent des événements similaires de manière factuelle, statistique et géopolitique, avec décompte des morts et des blessés, de manière si convenue que la portée s'en trouve souvent affaiblie. De même, la narration professorale de Fanta dilue l'horreur de la guerre sous l'énumération des faits, alors qu'à l'instar du chapitre trois de *Candide* sur la guerre, Birahima la condense et la livre dans toute son épouvante. Birahima le petit ignare convient, en tant que témoin véritable, à l'Histoire de son pays, car ni le langage journalistique, ni le langage professoral ne parviennent à présenter des détails si sordides sur les guerres. En effet, les mots utilisés dans les journaux ou les manuels de classe recouvrent pour les lecteurs occidentaux des concepts abstraits pour ceux qui ne les ont pas vécus, les mots « génocide » ou « massacre ». En revanche lorsque Birahima répète : « le 19 septembre, les Ivoiriens, pris par le sentiment du tribalisme, se sont mis à se zigouiller comme des fauves et tous les jours à creuser et remplir des charniers. Mais les charniers font de l'humus qui devient du terreau qui est bon pour le sol ivoirien » (46), on ne peut rester indifférent à l'image des cadavres servant d'engrais au pays. Cette phrase condense de façon extrêmement efficace les circonstances (la date), les actants (de nationalité ivoirienne) une cause arbitraire (le sentiment du tribalisme), les actes atroces exprimés de façon grossière (se zigouiller), une comparaison avec les bêtes sauvages, et un résultat tout à fait absurde car présenté comme positif (les cadavres engrais). Le zeugme, ou combinaison d'idées disparates, utilisé ici, est une figure de l'ironie et contredit l'impression qu'à première vue, Kourouma, parce qu'il a choisi un héros frustré, propose un discours simpliste. En réalité les strates de l'ironie offrent un discours extrêmement complexe. L'interprétation est absolument nécessaire pour voir où nous mène le discours ironique. Linda Hutcheon note justement que l'ironie ne peut en aucun cas enlever l'ambiguïté d'un texte mais seulement le complexifier³. Par exemple, les accusations contre le marché mondial mis en place par les pays occidentaux et qui rend les états du sud exsangues, proposées sur le ton de l'humour noir, relie directement les intérêts des pays riches à la guerre civile : « Les charniers font du bien au sol ivoirien. Ils enrichissent la terre ivoirienne, le meilleur sol pour faire pousser le cacao et le café » (160). L'ironie a lieu entre le dit et le non-dit et inclut les deux, explique Hutcheon, il a besoin des deux pour exister⁴. Ici la simple mention du cacao et du café convoque à

³ « If you pardon the inelegant terms, irony can only 'complexify'; it can never 'disambiguate' » *Irony's Edge*, 13.

⁴ « [Irony] 'happens' in the space *between* (and including) the said and the unsaid » (Hutcheon, 12)

FIGURES DE L'IRONIE

l'esprit la soumission de l'agriculture africaine au marché mondial. L'efficacité du narrateur enfant-soldat réside dans le fait qu'il permet à l'auteur, sous prétexte d'un héros déficitaire, de proposer des abrégés qui concourent à l'ironie. L'antiphrase « les charniers font de l'humus qui devient du terreau qui est bon pour le sol ivoirien » (46) montre clairement la position ironique de Kourouma et la raison qui le pousse à choisir un héros immoral : il peut lui faire proférer toutes sortes d'inanités et de contrevérités qui présenteront une position contraire à la sienne.

Dans le discours de Birahima, l'antiphrase fait parfois place aux sophismes qui servent aussi un propos ironique. Kourouma ironise ainsi sur le mythe de la nation. Il dénonce la technique des dictateurs qui consiste à ériger un nationalisme créé de toutes pièces afin d'enrôler une partie de la population contre une autre. Les dictateurs ont inventé le concept d'« ivoirité » qui permet au dictateur de déterminer qui sont ses amis et ses détracteurs, ou de désigner ses ennemis comme tels :

« Les ethnies ivoiriennes qui se disent 'multiséculaires' (elles auraient l'ivoirité dans le sang depuis plusieurs siècles), c'est du bluff, c'est de la politique, c'est pour amuser, tromper la galerie. C'est pour éloigner les sots. C'est pour rançonner les étrangers. Tout le monde est descendant des Pygmées, les maîtres de la terre, donc tout le monde est maître de la terre. Tout le monde est devenu ivoirien le même jour ». (57)

Ici la complexité de l'ironie s'intensifie. La position de l'auteur est ambivalente. Hutcheon nous éclaire encore en disant : « Le sens ironique n'est pas simplement le non-dit, et le non-dit n'est pas toujours une simple inversion ou l'opposé de ce qui est dit »⁵. On comprend que Kourouma approuve le personnage dans la première partie du discours, mais pas dans sa conclusion, car Birahima, niant les mythes nationalistes des dictateurs, présente son propre mythe, inspiré de l'afrocentrisme, mais dont il propose une interprétation tout aussi tyrannique : Tous les Ivoiriens descendent des Pygmées et peuvent donc se targuer de posséder le monde. Il y a là encore un raccourci à effet ironique dans la logique du raisonnement. Pourquoi les Pygmées seraient-ils maîtres de la terre ? L'auteur se démarque encore de son personnage en lui faisant proférer des conclusions démesurées. Le procédé de distanciation auteur-personnage est un des ressorts de l'ironie. Mais cet énoncé sophiste concourt aussi à montrer le cheminement de pensée d'un tyran. Car l'ignorance de Birahima en fait un dictateur potentiel. Il se peut que Kourouma remette en cause le concept même de nation.

Birahima est donc, sous des dehors très rigides, un personnage paradoxalement très plastique. Kourouma le manipule de façon à lui faire prendre une multitude de personae et de voix. Dans l'exemple qui concerne l'immigration, sujet tragique traité sur le ton de l'ironie, Birahima parle au nom des habitants des pays d'immigration. De prime abord, la déshumanisation, l'insectisation du peuple migrant suggère que le point de vue est celui du peuple qui les accueille (les Ivoiriens, les Italiens, les Français). Mais il s'agit aussi de celui de Birahima, qui, paradoxalement, se trouve lui-même dans une position d'errance. Cette contradiction entre l'opinion du sujet de l'énonciation et son propre statut, auquel il semble aveugle, participe fortement à l'ironie, qui est alors plutôt factuelle que langagière. *In media res* Birahima opère une telle distanciation entre sa conscience

⁵ «The 'ironic meaning is not, then, simply the unsaid meaning, and the unsaid is not always a simple inversion or opposite of the said' (Hutcheon 12-13)

ANALYSES

de lui-même et sa perception des autres, qu'il ne réalise plus qu'il est lui-même un migrant. Birahima remarque à propos des Dioula : « Quand la Côte d'Ivoire carburait [...], ils venaient de partout, ils venaient comme des sauterelles. Maintenant, ils viennent de moins en moins en Côte d'Ivoire. Ils montent avec beaucoup d'Ivoiriens en Italie et en France pour devenir des sans-papiers » (48-49). D'autre part, le raccourci dans la formulation de Birahima suggère naturellement que devenir des sans-papiers est le but de leur traversée. Il s'agit encore d'un sophisme. Le style oral et vulgaire, sans enrobage inutile, avec beaucoup de raccourcis, semble alors infiniment supérieur à l'écrit soutenu et nuancé, la fiction plus à même de véhiculer le réel. C'est pourquoi Kourouma donne la préférence à un narrateur naïf et qui s'exprime crûment.

3. Ironie situationnelle

Nous avons vu ci-dessus que l'ironie réside parfois autant dans la contradiction entre un discours et un état de fait, ou une situation, qu'à l'intérieur d'un discours. Selon le dictionnaire de rhétorique et de poétique « L'ironie est une figure de type macrostructural [...] un discours ironique se développe parfois sur un certain nombre de phrases parmi lesquelles il est difficile d'isoler formellement des termes spécifiques porteurs d'ironie (mais en cas d'antiphrase cela est possible) » (Aquié 210). Le contexte qui entoure un passage concourt à le rendre ironique. Parfois le ton général d'un passage s'avère ironique, ici, le ton général du discours l'est, hormis lors de la mélodie des leçons d'histoire de Fanta. C'est dans l'interprétation souvent fallacieuse que fait Birahima des leçons d'histoire qu'a lieu l'ironie première. C'est son regard qui, paradoxalement, apporte un sens supplémentaire, souvent en contractant, résumant ou simplifiant les événements décrits par Fanta sans aucune ironie. La surimposition d'un discours et d'un récit participe aussi à l'ironie. L'essentiel du message de Kourouma se trouve peut-être dans une réflexion sur l'inadéquation du langage courant à exprimer des situations hors du commun, c'est pourquoi il opte pour le roman dialogique. Dans le discours de Birahima, il fait le choix du sublime, c'est à dire du mélange du beau et du cruel où l'expression joyeuse décrit des carnages. Par contre le récit de Fanta demeure aussi factuel, dénué d'interprétation ou d'ironie que possible.

Dans ce roman sur fond de guerre et de massacres, Kourouma s'interroge sur la possibilité d'une parole embellie du griot. L'anti-héros Birahima se positionne en critique du personnage du griot. L'ironie transparait sous son monologue intérieur lorsqu'ayant atteint le Nord de la Côte d'Ivoire, Fanta s'apprête à faire le récit de ses aventures : « Fanta voulu parler mais elle fut interrompue par le griot de la famille. Le griot raconta d'un trait le voyage avec des rajouts et des invraisemblances qui m'obligèrent à fermer la bouche, moi, petit Birahima ! Tellement les mensonges étaient gros ! » (154-155). Birahima, témoin véritable, remet en question le récit du griot. Fanta le professeur d'Histoire se trouve détrônée par cette parole qui reprend ses droits. La mise en scène du griot insiste sur la nécessité pour l'écrivain d'occuper un rôle similaire d'embellisseur d'une réalité sordide. Cependant il est malaisé d'apprécier dans ces paroles le point de vue de Kourouma sur le griot. D'une part, on a un personnage sans foi ni loi, Birahima, d'autre part un griot traditionnel, et un auteur qui lui-même joue un rôle de griot. Le texte de fiction africain, nous dit Mouralis, se double d'un texte critique. C'est une particularité de

FIGURES DE L'IRONIE

la littérature africaine plus que la culture, l'idéologie, la thématique ou le style. En effet les écrivains et les théoriciens sont souvent les mêmes. Kourouma renvoie dos à dos tous ses personnages, à la façon dialogique de Dostoïevski, et remet en cause les motivations de chacun, soumettant tout le monde à la critique et se mettant en retrait, à distance des jugements hâtifs.

Le seul personnage épargné par la dérision est Fanta, détentrice du savoir historique, mais elle est représentée quasiment comme un idéal inatteignable notamment par Birahima. Elle est également celle qui n'utilise pas l'ironie alors que Birahima nous la transmet involontairement. A la fin du roman, Birahima veut épouser Fanta. Elle trouve une variété de raisons contre ce projet, elle est plus âgée que lui, il n'a pas d'argent, elle possède une éducation supérieure à la sienne qu'elle compte parfaire à l'université marocaine. Lui, répond point par point. Le prophète s'est marié aussi avec une femme plus âgée, il reprendra des activités au sein des enfants soldats qui : « écumant l'Ouest de la Côte-d'Ivoire ; Par le pillage j'aurai beaucoup de pognon [...] je pourrai avancer le prix d'un vieux gbaga (une camionnette Renault de transport en commun) [...] je deviendrai un patron » (138-139). Puis il affirme au sujet de la différence d'éducation :

« Fofana, le transporteur de Daloa, ne savait même pas signer de son nom. Il était aussi con que la queue d'un âne. Pourtant sa troisième femme était une licenciée qui enseignait les mathématiques au lycée. Elle était sa préférée et ça marchait bien. [...] Je vais passer mon certificat, après ça mon brevet, après ça mon bac pour être digne de toi. C'est pourquoi j'ai bien enregistré tout ce que tu m'as appris sur la géographie et l'histoire de la Côte-d'Ivoire.

-Bon, bon à ce moment-là on verra. Quand tu seras licencié je te répondrai.

-Non, non, il faut que tu sois à moi avant ton voyage au Maroc. [...] Au Maroc là-bas, il y a beaucoup de baratineurs qui pourraient te détourner. (140)

L'ironie réside dans la candeur de Birahima qui continue à avouer à Fanta qu'il tuera et pillera, et qu'il veut l'épouser avant qu'un autre, plus éduqué, s'en charge. Il lui oppose donc des arguments qui ne font que confirmer son incompetence intellectuelle et morale. Il vit toujours dans l'immédiateté de la réaction. Sa langue demeure toujours aussi triviale, il n'a retenu des leçons de Fanta qu'une suite d'événements sur magnétophone, mais ni langage ni éthique. Birahima se présente toujours comme un ignare : « Je comprendrais plus tard, lorsque je serais prêt pour le brevet et le bac » (76). Le héros agit pour l'instant de façon purement réactive dans un univers qu'il ne comprend pas et espère que lorsqu'il sera instruit, il pourra enfin comprendre et cesser d'agir violemment. Mais l'ironie vient aussi de l'impression qu'il s'agit, du point de vue de l'auteur, d'une antiphrase, et que tous les diplômes ne préparent aucunement à comprendre les raisons de la guerre. On remarque que l'ironie de Kourouma est surtout faite de tropes mis bout à bout. Même si l'on recherche une véritable ironie situationnelle dans le roman de Kourouma, celle-ci apparaît presque forcément dans le langage. Et notre effort pour trouver une situation ironique se solde par un renvoi presque certain aux figures de style, tant elles sont nombreuses. C'est plutôt leur fréquence qui nous fait trouver la situation ironique : « En un mot, de même qu'une métaphore prolongée devient une allégorie, de même une succession d'ironies qui, prises isolément, formeraient autant de tropes, constitue la figure de l'ironie » (Le Guern 52-53).

ANALYSES

4. Quelles sont les cibles de l'ironie chez Kourouma?

La distanciation, le détachement, la catharsis, la purification par le récit sont tous des effets du texte ironique de Kourouma, mais on y trouve également l'accusation et la désignation des responsables politiques, ce qui va plus loin que la simple dérision ou la disqualification dont l'ironie est porteuse, plus loin même que la définition suivante de l'attitude ironique : « L'attitude manifestée par un énoncé ironique est toujours de l'ordre du rejet ou de la désapprobation. Le locuteur se dissocie de l'opinion à laquelle il fait écho et qu'il ne partage pas » (Sperber et Wilson 359). Laurent Perrin et presque tous les chercheurs qui se penchent sur les mécanismes de l'ironie ont étudié en détail les liens qui sous-tendent l'intention de l'auteur, perçue où imaginée, l'effet et la cible de l'ironie. C'est en partant des cibles de l'ironie que l'on peut conjecturer sur l'intention de Kourouma. L'ironie de Kourouma porte surtout sur deux thèmes : la religion et l'histoire politique de la Côte d'Ivoire dans un récit qui insiste sur l'idée de responsabilité de la France à toutes les étapes. Kourouma rappelle les origines des problèmes actuels. Il s'agit tout d'abord des travaux forcés et du redécoupage des frontières : « Toutes les ethnies se sont trouvées ivoiriennes le même jour, en 1904, lorsque, dans le cadre de l'AOF, le colonisateur européen a précisé les frontières de la Côte d'Ivoire » (57). Le redécoupage des frontières sert notamment à augmenter artificiellement la main d'œuvre Burkinabé en Côte d'Ivoire. Afin d'importer des ouvriers plus facilement, le Burkina Fasso (à ce moment encore Haute-Volta) devient alors partie de la Côte d'Ivoire. Puis, lorsque le communisme menace le pays, les colons reconstituent un Burkina indépendant (en 1947) afin qu'il échappe à cette influence jugée néfaste. Le découpage et le retraçage des frontières évolue de manière très rapide dans la narration raccourcie et synthétique de Birahima pour donner l'impression que les colons déforment et reforment les pays à leur gré de manière très facile et arbitraire. Cependant on ne saurait nier les faits historiques rapportés par Birahima. C'est encore par le procédé du raccourci langagier, une de ses figures ironiques de prédilection, que Kourouma dénonce les abus de pouvoir de la colonisation.

Intégrés dans la narration historique se trouvent des éloges fallacieux du président de l'époque, qui prétendent partager l'avis remis en cause. « Pragmatiquement, l'ironie est un blâme qui emprunte les formes de la laudation » (Kerbrat-Orecchioni 121). L'ironie consiste souvent à présenter des faits très négatifs, comme la corruption d'Houphouët-Boigny, de manière positive :

« Pendant la période d'or de la Côte d'Ivoire, le directeur de la Caisse de stabilisation envoyait chaque matin à la présidence trois sacs d'argent. Oui trois gros sacs pleins d'argent pour les largesses de Houphouët. [...] Moi, j'ai compris, avec l'aide de mes dictionnaires, que le président Houphouët avait été généreux sur terre. Il sera récompensé par Allah au jour du jugement dernier. Il sera sauvé par l'aumône faite avec l'argent de la Côte d'Ivoire ». (51-52)

Puis Kourouma décrit les pressions exercées sur Houphouët-Boigny pour qu'il renonce à la voie du communisme, changement de cap désigné comme « repli stratégique » (75) ; et enfin la décision unilatérale de de Gaulle d'octroyer l'indépendance à la Côte d'Ivoire pour des raisons purement économiques : « En 1960, la France s'aperçut, après études avec le général de Gaulle, que la colonisation de l'Afrique noire avec des nègres qui évoluaient de plus en plus et demandaient de plus en plus, revenait très cher à la métropole » (75). Toutes ces étapes donnent lieu à une narration simpliste, faite de phrases juxtaposées et reprenant la rhétorique

FIGURES DE L'IRONIE

colonialiste, où le lecteur est censé recréer une logique. Il traite les thèmes raciaux de façon stéréotypée et s'inspirant du bas dans le style Rabelaisien :

Il y a deux sortes de blancs. Des blancs qui trouvent que le nègre est un menteur fieffé et que, même lorsqu'il se parfume, il a une odeur persistante : il continue à sentir le pet. Il faut l'éloigner et le traiter comme un baudet. Ce sont les partisans de l'apartheid comme les pétainistes pendant la guerre. D'autres croient que le nègre est né bon et gentil, toujours le sourire, toujours prêt à tout partager. Il faut le protéger contre les mauvais blancs. Ce sont les communistes. (73)

De fait cette classification revient également à catégoriser les blancs en deux groupes, l'un raciste assimilé au pétainisme, et l'autre paternaliste, les communistes, et contient donc des clichés sur les colons blancs qui ont vécu en Afrique à la période post-coloniale. Ici, il convient de distinguer le destinataire du récit de l'ironisé. Le lecteur, qui comprend l'ironie, se met aussitôt à l'abri d'une quelconque catégorie et ne peut se sentir visé par la raillerie.

« Pour rendre compte du fait que l'ironie est raillerie, il faut impérativement renoncer à évoquer ce qui est communiqué par antiphrase et chercher une explication du côté de ce qui est exprimé littéralement » (Perrin 126). C'est en lisant à ces deux niveaux, parfois en alternant le littéral et le sens antiphrastique que se perçoit le mieux l'ironie du texte. Kourouma ironise sur un faux passage des pouvoirs au moment de l'indépendance : « L'indépendance ne signifiait pas l'africanisation au rabais (c'est-à-dire l'accès immédiat à des postes de responsabilité de nègres incapables et ignares). Les coopérants français (coopérant fut le nouveau nom du colon sans rien changer au contenu) eurent la main sur tout » (88). L'alternance d'antiphrases (nègres incapables et ignares) et de vérités historiques à comprendre littéralement (les coopérants français eurent la main sur tout) tisse un discours subtilement ironisant. Le point de vue adopté par Birahima est toujours celui d'un colon raciste lorsque l'auteur nous propose une antiphrase. La raillerie vise ce point de vue. De même : « Houphouët-Boigny a fait venir des blancs pour tout commander et les nègres indigènes des autres pays pour abattre le travail manuel, le travail de nègres. Parce que les Ivoiriens, surtout les Ivoiriens du Sud, ne sont pas courageux au travail. Ils sont lymphatiques » (91). Cette affirmation convoque un stéréotype prédominant durant la colonisation. Et le détail supplémentaire localisant précisément les paresseux « du Sud » prétend, pour surenchérir à l'ironie, ajouter à l'antiphrase un point de détail irréfutable, un élément de véracité indéniable.

Le redécoupage des frontières amène directement aux problèmes créés par la notion d'Ivoirité. « C'est dire que le président Gbagbo, le président Konan Bédié, le président Gueï, le Premier ministre Ouattara sont tous issus des ethnies ayant foulé l'espace actuel Ivoirien, après, bien après le dixième siècle » (57). Comme c'était le cas pour Birahima, leur condition, leur situation au monde conteste leurs discours. L'attaque se fait plus précise et cite nommément les responsables de massacres au nom de l'ivoirité. L'ironie porte aussi sur l'incapacité du chef d'état à conceptualiser des projets constructifs et qui, à défaut, reprend un mot, qu'il transforme en slogan, qui deviendra une doctrine. Ce sont ses motifs personnels ultérieurs qui déterminent la politique de l'état :

« A défaut d'une réflexion profonde, Bédié se trouve à l'aise dans l'ivoirité. Il croit que ça fait moderne, un jeune chef d'Etat, comme lui, guidé par une doctrine. C'est nouveau en Afrique noire ! L'ivoirité permet de trouver de la terre aux

ANALYSES

Ivoiriens en spoliant les étrangers venus sous Houphouët-Boigny. L'ivoirité permet surtout d'éloigner définitivement son adversaire politique, Alassane Ouattara, en le taxant de Burkinabé. (107)

Kourouma note que les chefs d'état demeurent à un premier degré du langage : «l'ivoirité [...], il ne sait pas trop ce que cela signifie mais « ça fait moderne » et laisse de la latitude, puisque personne ne sait très bien où se situer par rapport à ce mot. On comprend que la simplification à l'extrême du langage en slogan vide de sens se transforme en arme qui permet le renforcement de la dictature. La cible, dans cet exemple Bédié, peut faire les frais de l'ironie aussi parce qu'il ne peut jamais atteindre le second degré d'interprétation du langage. C'est le manque de sens qui ouvre la porte aux exactions. C'est en leur confisquant leurs pièces d'identité que commencent les discriminations contre les Ivoiriens du Nord, les Dioulas, et que surviennent les révoltes. Car Houphouët-Boigny distribuait des cartes d'identité aux étrangers tous les cinq ans au moment des élections présidentielles : « Le 'vieux' avait une conception large et généreuse de la nationalité ivoirienne » (108). L'effet ironique serait perdu si l'auteur avait ajouté « trop » devant « large et généreuse ». Mais on doit comprendre à la fois que s'il n'est pas légal de distribuer des cartes d'identité pour gonfler le nombre de ses électeurs, la discrimination qui s'ensuit lors de la chasse à « l'ivoirité » du temps de Bédié constitue un plus grand crime. Kourouma démontre comment les grands crimes succèdent historiquement aux malversations.

Enfin, à grands traits, sur le ton le plus détaché qui soit, et sous lequel on perçoit l'ironie, le narrateur nous informe que les Ivoiriens ont fait fuir par l'insurrection chacun de leurs présidents. Il nous signale qu'il existe deux sortes d'élections, celles, truquées, des urnes et celles de la rue. Il aborde à plusieurs reprises le thème de la protection des pays occidentaux. Gbagbo, protégé par ses amis socialistes français fait impunément un massacre des Dioulas, de tous ses opposants politiques, de Guei et de toute sa famille. On s'aperçoit vite que le plus souvent les massacres se font aussi selon des lignes religieuses.

La religion catholique comme l'Islam constituent des cibles de l'ironie de Kourouma. Les Bétés, pour la seule raison qu'ils sont bons catholiques épargnent femmes, enfants, vieillards et blessés lors de leurs massacres de la population Dioula. Ce n'est pas par humanité qu'ils les épargnent mais parce que « la religion de Jésus-Christ interdit formellement de faire le moindre mal à des enfants, des femmes, des vieillards et des invalides innocents » (24). D'une part, le narrateur laisse entendre que la doctrine catholique approuve le massacre des hommes valides. Et d'autre part, il suggère que ceux qui sont massacrés, les hommes valides, sont coupables. Ceci renvoie à deux circonstances similaires, l'une dans *Candide* où « La mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface » (52). Dans le meilleur des mondes, les victimes ne peuvent être que des coquins. Comme *Candide*, Birahima, tout au long du roman, se place aussi dans une logique trop optimiste par rapport aux circonstances et c'est de ce lieu privilégié, de cette croyance indéfectible en l'avenir de la part du héros, que peut fonctionner l'ironie. En deuxième lieu, l'utilisation du mot « innocent » rappelle la parole malheureuse de Raymond Barre ayant déclaré que l'attentat contre la synagogue de la rue Copernic à Paris qui avait fait des victimes juives avait également fait quelques victimes françaises innocentes, sous-entendu que les victimes juives, ne l'étaient pas, étant juives.

FIGURES DE L'IRONIE

Nous avons vu ci-dessus que l'Islam fait également les frais des piques de Kourouma. Il insiste sur la compatibilité entre la religion et la violence dans ces mots de Birahima : « Je ne pense pas à Allah lorsque je tue. Je massacre sans pitié. C'est pour que le cacao de Côte d'Ivoire reste le meilleur du monde. J'aime la Côte d'Ivoire et je veux que son cacao reste le meilleur du monde » (36). Dans cette phrase encore, comme dans un syllogisme, se trouve un défaut de coordination, les propositions s'affichent l'une derrière l'autre sans lien logique apparent. Lien que nous devons reconstruire : les cadavres servent de terreau. Dans le raisonnement de Birahima, il y a une compartimentation de la morale et de l'économie du pays. Ce qui vaut à la medersa (faire plaisir à Allah) ne vaut pas au dehors. De même que dans la suite syllogistique qui mène Allah à faire assassiner les Imams obséquieux, qui l'ont bien mérité, Allah approuve les divers massacres car : « Allah n'agit jamais sans raison. Toute épreuve pour un peuple ou bien sert à purger des fautes ou bien signifie la promesse d'un immense bonheur » (38). Kourouma dénonce l'hypocrisie des religions exactement comme le faisait Voltaire, en mettant en scène un héros naïf mais loquace et en usant d'hyperbole.

Conclusion

« Quintilien distinguait déjà entre l'ironie trope, qui portait sur une séquence de mots et l'ironie figure de pensée qui pouvait constituer tout un discours »⁶. Les figures de l'ironie peuvent se multiplier en quelques phrases dans le discours de Birahima. Se succèdent ou s'enchâssent parfois l'antiphrase, le raccourci, l'hyperbole, l'énoncé laudatif et une conclusion absurde. Il n'existe aucune recette pour démêler les figures de l'ironie dans ce texte complexe. Elle s'appuie sur la contradiction entre une situation de guerre civile et un langage désinvolte et dépassé. Elle persiste donc tout au long du discours de Birahima. Elle caractérise un monde renversé qui reflète l'antimonde de la guerre. Comme la figure de l'antiphrase, elle dénote d'une vision double de l'univers où la tentative de redressement passe par une mise en scène dialogique : le discours factuel et récité de Fanta contre les interprétations simplistes de Birahima. La difficulté à repérer la position énonciative de l'auteur résulte en un malaise, une ambiguïté. Mais ce roman de Kourouma doit être lu comme une pièce de théâtre où chaque personnage complète l'autre. L'ironie porte presque sur l'énoncé entier de Birahima, à cause du ton détaché, figure de distanciation, qu'il affecte lorsqu'il parle du pays, du gouvernement et des personnes. Feignant d'adopter le point de vue de l'ancien colon, par l'entremise d'un narrateur inadéquat et de ses dictionnaires, Kourouma expose la responsabilité des colons et de la France à toutes les étapes de l'histoire de la Côte d'Ivoire et se place donc dans une perspective postcoloniale. C'est bien sûr avec la plus grande circonspection que j'emploie le terme de postcolonie, comme signifiant, d'une part, comme dans le livre d'Achille Mbembe la situation de pays où l'État gouverne par l'arbitraire, mais aussi, selon l'interprétation du point de vue de Kourouma, à la condition d'un pays qui pâtit encore d'une politique d'allégeance, même économique, aux anciens pays colonialistes. Ce sont essentiellement trois

⁶ Quintilien, *Institution oratoire*, Budé, 7 vol. IX, 2, p. 46. cité dans Roxana Anca Trofin « L'ironie comme catégorie narrative » *La revue Arches*.

ANALYSES

cibles que l'ironie de Kourouma vise : l'intolérance religieuse, les anciens colons et les gouvernements tyranniques

Isabelle Constant,
University of the West Indies Cave Hill, Barbade
isabelle.constant@cavehill.uwi.edu

Bibliographie :

- AQUIEN M. et G. MOLINIÉ, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Le livre de Poche, LGF, 1996.
- BAKHTINE M., *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1970/1998.
- BÉTI M., *Perpétue ou l'habitude du malheur*, Paris, Bouchet Chastel, 1974.
- BORGOMANO M., « Quelques arguments contre 'l'afro pessimisme' » *Mots Pluriels* 14, 2000.
- , *Des hommes ou des bêtes ?* Paris, L'Harmattan, 2000.
- CORCORAN P., « 'Child' soldiers in Ken Saro-Wiwa's *Sokaboy* and Ahmadou Kourouma's *Allah n'est pas obligé* », *Mots Pluriels*, 22, 2002.
- HUTCHEON L., *Irony's Edge. The Theory and Politics of Irony*, London and New York: Routledge, 1994.
- KERBRAT-ORECCHION, C., « L'Ironie comme trope », *Poétique* 41, 1980.
- KOUROUMA A., *Les Soleils des indépendances*, Paris, Poche, 1995.
- , *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.
- , *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil, 2004.
- MARTIN-GRANEL, N., « Ironie. », *Dictionnaire International des Termes Littéraires*, www.ditl.info/arttest/art14896.php.
- MBEMBÉ, A., *De la Postcolonie. Essai sur l'imagination politique en Afrique*, Paris, Karthala, 2000.
- OUÉDRAOGO, J., « Entretien avec Ahmadou Kourouma », *The French Review*, 74, 4, 2001.
- PERRIN, L., *L'Ironie mise en trope*, Paris, Kimé, 1996.
- LASSI, E.-M., « Récit et catharsis : La Conjuraison de la malédiction postcoloniale dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et *Allah n'est pas obligé* », *Nouvelles Etudes francophones*, 21, 1, 2006.
- LE GUERN, M., « Eléments pour une histoire de la notion d'ironie », *Linguistique et sémiologie* 2, Presses Universitaires de Lyon, 1976.
- MOURALIS, B., *Littérature et développement*, Paris, Silex, 1984.
- OKPEWO, I., *The Epic in Africa: Toward a Poetic of the Oral Performance*, New York; Columbia University Press, 1979.
- SEMUJANGA, J. et A. TCHEUYAP, « Ahmadou Kourouma ou l'écriture comme mémoire du temps présent », *Études Françaises*, Presses de l'université de Montréal, 42, 3, 2006.
- SEYDOUX, C., « A Few Reflections on Narrative Structures of Epic Texts: A case example of Bambara and Fulani Epics », *Research in African Literatures*, 14, 3, 1983.
- SPERBER, D. et D. WILSON, *La Pertinence. Communication et cognition*, Traduit de l'anglais par A. Gerchenfeld et D. Sperber, Paris, Minuit, 1989.
- TROFIN, R. A., « L'ironie comme catégorie narrative », *Revue Arches*, 4, www.arches.ro, 6 avril 2007.
- VANDENDORPE, C., « Notes sur la figure de l'ironie en marge de La Chute d'Albert Camus », *La revue canadienne d'études rhétoriques*, 12, 2001.
- VOLTAIRE. *Candide*, Paris, Le Livre de Poche, 1996.

MILLE KILOMÈTRES À PIED : LA CULTURE

BANTU EN POLÉMIQUE

Introduction générale

La Culture bantu se trouve pleinement logée dans la tradition orale. C'est comme le témoignent Alassane Ndaw, Alexis Kagame, Juléa Fouda, Vincent Mulago, etc. Parlant de la culture, Nicolas Journet souligne que :

« Une culture, en effet, n'est pas une réalité concrète. Ce qui existe (...) ce ne sont pas des cultures, mais des êtres humains liés les uns aux autres par une série illimitée de réalisations sociales. En conséquence, la culture ne préexiste pas aux individus : ce sont les individus qui la produisent collectivement, qui organisent symboliquement leur existence. Une culture est une production historique qui connaît des évolutions, voire des mutations, liées à plusieurs facteurs. » (Nicolas Journet, 2002 : 206- 207)

Cette figuration culturelle est repérable non seulement dans les textes littéraires oraux – contes, mythes, proverbes, etc., mais encore dans des productions littéraires. Le Congolais Zamenga Batukezanga n'est pas épargné de cette entreprise. C'est notamment avec son récit **Mille kilomètres à pieds**, l'œuvre sous examen.

Dès lors, comment **Mille kilomètres à pied** met-il en jeu la culture Bantu en polémique ? Qu'est-ce qui fonde celle-ci ? A quoi se borne-t-elle dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui engendre cette polémique ? Comment s'y opère-t-elle ?

La manifestation culturelle dans cette œuvre serait anthropocentrique, ancestrale, etc. Ses balises se localiseraient dans le

ANALYSES

monde environnemental de l'homme. La polémique proviendrait alors du rejet de cette cosmologie qui est la définition de l'homme qui préfère rester en dehors de la transmutation.

En effet, *Mille kilomètres à pied* met en jeu un attachement anachronique aux éléments culturels dont le spécimen est Ngolomingi d'une part, le rejet desdits éléments par un groupe de personnage affecté de trait de nouveauté dont le représentant est Ikeleve d'autre part.

Encore faut-il adjoindre à cela que les populations de Bayaka, village de Pokokabaka sont caractérisées par les traits de socialité. Mais aussi, elles mettent en exergue leur vision du monde précisément relative à l'ontologie, à la cosmologie.

Pour ce faire, la méthodologie à user ici se répartit en deux volets, à savoir la sociocritique et la thématique.

« La sociocritique peut être décrite comme pratique de lecture marquée par une attitude spécifique envers le texte littéraire : tout à la fois respectueuse de son autonomie en tant que forme esthétique (respect sans lequel s'évacuerait la notion même de littérature) et attentive aux procédures par lesquelles cette forme inscrit ce qui, d'une manière ou d'une autre, l'articule du social. Mettre en jeu de sa sorte un ou des ordre(s) extérieur(s) à celui de l'art ne revient nullement à infliger un décentrement à l'appréhension du texte, ou à en bouleverser les enjeux. » (DELCROIX et HALLYN, 1995 :296).

Cette méthode se veut, dans ce contexte, examen de la socialité du texte dans sa lecture. C'est pour dire que *« la littérature se parle, mais elle parle pour, aussi ; et même, elle parle, tout court. »(DELCROIX et HALLYN op. cit. 296)*

La thématique se fonde sur le thème, entendu comme une notion *« se répétant, le thème naturellement varie. C'est même ainsi qu'il se présente : comme une série de variations, ou, pour le dire en langage mathématique : le thème est une variable. Il est, suivant l'étymologie, une position ou suivant l'étymologie de topos, une place dans le texte que peuvent venir occuper une série de valeurs concrètes : ses variations. » (DELCROIX et HALLYN op. cit. 96)*

Mille kilomètres à pied révèle profondément les démêlés qui navrent la société de Popokabaka. Ikeleve, issu de l'Afrique plus précisément de la communauté de Bayaka, étudie en Europe d'où il rentre après avoir assimilé l'idéologie occidentale qui déprave les mœurs ancestrales. Phénomène qui le conduit à s'écarter de ses valeurs culturelles. Cette fonction d'étudiant nous amène à entamer le premier point de cette analyse, point afférant à l'instruction.

I. Instruction

La fin ultime qu'on incrimine à l'école est qu'elle souille les conceptions culturelles d'une communauté linguistique. Mohamadou KANE ne tarde pas à relever ce camouflet.

« L'école, fer de lance du progrès, renouvelle la vision des choses. Elle suscite le divorce entre ceux qui restent en dehors du progrès et partisans du nouvel état de choses. La manifestation importante de ce conflit, dès l'origine, se traduit par l'ébranlement de la société (...). C'est l'échelle sociale qui permet à l'homme de se situer, de se déterminer en fonction d'un ensemble de valeurs référentielles ; qui se trouve par la force des choses, remise en cause. » (KANE, 1982 :445)

C'est dans cette même optique que les personnages de **Mille kilomètres à pied** se trouvent affrontés à ce genre de différends nourris par deux cultures différentes : l'une progressiste dont Ikeleve est le spécimen et l'autre retardataire dont les partisans sont les parents d'Ikeleve notamment Ngolomingi et Impala son épouse. Écoutons le narrateur à propos de cette dualité écartelante :

« Ngolomingi et Impala représentaient, eux, une Afrique traditionnelle, authentique et pure ; les enfants d'Ikeleve n'avaient grand-chose à avoir avec la culture et la civilisation de ce continent (...). Ikel et son épouse Ibwala, enfin avaient un pied en Afrique et un pied en Europe. Voilà même leur authenticité à eux qu'ils ne pouvaient guère facilement abdiquer. » (pp. 13-14)

ANALYSES

A lire cet extrait, l'on devine vite que l'Afrique dont parle le narrateur, Afrique qui est le propre de Ngolomingi et sa femme ou du moins de la population de Popokabaka, est caractérisée par une révérence, un respect exceptionnel des acquis accumulés du passé, passé émanant d'anciens pères. Cela veut dire que ces acquis doivent rester gravés dans la mémoire des parents d'Ikeleve et transmis par ceux-ci à leur progéniture. Ils doivent donc transmettre ces valeurs culturelles telles qu'ils les ont reçues. Quant à l'authenticité, elle traduit une fidélité, une iconicité à la tradition pour ainsi dire qu'aucune valeur ne proviendrait d'ailleurs pour s'y injecter et, par là, saper l'innocence que contiennent les mœurs locales de la société de Ngolomingi. D'où cette pureté qui constitue l'expulsion d'enzymes de tous ordres. La pureté n'est-elle pas sous-tendue, dans ce contexte, par tant des philosophes ? Chez Emmanuel KANT, par exemple.

« On appelle pure toute connaissance à laquelle n'est mêlé rien d'étranger. Mais une connaissance est surtout dite absolument pure, quand on y trouve, en général, aucune expérience ou sensation, quand elle est, par suite, possible complètement a priori » (KANT cité par FOULQUIE, 1962 :578)

On comprend finalement que cette Afrique est exempte de souillure, elle doit demeurer dépourvue de taches.

Pour ce qui est d'Ikeleve et les siens, leur portrait se lit sans difficulté : ils sont acculturés. Ceci incite à asserter qu'ils n'ont d'accroche nulle part en ce qu'ils appartiennent à deux cultures à la fois, sans pourtant y être intégralement. Le fait de plonger l'une des jambes en Afrique, et l'autre en Europe, souligne un déracinement. Cela traduit également une perte et un oubli des valeurs de la société qui les a vu naître, grandir, et, de surcroît, les a éduqués. C'est la perte d'identité.

De cela, naît cette majeure question : D'où vient cette perte d'identité africaine ? Disons tout de suite qu'elle serait issue du bagage intellectuel qu'Ikeleve doit de l'Europe. Le texte le dit clairement :

« Ikeleve est un des rares jeunes qui aient pu terminer leurs humanités à la veille de l'indépendance. Haut

fonctionnaire, il n'éprouve pas moins, cependant, le désir de poursuivre ses études à l'étranger. Aussi bien, grâce à une bourse d'études du Marché Commun, obtenue à point nommé, le voilà parti avec sa femme en Europe. »

Peut-être, le fait d'étudier en Europe, continent longtemps donnant aux Noirs d'Afrique le cachet de primitivité Ikeleve refuse-t-il cette caractéristique pour recevoir la « Carte du Mérite Civique ». Il veut se faire doter d'une autre figure pour ressembler à ses patrons. Il devient donc Toubab, comme on dit.

En Europe, il reçoit de son frère Ngouashi, une lettre qui souligne que des rebelles auraient procédé à des incendies des villages et que ses parents seraient à la merci de cette catastrophe. Pendant ce temps Ikeleve et sa famille se préparaient à rentrer en Afrique, car le personnage d'Ikeleve était devenu haut cadre universitaire. Entre temps, il se sent gêné par le mauvais traitement à l'égard des vieux vivants en Europe, puisqu'ils sont placés dans des homes comme pour dire : « Allez attendre là-bas votre mort. » (p.9)

Sans doute cette tendance qui prétend à se débarrasser des personnes âgées conduit-elle Ikeleve à rentrer chez lui quoique son retour soit quelque part lié à la « mort » de ses parents. Le récit de pensées qui suit révèle la décision déjà mûrie :

« Ikeleve en vient à plaindre les vieux matelots. Que deviendront-ils, dès qu'ils n'auraient plus assez de force ? Non, non et non ! Ponctua-t-il, alors qu'il était en train d'attendre son tram. Et de décider : « Rébellion ou pas ; mes parents morts (ou peut-être vivants ...), je rentre en Afrique. » (p.9)

Se trouvant installés au pays, Ikeleve et sa famille se sentent importunés, agacés par des redondances culturelles, les acquis ancestraux. C'est ainsi que des disputes naissent.

II. Polémique avilissante

Polémique en tant que pratique sociale selon Frédéric COSSUTTA, ne veut pas seulement signifier discussion, dispute qui s'établit entre deux ou plusieurs sociétés. Bien au contraire :

ANALYSES

« Il s'agit d'un combat entre conceptions philosophiques s'effectuant à travers des formes orales ou écrites qui ont pour but de disqualifier l'adversaire directement et publiquement. Les cadres sociaux et historiques à travers lesquels elle s'effectue sont très variables ; mais elle suppose toujours des enjeux de pouvoir et l'engagement des institutions. » (COSSUTTA, cité par MUSABIMANA, 2002 :37)

Les conceptions philosophiques sont, congrûment claires : ceux qui symbolisent la culture occidentale peuvent être baptisés du concept « Modernisme » alors que ceux de l'Afrique pure, sans tache, immaculée prennent la facture d'« Intégrisme » ou « Traditionalisme ».

Ikeleve et sa famille se transplantent dans un pays dont la capitale est Kinshasa. Il cherche comment inviter les parents chez lui, puisque ces derniers vivent encore contrairement aux nouvelles inquiétantes qu'il avait reçues lorsqu'il était en Europe. Ses parents arrivent à Kinshasa mais les petits-fils redoutent leurs grands-parents à telle enseigne qu'ils se cachent dans leur chambre. Puisque leurs grands-parents sont sales de poussière, de pauvreté suite au pillage systématique opéré par les rébellions, même leur propre fils ne parvient plus à les reconnaître. C'est plus tard qu'il aura à reconnaître ses hôtes.

« Allez les enfants ! Avoir vivant vos grands-parents est une chance que beaucoup d'enfants n'ont pas. Ces êtres que vous avez devant vous et que vous semblez mépriser détiennent un savoir inouï et original sur lequel même nous-mêmes ne pouvons pas compter. Nous sommes presque incapables de vous le communiquer. Les grands-parents eux, ont précisément l'art de les communiquer aux enfants d'une manière pour ainsi dire naturelle et toute simple. Tels que vous le voyez, ils sont à la fois médecins, chimistes, juges, poètes... Vous devez donc savoir que si votre grand-père et votre grand-mère venaient de mourir aujourd'hui, c'est tout un musée, une bibliothèque qui s'en irait avec eux. »(pp.17-18)

Cette alliance fut fructueuse en ce sens que les enfants d'Ikeleve se trouvent tellement liés à leurs grands-parents qu'ils parviennent même à refuser la nourriture que leur mère leur offre. Car ils viennent d'être habitués aux mets cuisinés par leur grand-mère.

Ngolomingi ne donne pas seulement instruction, tradition à ses petits-fils. Il le fait aussi à son propre fils. Voici ce que dit le narrateur à ce sujet :

« Fils, dit Ngolomingi, l'homme, le « muntu » en particulier a toujours fait coïncider vie et eau : sans eau, pas de vie, pas de vie sans eau. Nos ancêtres ont attribué à l'eau d'importantes fonctions liées à la survie de l'homme et de la nature. C'est avec de la salive qu'un père et une mère bénissent ou maudissent leurs descendants, et c'est avec de l'eau qu'on consacre une réconciliation. L'eau unit les hommes et les nations. Elle ne peut être considérée comme facteur de division. Cependant, il n'y a pas que l'homme qui rende hommage à l'eau ; la nature entière lui exprime sa gratitude. Les grenouilles qui chantent en chœur dans les marécages, semblent remercier le Tout-Puissant. » (p.26)

Cette séquence témoigne de l'identification de la sagesse, du savoir dont disposent ses parents, bien que plus tard il les ait disqualifiés et déshonorés. Etre porteur d'un savoir inouï et original dénote l'absence de toute sorte de mélange, de transformation, de déformation mais aussi une connaissance bien riche et abondante. La richesse dont il est question est ancrée dans ce musée, cette bibliothèque que sont ces vieux.

Il y a lieu d'indiquer que petit à petit les enfants d'Ikeleve découvrirent en ces êtres « une chaleur humaine, un amour et une certaine forme d'affection qu'ils n'avaient guère trouvés jusque-là auprès de leurs propres parents (...). Les grands-parents gâtent littéralement leur petits fils de contes, maximes ou proverbes, où passent l'histoire de l'empire Yaka, la sagesse ainsi que le savoir-faire du peuple Yaka. »(p.26)

Faire référence à la vitalité que les premiers pères ont placée dans l'eau souligne clairement que la culture bantou est ancestriste. Car

ANALYSES

Ngolomingi fait illustrer son enseignement en remontant à ce qu'ont dit les aïeux. En donnant, grâce à la salive, bénédiction à quelqu'un suite à des normes sociales qu'il a respectées relève de la continuelle perpétuation de la vie chez les Bantu. Ces derniers ne souhaitaient jamais que leur vie s'arrête. En voulant sauvegarder la vie de quelqu'un c'est que la vie humaine est centrée sur les préoccupations quotidiennes du Muntu. C'est donc l'anthropocentrisme.

On maudit généralement quelqu'un qui est réputé de transgresseur d'éthique collective, a causé courroux et aux vivants et aux morts. C'est pourquoi, dans la malédiction la colère est appuyée par les ancêtres et les paroles prononcées à ce sujet seront dotées d'une force incroyable. L'eau regroupe les hommes et les nations par le seul fait qu'elle constitue un symbole au travers duquel les existants communiquent avec les ancêtres. Le symbole traduit, dans ces conditions, un échange de vie et d'énergie vitale. Clémentine FAÏK-NZUJI ne le prouve-t-elle pas en disant que :

« L'homme recourt aux symboles pour rester situé dans l'Univers et sur le fil de la vie. Ils lui permettent de rester relié à l'origine. Ils les raccrochent psychologiquement, physiquement et spirituellement à la source première, à la matrice primordiale. Ils l'équilibrent socialement. »
(FAIK-NZUJI, cité par MUSABIMANA 2002 :28)

Le fait de faire allusion à l'eau pour enrichir sa sagesse n'est qu'une cosmologie ou représentation. En effet, ce terme désigne :

« Organisation des idées qu'une société ou un groupe quelconque développe pour appréhender les différents domaines auxquels elle applique sa pensée. On parle ainsi de représentation de la nature, de représentation de la mort, ou de la naissance, de la maladie, du travail, de l'espace, du corps, etc., chacune de ces représentations est plus ou moins dépendante des autres, de telle sorte qu'elles forment un système... » (François Gresle e. a., 1994 : 321)

On comprend que ce système de valeurs culturelles définit bien la communauté linguistique de Popokabaka. Ce qui laisse entrevoir que la cosmologie devient intimement liée à une société donnée. D'où la représentation sociale qui constitue une :

LA CULTURE BANTU EN POLÉMIQUE

« construction sociale d'un savoir ordinaire élaboré à travers les valeurs et croyances partagées par un groupe social concernant certains objets (personnes, événements, catégories sociales, etc.) et donnant lieu à une vision commune des choses qui se manifeste au cours des interactions sociales. » (Gustave- Nicolas Fischer, 1996 : 133)

Quant à la salive à laquelle recourt Ngolomingi, elle n'est qu'une métaphorisation de l'eau et vice-versa selon le contexte. L'eau comme la salive sont source de vie. Elles contribuent à la garantie de la vie humaine.

Après cette éducation bien choisie, si constructive, s'exhibe une disqualification de par et d'autre. Après les heures de service, Ikeleve allume son poste téléviseur :

« L'émission terminée, une speakerine apparut : perruque, boucles d'oreilles pendant jusqu'aux épaules, lèvres peintes en rouge, paupières marquées au crayon de beauté noir geai, énorme paire de lunettes avec des verres blancs du genre myopie alors que peut-être, cette fille brave n'était pas myope (...). La bouche entrouverte, elle laissait voir quelques dents en or. Le restant des dents qui étaient toutes blanches, étaient solidement plantées et capables indiscutablement de broyer encore un os... Mais, au total, la pauvre négresse avait perdu toute beauté et tout charme.(p.39)

Ce genre de mutabilité de la beauté naturelle du corps humain n'est qu'une aberration pour les intégristes, ceux qui visent l'absolutisation des valeurs anciennes. C'est la perte de l'authenticité tant au niveau physique, moral, spirituel qu'ontologique. C'est un scandale pour les traditionalistes. Cette journaliste est intervenue après une émission en langue qui visait le respect scrupuleux du savoir oral :

« Le soir venu, les enfants mirent la T.V. en marche. L'on passait alors l'émission Bankoko, émission pour adultes, vieux et jeunes surtout. C'était en même temps, une belle

ANALYSES

occasion pour de communiquer le savoir ancestral en recourant aux méthodes traditionnelles d'éducation, à savoir : les contes, les proverbes, les chansons, etc. ; le tout agrémenté par le son du tamtam (sic). » (p.38)

Cette émission plonge le vieux Ngolomingi dans une euphorie, une satisfaction extraordinaire. Car on procède à la survivance des coutumes, du passé relatif aux traditions et à la sagesse.

« Le vieux Ngol voulait en fait aller serrer la main de l'animateur et féliciter celui-ci de sa belle réalisation. »(p.39)

Après cette dernière émission, l'animateur souligne qu'il y aura un long métrage dont le titre est : « Mes belles ne ratent jamais. » Le narrateur, de ce fait, nous présente le portrait ci-après :

« Une bijouterie faisait la réclame de ses bijoux en or, bijoux que pouvaient acheter seules les femmes de grosses légumes. On vit ensuite, une femme noire dans un accoutrement réduit au strict minimum. On ne savait trop bien quel rapport établir entre les bijoux et la nudité de cette femme là. Il paraît que la mise en éveil des instincts les plus animaux paie bien dans la publicité. » (p.40)

Déjà, on pressent la réaction de celui qui s'attache aux coutumes ancestrales et culturelles. S'attacher à sa couleur locale veut dire qu'on souhaite immobiliser et rendre parfaite son essence. Pareille attitude rejette en bloc les transgresseurs de la tradition.

Exposer son corps à la portée de tout le monde, et, moins encore dans un fagotage et une nudité publics signifie qu'on s'écarte de la morale. On divorce d'avec sa vie culturelle, ce qui relève de l'immoralité, d'où la dépravation des mœurs. Pour ikelere et les siens, cela ne s'inscrit que dans la ligne normale, et donc dans les vertus éthiques. Devant les Bantu, cela paraît bizarre, c'est une insulte publique qui engendrerait l'inexistence ontologique. Chez eux, les normes éthiques doivent être rigoureusement respectées par toute la communauté.

Face à cette attitude scandaleuse, écoutons comment le narrateur décrit les réactions de Ngolomingi et Impala ;

« Quel affront pour l'Afrique naturellement pure et saine !papa Ngol, dès cet instant, n'osa plus regarder la télévision. Mama Impala, quant à elle, se couvrit la figure avec son pagne comme si ç'avait été elle-même qui se

serait mise nue devant son fils et ses petits-fils. Elle sanglotait, honteuse et confuse. Ikel se rendit compte du drame. Arrêter la T.V. ç'eût été attirer trop d'attention et que ne diraient pas ses enfants ? Il essaya bien malgré tout, mais les enfants s'y opposèrent. » (p.40)

Bien que les yeux soient les plus grands impolis des organes qui puissent être, Ngolomingi parvient à les clore hermétiquement. La fermeture de ses yeux est corollaire au comportement de ladite femme, comportement qui cause préjudice à ces puristes.

Les parties intimes chez les Bantu sont affectées d'un respect incroyable et d'une cache ineffable et bien indicible. Elles doivent être couvertes et protégées car, c'est à partir d'elles que le Muntu, procède à la continuelle pérennisation vitale. Exposer cela revêt, dans ces conditions, de la perte grave de la sensibilité, ce qui dénote la remise en cause de cette valeur procréative que tout Muntu vénère strictement ! Puisque lesdites parties accordent à tout homme l'accès à la progéniture, il faut les sauvegarder et les soigner parfaitement. Chez le Muntu, plus particulièrement, c'est grâce à ces parties qu'il se sent fougueux et vigoureux puisque, dit on ; « Le Muntu ne se retrouve fort qu'en étant au milieu de ses semblables » et Cheik Hamidou Kane d'ajouter ; « *L'homme a besoin de l'homme. L'homme est le remède de l'homme. Les biens matériels ne sont que des moyens destinés à combler ce besoin essentiel que l'homme a de l'homme. L'utilité des biens matériels est sociale* » (H. KANE cité par MUSABIMANA, 2002 ;I) En définitive, exhiber ses intimités à la portée de tous, c'est comme si on arrêta la procréation. C'est une désacralisation notoire. C'est un interdit chez les Bantu. C'est pour cette raison qu'à ce sujet, Alphonse pierre Van EETVELDE stipule que :

« Dans leur vie de relation au sein des groupes de parenté et de leur vie personnelle, les hommes et les femmes sont soumis à des interdits (tabous) permanents ou provisoires. Ils sont généralement prévus par les coutumes. Il faut se rappeler, en effet, qu'une interdépendance existe entre les sociétés humaines, avec leurs coutumes et les cosmos où elles sont intégrées. Les contrevenants aux interdits, même s'ils ont agi involontairement cause un désordre qui

ANALYSES

entraîne des sanctions collectives. » (Van EETVELDE, 1998 :303-309)

Pour Impala couvrir sa tête de pagne, c'est comme pour dire qu'il faut que la femme nue reçoive des sanctions lourdement impitoyables et même la faire disparaître de la société ! S'il ne s'agissait pas d'images reproduites et si celles-ci n'étaient pas immatérielles, les deux puristes auraient arrêté une série de châtiments propres à cette femme. Ils ne s'en rendaient pas compte.

Les enfants d'Ikeleve sont hautement acculturés. Ils vitupèrent farouchement contre l'arrêt de la télévision. C'est ce que, dans *La Crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*, (1977), Fabien EBOUSSI BOULAGA baptise de « mémoire vigilante », car selon son étude :

« La mémoire vigilante s'insurge donc contre toutes les entreprises qui s'efforcent de l'anesthésier par une vision triomphaliste, et, à vrai dire, mystifiante de l'histoire (...) C'est dire la mémoire vigilante n'a pas pour but un jugement anachronique et moralisant du passé, des aïeux. »(pp. 154-155)

On devine très vite que même Ikeleve qui arrête l'appareil ne fait qu'une mascarade, car il avait déjà initié, dès le bas âge, ses enfants à ce genre des films, sinon, il aurait pu changer d'émission s'il ne s'insurgeait pas aussi contre les valeurs de l'Afrique pure. On comprend en fin de compte, que la déshumanisation de la personne et de l'éthique ontologique des parents d'Ikeleve se fait montre. Et, par-dessus, on atteint une disqualification notoire, et de leur être et de l'essence de la communauté collective.

L'insurrection contre la tradition ne s'arrête pourtant pas à ce niveau. Il faut indiquer qu'en Afrique et surtout en Afrique noire, le mort est honoré. Ceci entraîne la considération d'un mort dans un monde qui lui est spécifique. Ce qui suppose qu'il n'existe pas de frontière entre les vivants et les trépassés.

Ikeleve et Ibwabwa se décident de se promener avec leurs hôtes. La voiture sert de moyen de transport. Ils doivent, par là, traverser un cimetière. Le narrateur rapporte les paroles suivantes :

« Tous les kilomètres ou presque ; ils tombent sur une famille éprouvée qui pleurait son mort à chaudes larmes.
- Arrête, dit Ngolomingi à son fils, afin que je puisse, au moins m'incliner devant la dépouille mortelle que voilà. Naturellement compatissante, Impala versait, pour sa part, des chaudes larmes. Etonnement d'Ikel et de sa femme.
- Papa, devons nous vraiment nous arrêter ? et pourquoi, mère, pleures-tu ?
- Nous compatissons répondit Ngol, au malheur de cette famille là.
- ... famille dont vous ne connaissez pas le mort ? » (p. 44)

Avoir la commisération, de l'apitoiement envers une famille frappée de malheur est la résultante d'une union, d'une entente, d'une solidarité et d'une fraternité. C'est bien la solidarité mécanique qui habite les Africains en général et les Bantu en particulier. C'est véritablement l'union vitale prônée par ceux-ci. Cette dernière est donc le lien unissant entre eux dans le temps et dans l'espace les vivants et les morts. Elle est le principe vivifiant qui se trouve pleinement en eux tous. Cela découle alors d'une communication, d'une participation à une même réalité et à un même principe vital qui lie entre eux divers êtres. Ce qui constitue une sorte d'engrenage.

Rendre hommage à un mort, pleurer un mort, veut dire que la mort ne constitue pas une séparation, un décalage total entre les existants et les trépassés. La mort déséquilibre, chagrine, crée l'angoisse. Aussi, Impala pleure-t-elle pour le disparu. Van EETVELDE souligne avec force la vision sur la mort :

« La destruction du vivant, l'échec final de la vie n'a pas, en Afrique noire, le caractère tragique d'un drame sans appel. De ce rendez-vous de tous les hommes, l'horizon terrestre est dépassé, ou plutôt, il est sublimé (...) Loin d'être une rupture, la mort est une transformation, un passage à une autre existence où la personnalité subsiste avec une force vitale accrue. Le défunt sera intégré dans l'ordre cosmique et spirituel voulu par Dieu. » (Van EETVELDE, 1998 :298)

ANALYSES

Ces lignes de Van EETVELDE viennent corroborer à suffisance la conception des Bantu sur la mort, conception consistant à une continuation de la vie dans l'au-delà. C'est pourquoi, chez eux, disent Vincent MULAGO et les autres philosophes, qu'après le décès, le défunt va rejoindre les autres défunts. Il passe un temps plus ou moins long sous terre où il n'y a ni soleil ni chaleur puis rejoint les autres esprits désincarnés qui flottent dans les airs et au firmament.

Cependant, pour Ikeleve, cela n'est qu'une utopie. C'est une banalité, une bêtise, une sottise voire un aveuglement et une obnubilation d'épouser ces conceptions relatives au disparu. Il déclare ainsi :

« En ville, on se moque bien d'un mort qui ne serait pas du même village que vous et, moins encore, s'il est d'une région avoisinante. Dans le temps, certes, même ici en ville, on avait bien du respect envers les morts : on se décoiffait et l'on s'inclinait devant un cadavre. Aujourd'hui, tout a changé ; un corbillard est considéré comme un camion de transport de n'importe quelle marchandise. Bien pis : les pompes funèbres sont devenues un commerce des plus rentables et des plus prospères (...) A ces mots, le vieux Ngolomingi faillit s'effondrer. » (pp. 44-45)

Ces propos ne sont pas purs ni remplis de saveur pour un Muntu qu'est Ngolomingi. Ils mettent aux oubliettes la valeur fondamentale qu'on place en des morts. Une telle conception paraît évidemment objective pour Ikeleve, mais au vrai, c'est une intellection qui sape l'ontologie bantu à l'égard des trépassés. De la sorte, on peut affirmer avec toute évidence qu'Ikeleve s'éloigne de la réalité, de la couleur locale de Bayaka. Il est atteint d'errements et ses égarements sont indéfendables.

Face à cette déconsidération de l'être du Muntu, Ngolomingi réplique :

« Et comment les morts ne se révoltent-ils pas ? Nous autres, au village, nous ne jouons pas avec les morts. Nous sommes de cœur avec eux ; ils intercèdent, après tout pour nous auprès du Tout- Puissant. Aussi ne pouvons-nous que leur en être reconnaissant. » (p. 45)

Intercéder ? Oui. Chez les Bantu, il y a le phénomène de la hiérarchisation des êtres. L'on sait qu'après la mort, la vie du Muntu dispose d'une force vitale continuellement renforcée et vivifiée dans et par sa progéniture. Mais, surtout, Dieu peut insuffler une nouvelle à des créatures et par là, les mûrir d'une potentialité nouvelle. C'est pourquoi quiconque cause préjudice irrémédiable à la société, son clan, il suffit qu'un représentant d'une tribu invoque le secours des mânes des ancêtres pour le châtier sans compassion.

Conclusion

Cette étude se fait grâce à la question majeure qu'elle s'était assignée qui consistait en un examen de la polémique en culture Bantu à travers *Mille kilomètres à pieds* de Zamenga.

Ladite remarqué que la dialectique était fondée sur la valorisation et la dévalorisation des valeurs culturelles. L'écartement de celles-ci est le propre d'Ikeleve et sa famille, écartement issu de l'instruction qu'Ikeleve a reçue en Occident. Ngolomingi et Impala sont affectés du cachet de l'intégrisme car ils souhaitent s'attacher éternellement aux acquis anciens.

De ce qui précède, l'on remarque que deux conceptions sont mises en jeu. D'une part, les partisans de l'absolutisation des valeurs anciennes représentées par Ngolomingi et sa femme, et d'autre part, la déconsidération des valeurs de la couleur locale et originelle par Ikeleve et sa famille.

Pour le premier courant, il considère innocente, pure sa culture au-delà de laquelle rien ne peut aller. Par contre, pour le second, tenir compte des valeurs anciennes de sa société, c'est une banalité bien accrue. Mais, pourquoi immobiliser sa culture ? Et Marcien TOWA de répondre :

« L'absolutisation d'une culture suppose ordinairement le mépris des autres cultures. L'univers culturel est par excellence celui de la diversité. Dès lors, poser une tradition comme parfaite, sainte, divine, c'est la situer au

ANALYSES

dessus de toutes les autres et même les poser comme nulles et sans valeur aucune, et comme vouées à disparaître devant la tradition parfaite, à moins de les figer dans leur abaissement et leur nullité. » (TOWA cité par MUSABIMANA, 2002 :31)

Face à cette portée de la culture, la population de Popokabaka doit-elle continuer de perpétuer ses valeurs telles quelles? En cas de passéisme, que doit-elle faire ? Un observateur serait tenté de penser que cette société doit savoir qu'autour d'elle, le monde se transforme journallement et que ces mutabilités l'inciteront à prendre part au renouvellement des choses.

Il est important de noter que pour y arriver, ladite population ne doit pas jeter aux oubliettes les structures fondamentales qui sous-tendent sa culture, c'est-à-dire son essence. Celle-ci est, par ricochet, « *ce qui est permanent, ne change pas, subsiste quels que soient les accidents, les modifications.* » (PIGALLET, 1998 :62)

Laurent Musabimana Ngayabarezi
Département de Français
Institut Supérieur Pédagogique de Rutshuru
République Démocratique du Congo
ngayalaurent@yahoo.fr

Bibliographie

1. COSSUTTA F, (1989), *Eléments pour la lecture des textes philosophiques*,
Bordas, Paris
2. DELCROIX M. & HALLYN F., (1995), *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires* (5^{ème} tirage), Duculot, s.a.
3. EBOUSSI BOULAGA F, (1977), *La crise du Muntu. Authenticité africaine et Philosophie*, Présence africaine, Paris.
4. FAIK-NZUJI Cl., (2000), *Arts africains. Signes et symboles*, De Boeck et Carsier,
s.a.
5. FISCHER G.- N., (1996), *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*,

LA CULTURE BANTU EN POLÉMIQUE

Dunod, Paris.

6. FOULQUIE P., (1962), *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF, Paris.

7. GRESLE F. e.a.(1994), *Dictionnaire des sciences humaines. Sociologie /*

anthropologie, Nathan, Paris.

8. JOURNET N. (2002), *La Culture. De l'universel au particulier*, Sciences Humaines

Editions, Paris.

9. KANE M., (1982), *Roman africain et traditions. Essais littéraires I*, PUF, Paris.

10. MUSABIMANA L., (2002), *Tradition et Traditionalisme dans Les Gardiens du*

temple de Cheik Hamidou Kane, ISP/Bukavu, inédit.

11. PIGALLET P., (1998), *Les outils de la pensée, Eduquer le sens critique*, ESF,

Paris.

12. TOWA M., (1982), « Les conflits entre traditionalismes : recherche d'une

solution » in *Recherche pédagogique et culture n°56, janvier - mars*,

Audrecan, Paris.

13. VAN EETVELDE A.-P.,(1998), *L'homme et sa vision du monde dans la société*

traditionnelle négro-africaine, Bruylant-Académia, s.a.

14. ZAMENGA B., (1999), *Mille kilomètres à pied* (5^{ème} Edition), Médiaspaul,

Limete-Kinshasa.

**VARIATION LEXICO-SEMANTIQUE DANS
L'USAGE DU FRANÇAIS A L'OUEST CAMEROUN :
APPROCHE SOCIO-CULTURELLE**

Introduction

L'usage du français dans le monde permet aujourd'hui de classer les utilisateurs en trois catégories: ceux qui dictent les normes, - les membres de l'Académie Française, - les praticiens et les apprenants. Il en ressort implicitement que le français est chez les uns une langue maternelle et chez les autres, une langue seconde ou une langue étrangère.

L'existence des variétés du Français serait liée à l'existence des variétés indigènes. La langue française de nos jours est menacée par les particularismes régionaux, la créativité populaire, la recherche et l'utilisation des jargons pseudo-savants. En dépit de toutes ces variations, celles nées d'un usage naturel du français donne naissance à des types de normes endogènes. Il est donc évident que la notion de norme est capitale puisqu'elle se trouve à la croisée de deux conceptions de l'analyse sociolinguistique, l'une traditionnelle, qui prend appui sur la description linguistique des usages institutionnels définis en fonction d'une norme toujours extérieure, scolaire ou académique, l'autre de nature internationale fondée sur une acquisition du français en milieu naturel donnant naissance à une norme endogène parfaitement indépendante de la norme française.

SIMO BOBDA (1994) fit allusion comme facteur distinctif mettant en relief la syntaxe du français camerounais. Il est donc important d'établir les divergences lexico-sémantiques entre le français standard et le français camerounais.

En plus, loin d'être orienté uniquement vers l'éclaircissement de cette situation linguistique de l'Ouest Cameroun, cet article contribuera plutôt à répertorier certaines spécificités du français camerounais que nous pouvons appeler à juste titre les Camerounismes.

ANALYSES

Le français introduit au Cameroun au lendemain de la colonisation s'est heurté à la multitude de dialectes (environ deux cent) et n'a jamais cessé de subir des déformations et des ramifications phonologiques et grammaticales entraînant des modifications lexicosémantique dans les normes et la forme du français parlé au Cameroun.

Cet article ouvrira une brèche dans le domaine de l'analyse des variations lexicosémantiques dans les normes et les formes du français tel qu'il est parlé et appréhendé au Cameroun, plus précisément à l'ouest Cameroun.

Il examinera également la dichotomie lexicosémantique du français camerounais par rapport au français standard. Au total, l'article vise :

- L'examen des cours et des types de variation lexicosémantique dans le français de l'Ouest Cameroun,
- La mise en exergue de la dichotomie lexicosémantique entre le français standard et le français parlé au Cameroun,
- L'illumination de certaines implications qui feront les points phares de l'analyse.

Beaucoup a été dit et écrit au sujet du français au Cameroun (Jean claude TOUZEIL 1979) mais l'aspect lexicosémantique n'a jamais été abordé en clair.

GENESE DE LA VARIATION LEXICO-SEMANTIQUE DES LANGUES.

En situation de contact, le statut des langues est déterminé suivant la dominance ou la perception sociolinguistique. Il est dès lors évident, que le Cameroun de part sa pluralité ethnologique et linguistique, connaisse de nombreuses variations lexicosémantiques dans le frottement inter culturel et inter linguistique (environ deux cent langues locales) et deux langues officielles : le français et l'anglais.

Cette situation a généré des nombreux lexiques comportant des nouvelles dénnotations et collocations différentes de celles de base ou des usagers natifs.

A ce sujet, cinq causes à l'origine de cette variation lexicosémantique ont été identifiées:

- I. Les divergences socioculturelles entre les Français et les Camerounais.

VARIATION LEXICO-SEMANTIQUE

- II. Les aspects pragmatiques du dynamisme des contextes multilinguistiques.
- III. L'osmose de linguistique.
- IV. Les exigences internes, contraignant à un transcodage langue maternelle-français.
- V. L'acceptation et la standardisation des idiosyncrasies et les fautes néologismes

I. DIVERGENCES SOCIOCULTURELLES ENTRE LES CULTURES REPRESENTÉES PAR LE FRANÇAIS ET LA COMMUNAUTÉ POLYGLOTTE CAMEROUNAISE.

Le Dictionnaire actuel de la langue française – Flammarion, définit la culture comme « *l'ensemble des acquis mentaux existentiels (habitudes artisanales, artistiques, intellectuelles, physiques, religieuses, sociales etc....) d'un groupe humain* »

De cette définition, il vient que les divergences socioculturelles entre l'usager natif du Français et le Camerounais constituent un terrain fertile d'où germent incessamment des nouveaux lexiques.

Avant l'introduction du Français au Cameroun, seules les langues locales servaient de courroie de transmission des idées, des expériences ou des sentiments. Bref, leurs coutumes par exemple, les coutumes relatives au mariage dans le contexte camerounais sont différentes de celles de la France ou du Canada. C'est par exemple le cas des coutumes camerounaises, qui dans le cadre du mariage exigent du futur marié des dons à la famille de la mariée avant l'acceptation. La polygamie est coutumière au Cameroun, particulièrement à l'Ouest du pays, mais presque inconnue en France ou au Canada ;

L'introduction de la langue française et son adoption subséquente comme l'une des langues officielles a marqué de façon négative le paysage de la communication linguistique. Assumant ce nouveau rôle, le français s'est retrouvé au centre d'interactions avec les langues nationales. Les résultats du dynamisme de cette polonisation "culturo-linguistique" croisée devient la cause principale d'une nouvelle émergence d'un lexique - sémantique ayant des connotations et des collocations différentes de celle de l'usager natif. La majorité de Sémantèmes est née de ce brassage culturel et dans la nécessité d'exprimer les coutumes locales en Français standard.

Voici quelques exemples de nouvelles collocations lexico-sémantiques :

Camerounisme		français standard
a) <i>Avoir l'estomac</i>	—————>	Avoir le mal d'estomac ou le mal gastrique

ANALYSES

Je ne mange pas de crudité parce que j'ai l'estomac

b) *Voler le bus* → *Voyager sans titre de transport*

Toute la semaine, il a volé le bus donc il a encore de l'argent de poche.

c) *Voyager sur* → *Aller à*

Il est impossible de me trouver chez moi les Dimanches puisque je voyage sur Yaoundé tous les week-ends.

d) *Tuer* → *Faire de trop (trop en faire)*

Mon père avant de s'en aller m'a tué avec l'argent

e) *Changement* → *Monnaie*

J'ai un billet de dix mille francs ; peux-tu me trouver le changement?

Les exemples sus-cités et bien d'autres, montrent à souhait que ces expressions sont usitées et ont des sens ou significations propres dans le contexte socioculturel Camerounais.

Par contre, les mots comme épouse ou frère gardent la même signification dans les deux cultures mais avec un usage plus élargi dans le contexte camerounais.

Epouse:

Culturellement, quand un homme épouse une femme, elle est l'épouse de toute la famille ; c'est - à - dire, par son acceptation elle épouse les autres frères et sœurs de son mari. Il n'est donc pas rare d'entendre une femme présenter une autre femme comme étant son épouse.

Frère :

Le frère dans le contexte camerounais ne se limite pas uniquement à la définition du dictionnaire comme «*celui qui est né du même père et de la même mère qu'une autre personne*» mais s'étend sur :- un membre de la famille élargie (cousin ou quelqu'un de sexe masculin de même généalogie)

- un membre d'un même village ou d'une même ethnie,
- un ami intime.

Oncle :

Le mot oncle peut signifier :

- le frère de l'un des parents,
- le mari d'une tante,
- quelqu'un de la famille assez âgé pour être appelé frère
(il en est de même avec le mot tante)

Dans ce contexte, il n'est pas erroné pour des hommes venant d'un même pays de se dire frères. La logique qui réside derrière cette conception et en cours tant dans la culture camerounaise qu'en

VARIATION LEXICO-SEMANTIQUE

Afrique Noire Subsaharien est "**all men are brothers**" c'est -à-dire, nous sommes tous des frères.

II. LES ASPECTS PRAGMATIQUES DU DYNAMISME DES CONTEXTES MULTILINGUISTIQUES

Les chercheurs tel que Haugen (1971) et J.C. Touzeil (1978) ont démontré que des systèmes linguistiques différents dans tous les cas doivent co-exister mutuellement et dans une situation permanente inconfortable de prédominance soit dans l'individu, soit dans la société. Ce contact génère les phénomènes pragmatiques tels que l'emprunt lexical, le mélange, le transfert de code.

Dans le cas particulier du Camerounais, la politique gouvernementale a favorisé certaines tendances linguistiques au détriment des langues locales. Par conséquent, le français est utilisé comme langue de communication dans tous les secteurs d'activités privés ou publics, du domicile à l'école, de l'individu à la communauté.

Cette prédominance constante à tous les niveaux d'usage a eu comme conséquence une nouvelle collation lexico-sémantique du Français camerounais. Ainsi sont nés de nouveaux mots résultats du dynamisme des langues en contact à travers les emprunts directs, les transferts de codes, les traductions littérales, les calques, etc....

Ces quelques exemples des mots traduits des langues locales en Français illustrent ces réverbérations linguistiques croisées à l'instar de :

Langue Bafut	Traduction littérale en Français	
Français Standard		
/a lu:m mbô:/	ça sent mal	ça sent mauvais
/ka môtai:h:si yô:/	le marché ne marche pas	Les ventes sont en baisse
/ma yo:k ya:h/	j'entends l'odeur	j'hume des odeurs
/a soŋa: ma kôn/	Il dit que quoi	Qu'est - ce - qu'il dit?

Suivant les langues locales Camerounaises, on entend la cloche, le son, le vent souffler (etc....) entendre l'odeur peut donc être considéré comme un exemple d'une sous-différenciation sémantique.

III - L'OSMOSE DE LINGUISTIQUE

Nous entendons par l'osmose de linguistique une situation biculturelle ou multilinguistique dans laquelle une langue jouit d'un avantage d'importance sur les autres langues; Au Cameroun, la langue française

ANALYSES

est la seule qui traverse tous les groupements socioculturels et linguistiques de part sa position de langue officielle.

L'obligation de se faire comprendre en français crée une situation de phagocytose des autres langues par le français. Une situation que nous avons appelé osmose de linguistique. Cet attrait sémantico-syntaxique des langues locales vers le français est aussi dû à l'acceptation dans le lexique du français camerounais de concepts tels le *kaba*, le *achu* dans le domaine de l'habillement et de l'alimentation respectivement.

Ainsi les lexiques relevant de ces domaines, qui naturellement seront incompréhensibles aux usagers natifs du français sont utilisés avec promptitude au Cameroun. Alors on se trouve avec des mots tels que :

a) *le Kaba*, b) *le Achu*, c) *le Abgwada*, d) *le miyoundo* .

*a) Le *Kaba* est une grande robe faite à base des tissus pagnes destinée aux femmes

*b) Le *achu* est une sorte de nourriture faite du mélange de banane et de macabo,

*c) Le *abgwada* est un grand boubou traditionnel réservé uniquement aux hommes,

*d) Le *miyoundo* est une sorte de met fait à base de tubercule de manioc fermenté.

Exemple des phrases :

Bien que la boule de Achu soit bien grosse, je n'ai pas mangé à ma faim.

Je me suis fait coudre un Abgwada pour la fête de travail.

C'est dire que le français au Cameroun puise dans le lexique local pour enrichir son vocabulaire.

Les salutations constituent un facteur socioculturel très important et il y va de même pour l'âge des communicateurs.

Comme stipulé par NJIKONG (2001) le facteur déterminant pour l'attribution du respect lors d'une conversation est plus le facteur âge contrairement au facteur rang social privilégié chez les occidentaux. Ainsi l'âge des participants dans l'acte de communication est prédominant pour la sélection des stratégies verbales particulières telles que les marques de politesse, les formes de salutation, les mots à utiliser.

Quand le français prend possession de ce scénario socioculturel, il ne s'empiète pas uniquement sur les contraintes locales du discours mais

VARIATION LEXICO-SEMANTIQUE

il engendrera forcément la création des mauvais dynamismes lexico-sémantiques en résonance avec les modes et les tendances du discours camerounais.

Cette nécessité de faire prévaloir les marques du respect aux plus âgés a calqué le français camerounais et à l'Ouest du pays en particulier, on entend des expressions comme sous-citées lors des causeries.

- *Bonjour la mère* - *Merci le père* - *Oui mon grand.*

IV- LES EXIGENCES INTERNES CONTRAIGNANT A UN TRANSCODAGE LANGUE MATERNELLE - FRANÇAIS.

Le plus souvent, les Africains font recours aux expressions obliques comme une importante stratégie du discours oral. Au Cameroun en particulier, cette stratégie est utilisée pour contourner ou éviter l'importunité et dans le but d'améliorer les effets négatifs des incidents ou des locutions désagréables.

Evidemment les expressions obliques ont considérablement modifié l'usage du Français au Cameroun. Ainsi il est inadmissible voire tabou dans plusieurs cultures de l'intérieur du Cameroun d'annoncer ouvertement la mort d'un chef. On préfère parler de sa disparition ou de sa perte. Ceci étant vu comme un moyen euphémique de contourner cette locution désagréable. Cette forme de "parlé culturel" dans la même lancée, le français camerounais est riche en expression socioculturelle émanant de ce mixage linguistique.

FRANÇAIS STANDARD		CAMEROUNISME
<i>Je remercie Dieu pour</i>	—————→	<i>Dieu merci pour</i>
<i>Mes hommages à Monsieur</i>	—————→	<i>Tu me salues Monsieur</i>
<i>Il travail ardemment</i>	—————→	<i>Il travaille à mort</i>
<i>Je voudrais la monnaie de ...</i>	→ je	<i>voudrais le changement de...</i>
<i>J'ai voyagé sans titre de transport</i>	—————→	<i>J'ai volé le car.</i>

Bien que l'euphémisme soit reconnu comme une stratégie communicative en Français standard, les sphères principales le plus souvent ne convergent pas comme exprimé par les exemples sus - cités.

a) - LES SIGLES.

La formation des lexiques par l'utilisation des lettres initiales ou des parties élargies des mots existants est également à l'origine des lexiques typiquement camerounais.

SONEL : Société Nationale d'Electricité

ANALYSES

SNEC : Société Nationale des Eaux du Cameroun.

SONARA : Société Nationale de Raffinerie.

MINAGRI : Ministère de l'Agriculture.

CEP : Certificat d'Etude primaire.

MINEFI : Ministère de l'Economie et des Finances.

b) - *L'EXTENSION DU CHAMP SEMANTIQUE (DEPLACEMENT SEMIQUÉ)*

Il existe des mots dans le français standard qui ont connu un changement sémantique, une restriction, un déplacement ou une extension dans l'usage en français camerounais. Il y a aussi des mots qui maintiennent le sens étymologique que le français standard ne reconnaît plus.

Ex : *Bouger* pour signifier un léger déplacement en vue de céder passage à quelqu'un.

Station pour signifier lieu de service

Chercheur des femmes pour signifier coureur du jupon.

Accompagner pour signifier faire mi - chemin.

Engin pour signifier une moto.

On peut constater que la définition de ces concepts dans un quelconque dictionnaire, ne correspond pas à l'usage sus - mentionné.

V - **L'ACCEPTABILITE ET LA STANDARDISATION DES IDIOSYNCRASIES ET DES FAUTES NEOLOGISMES.**

La nécessité d'accommoder les nouvelles expériences, sentiment et pensée ; la manière de vivre, la culture et les traditions que le français Camerounais a rencontré au cours de son évolution l'ont contraint à la création ou à l'invention des lexiques ayant des sens localisés. En effet, ce phénomène de néologisme ou création lexico-sémantique est ressenti sur toutes les autres variations examinées dans cet article.

Il ressort de nos analyses que trois grands domaines d'innovation lexicale peuvent être recensés à savoir :

- le stock lexical existant en français,
- le stock lexical existant dans la langue locale
- le stock hybridité du français standard et de la langue locale

Le stock lexical existant en français.

Le néologisme émanant des mots déjà existants en français a produit des mots tels que :

VARIATION LEXICO-SEMANTIQUE

- Baisse de tension.
- Demi - prix.
- Moitié - moitié pour signifier part égale.
- Chauffe eau.
- *Demi – frère*

Le stock lexical existant dans la langue locale

- *Agbwada* : un grand boubou généralement porté par des hommes.
- *Eru* : les feuilles d'un arbre servant de légume.
- *Bibolo* : un met fait à base de tubercule de manioc emballé dans les feuilles.

Le stock hybridité du français standard et de la langue locale

- Fond de valise pour signifier meilleur vêtement.
- Deuxième bureau pour signifier la maîtresse d'un homme marié.
- Pigeon de nuit pour signifier un (e) prostitué (e).
- Papillon pour désigner quelqu'un de très mobile.

LES EXPLICATIONS ET CONCLUSION.

Les innovations lexico-sémantique du Français Camerounais lui donnent une réalité culturelle unique, souvent incompréhensible pour un étranger. Les divergences de ce type rendent la communication avec un étranger très difficile.

Confrontés à une telle situation, les chercheurs camerounais se trouvent pris dans la polémique.

Pendant que certains considèrent ces variations comme une déviation, d'autres comme SIMO BOBDA les classe dans le registre des interférences. D'autres encore évoquent plutôt le sens de la créativité. Quel que soit le niveau de ces divergences, un constat se dégage sur l'état du français au Cameroun : les innovations lexico-sémantiques sont une préoccupation majeure pour les linguistes et les ethnolinguistes qui doivent trouver un compromis car tant qu'il y a évolution sociologique, dans une situation de multilinguisme, la langue standard subira des changements imprévisibles selon la politique linguistique du temps et des tendances socioculturelles. Tout de même la variation du français au Cameroun peut faciliter l'apprentissage surtout dans le cas où il serait enseigné par les nationaux. Par rapport à l'idée selon laquelle les meilleurs enseignants d'une langue sont ses natifs, nous pensons que celui qui maîtrise les normes socioculturelles est mieux placé pour comprendre les exigences et les variations standards, étant donné que le français

ANALYSES

au Cameroun a développé ses propres noms lexico-sémantiques au contact pragmatique socio- culturel camerounais. Ces normes sont bel et bien décodées par les Camerounais ou les étrangers qui ont vécu ce détour lexico- sémantique.

L'évolution sociologique, les tendances socioculturelles, la politique linguistique, voilà quelques-uns des facteurs à la base des changements et transformations du français standard au Cameroun.

BIBLIOGRAPHIE

- Fishman, J.: Sociolinguistics : A Brief introduction, (Newbury House Publishers, Massachussets 1972).
- Gumperz, J. ; Hymes, D.: Direction in Socio-linguistics : The Etmography of Communication, (Hort, Rinehart and Winston New york 1972).
- JIKONG, S.: Sacred language Among the Yamba People. A study in the power of language_(University of Yaoundé 2001).
- JIKONG, S.: Steps to competent interpersonal Communication (university of Yaoundé 2005).
- LABOV, W.: Language in its social context (New york , The free press of Glencoe 1970).
- Quillard, J. : Dictionnaire Actuel de la Langue française, (Flammarion : Paris1989).
- SIMO BOBDA, A.: Watch Your English (Atelier Matériel Audio Visuel, Yaoundé 1994).
- TOUZEIL, J. : Quelques camerounismes (IPAR Yaoundé 1979).

TANGYIE EVANI a reçu une formation en Linguistique Appliquée et obtenu un **M.A.** en Traduction. Depuis il mène des recherches dans le domaine de l'ethnographie et communication. Il est enseignant de L'Expression Bilingue et Traduction à IUT de Bandjoun et à la Faculté des lettres de l'Université de Dschang.

Ses champs d'intérêt sont le Développement Bilingue, la Sociolinguistique du multilinguisme et la communication transculturelle.

Il a publié dans le domaine de la Linguistique Appliquée.

LA MONDIALISATION À L'ASSAUT DES VALEURS AFRICAINES : CAS DU CAMEROUN

Introduction

Pendant des siècles, colonialisme et néocolonialisme ont exercé un effet annihilant sur le Noir à travers les méthodes visant à démontrer son infériorité, créant en lui un certain complexe. La mondialisation en s'imposant comme phénomène planétaire apparaît une solution à ces injustices au regard de sa conception unitaire à travers la vision d'un monde sans frontières mieux, d'un village planétaire selon MAC LUHAN . En principe cette vision unitaire de la mondialisation incite à plus d'ouverture débouchant sur une paix mondiale, et surtout à la suppression totale des frontières impliquant une interpénétration des cultures, des technologies et des économies. Une des conséquences étant l'utilisation des expressions comme culture mondiale, civilisation mondiale, économie mondiale. Cette volonté d'unification du monde cache mal le drame qui se noue, se vit par certains peuples notamment ceux des pays en voie de développement qui désarmés, démunis sont incapables de faire face à cette mondialisation qui dans sa forme de présentation actuelle est plutôt une mise en concurrence et non une approche de coopération .Les problèmes posés par cette approche de la mondialisation sont ceux de l'hétérogénéité, de l'incompatibilité, de la fragmentation et de l'intégration, de l'ordre et du désordre, de l'exclusion, de la domination de l'exploitation, des affrontements idéologiques etc.

Un regard sur notre monde mondialisé montre comment le capitalisme globalisé est en train de mettre à sac la planète. Pour Anne Cécile Robert (2007 : 32 /33)

« La mondialisation à l'œuvre depuis des siècles et qui s'accélère depuis la seconde guerre mondiale porte bien mal son nom. Elle se résume en effet à l'extension d'un modèle économique : le capitalisme occidental à la planète entière. En uniformisant les règles économiques, la mondialisation déstructure les sociétés et porte atteinte à cette diversité des

ANALYSES

cultures .Elle s'accompagne des phénomènes de masse telle que : précarité, pauvreté malaise identitaire... En Afrique les effets socio et culturels de la mondialisation sont démultipliés en raison de la domination historique subie par le continent »

Dans un tel contexte, la crise identitaire et la destruction des repères culturels sont inévitables. La destruction entraîne inévitablement la tentation de l'émigration. Le phénomène est si perceptible que Joseph Fumtin (2007 : 63) a qualifié le Cameroun de pays de transit permanent ... « *Partir est le mot qui fait le code actuel dans les milieux jeunes au Cameroun avec quelques applaudissements d'adultes et des parents ... Il faut partir pour devenir quelqu'un, pour devenir un homme. Bref la jeunesse camerounaise est constituée de personnages de Fernando Pessoa, éthérés, suspendus entre l'onirique et le tangible, confondant la vie et la mort. Partir ou mourir ».*

Aussi étrange que cela puisse paraître, voilà un autre drame de la mondialisation dont les conséquences au niveau culturel sont palpables

Notre propos vise à montrer particulièrement que la mondialisation est malgré son élan humanitaire le dernier fléau qui contribue à l'annihilation, à l'anéantissement, de certains peuples : fait perceptible à travers cet assaut, cette destruction des valeurs africaines par la mondialisation dans sa volonté d'uniformisation. Nous allons pour cela nous appuyer sur le cas du Cameroun en ressortant la triple dimension socioculturelle et économique des effets de la mondialisation.

I- De la colonisation à la mondialisation, une entreprise de néantisation et d'anéantissement des valeurs africaines

La plupart des analystes du phénomène de la mondialisation s'accordent à reconnaître qu'à l'aube du troisième millénaire, l'Afrique est le seul continent dont les indicateurs humains évoluent à rebours de ceux des autres. Malgré certaines formules flatteuses, la mondialisation comme le souligne Anne Cécile Robert, « *est à l'œuvre depuis des siècles et a vu son accélération depuis la deuxième guerre mondiale et se résume à l'extension d'un modèle économique – le capitalisme occidental à la planète entière »* On voit donc que se dessine le lien entre mondialisation et colonisation dont l'un des objectifs fournis par la mission colonisatrice était d'exploiter

l'immense richesse du sous-sol africain en utilisant la main d'œuvre africaine bon marché tout en leur inculquant l'idée selon laquelle les noirs étaient des sous hommes, des animaux ; bref un peuple sans civilisation ni culture.

Toutes les techniques furent employées à cet effet. D'abord le support de la bible avec cette malédiction de Cham qui est aujourd'hui la base de l'enseignement de l'apartheid en Afrique du sud et dans certaines écoles fondamentalistes aux U.S.A. La supériorité de l'homme blanc a toujours été prouvée. Qu'il s'agisse de l'Afrique ou de l'Amérique, l'image du Noir à travers les récits de voyage au XIX^es est révélatrice de cette triste vérité. Eugène Mage développe une idéologie coloniale dont la mission est civilisatrice, il s'agit de tirer ce peuple de sauvage de la barbarie .Il n'est donc pas surprenant comme le constate Jacques Chevrier que

« La littérature coloniale entretienne des liens très étroits avec la conscience collective de l'époque et qu'elle reflète aussi bien l'idéologie que les fantasmes les moins avouables. Ainsi va se développer autour de l'Afrique ce qu'un critique a pu appeler l'exotisme de l'horreur ; tendance qui contribue efficacement à fixer le mythe d'un continent monstrueux, sanglant abandonné des Dieux ». (p.62, 63)

Récemment, un allemand prix Nobel (2007) en science naturelle a déclaré en plein vingtième siècle que les gènes de race blanche étaient supérieures à celle des noirs ; exprimant ainsi de manière très forte le sentiment nourri par de milliers de ses compatriotes européens.

L'idéologie post coloniale montre que les indépendances ont contribué à remplacer les maîtres d'hier par des élites locales bien formées et aptes à continuer leur oeuvre. La plupart des dictateurs africains en place bénéficient de la double nationalité française et africaine. Les structures mises en place visent à pérenniser cette domination à travers les liens de coopération. Mongo Béti (1993 : pp150 -151) ne cesse de décrier ce scandale.

« C'est bien la coopération française qui est responsable du drame des africains, cette France qui pour maintenir son rêve de grande puissance a soutenu les dictateurs et partis uniques et bloquant ainsi toute perspective d'une prise en charge autonome de leur propre développement par des populations africaines. Ni en France ni en Afrique la coopération franco-africaine n'a été l'objet d'un débat dans aucune des instances de légitimation publique. C'est

ANALYSES

dire que l'Afrique n'a pas choisi la coopération franco-africaine, fondée sur des prétendus liens spéciaux qu'elle n'avait choisi la colonisation jadis. »

Dans le même contexte, la mondialisation dans son élan humaniste masque aussi le drame des peuples africains pour la plupart démunis, mal préparés à la nouvelle donne et qui sous cette nouvelle conception unitaire du monde perdent leurs valeurs. En fait la conception conflictuelle et pluraliste considère la forme actuelle de la mondialisation comme la source de nos problèmes. Cette mondialisation s'abat sur les pays Africains ne possédant aucune puissance technologique, économique et culturelle pour affronter celle imposée par les occidentaux qui privilégient leurs acquis.

Les pays pauvres sont désormais sous l'emprise de la culture et de la civilisation occidentale. A titre d'exemple, un des aspects culturels de la mondialisation et l'appauvrissement de la diversité culturelle mieux la domination d'une certaine conception des rapports économiques et sociaux. Le terme de civilisation universelle étant en soi un objet de polémique. Cette invasion des valeurs occidentales sous le couvert de la mondialisation s'explique par le système inefficace mis en place... Il faut surtout ajouter la complicité des élites en place qui ne cachent pas leurs égoïsmes et préfèrent sacrifier le sentiment patriotique et la fierté nationale au profit d'une soumission aux valeurs occidentales.

II- La mondialisation à l'assaut des valeurs africaines : cas du Cameroun.

Le Cameroun comme la plupart des pays africains est frappé de plein fouet par une double crise économique et sociale et par l'avènement du multipartisme qui bouleverse le paysage politique entraînant des conséquences palpables tant au niveau psychique que psychologique. La fermeture des usines entraînant la compression du personnel même l'état a été obligé de réduire ses effectifs. A cette situation dramatique s'ajoute l'accroissement du nombre de chômeurs, l'exode massif des cerveaux vers l'étranger. On voit naître une déboussolée, victime d'un état juvénophile. Patrice Nganang(1997 :p100), se fait plus explicite en décrivant cette tragédie et en citant en épigraphe Frantz Kafka :

LA MONDIALISATION À L'ASSAUT DES VALEURS AFRICAINES

« Notre génération est peut être perdue , mais elle est moins coupable que la précédente(-----).Heureux sommes-nous, de n'être pas coupables, heureux sommes-nous d'avoir le privilège de pouvoir nous précipiter dans un silence presque innocent vers la mort dans un monde déjà obscurci par d'autres. »

Temps de chien décrit avec force détails la société camerounaise gangrenée par l'oisiveté, le laxisme, la corruption la déchéance physique et mentale des individus .L'œuvre présente par la suite, Une jeunesse qui ayant perdu ses repères tourne désespérément les yeux vers l'occident afin de pouvoir satisfaire ses fantasmes et ses rêves.

Boubacar Boris Diop dans la préface de *L'Afrique au secours de l'Occident* « rappelle cependant aux africains que dans le monde mondialisé, chaque nation a autant à recevoir qu' à donner...les Africains devraient dire voici ce que telle culture,différente de la mienne,m'a apporté et appris. Car, tout en payant sa dette on enrichit les autres de son expérience et on les aide à vaincre des préjugés que l'on sait tenaces. ».L'Afrique se trompe d'ennemi en désignant celui-ci à l'extérieur alors qu'elle se place elle-même sous sa domination. Le véritable ennemi écrit Thierry MICHALON, chaque africain le porte en soi ; c'est la fascination inavouée pour un mirage, la société de consommation, les délices et ses poisons.

II-1- L'assaut des valeurs socio culturelles.

Présidé par le ministère de l'information et de la culture du 14 au 19 mai 1985, s'est tenu à Yaoundé le colloque de la deuxième semaine culturelle sur l'identité culturelle camerounaise et les formes d'expression artistique et littéraire. Dans son discours d'ouverture il déclare « À l'heure où le Cameroun opère ses choix fondamentaux, la culture se conçoit essentiellement comme esprit qui dynamise les inerties, remonte les ressorts humains positifs et valorise la quotidienneté même dont il se nourrit. Car il n'est point de culture authentique qui ne puisse être quotidiennement expérimentée ; c'est-à-dire qu'on ne puisse identifier par des actes et des comportements précis (----) Car toute culture qui ne germe pas du vécu concret du peuple, et qui du fait ne résiste pas à l'épreuve de la mode éphémère, cette culture là n'est qu'un vernis de culture. »(Colloque sur l'Identité camerounaise Ministère de l'information et de la culture Yaoundé 13-20 Mai 1985 P.13-14.)

ANALYSES

Jean Pierre Warnier(1999 :3) dans *Mondialisation de la culture* souligne la catastrophe qui guette les peuples mal préparés et incapables de réagir à ce phénomène . « *L'expression "mondialisation de la culture" désigne cette circulation de produits culturels à l'échelle du globe Elle suscite des réactions contrastées .Ils y déchiffrent les promesses d'une planète démocratique unifiée par une culture universelle (---) d'autres y voient la cause d'une inéluctable perte d'identité qu'ils déplorent. D'autres enfin militent pour affirmer leurs particularismes, jusqu'à faire usage de la violence »*

Le Cameroun aujourd'hui fragilisé par une crise économique persistante, rongé par des fléaux sociaux divers, mal préparé au phénomène de mondialisation dont la rencontre brutale avec les valeurs camerounaises a entraîné des effets néfastes : la destruction de la conscience nationale, de la cohésion sociale, et surtout la disparition de la fierté jadis d'être camerounais.

Les chefferies traditionnelles ne sont plus les gardiennes des valeurs ancestrales, elles qui pourtant sont considérées comme patrimoines vivants de nos cultures. Pourtant la loi N° 96/06 du 18 Janvier 1996 portant révision de la constitution du 02 Juin 1972 stipule dans son article premier que « *la République du Cameroun reconnaît et protège les valeurs traditionnelles conformes au principes démocratiques, aux droits de l'homme et à la loi* ». Aujourd'hui beaucoup de chefs sont des responsables de partis politiques et ne cachent pas leurs préférences .Ils sacrifient les lieux sacrés pour les manifestations publiques. Bénéficiant des largesses des élites influentes du village, les chefs succombent à l'appât de sommes d'argent élevées qui leur sont offertes. En retour, ils utilisent leur autorité, leur influence pour intimider les villageois pour les faire voter en faveur du parti dont ils sont les défenseurs.

On constate aujourd'hui que les chefs traditionnels ayant choisi majoritairement de militer dans le parti au pouvoir regardent leurs populations militantes dans les partis adverses comme ennemis du village. Pourtant, le décret N°77 /245 du 15 Juillet 1977 portant l'organisation des chefferies traditionnelles fixe les avantages et les incompatibilités liés à la fonction des chefferies traditionnelles.

A cause de leur militantisme engagé, certains chefs ne font pas la différence entre affaire culturelle et politique. IL n'y a plus de honte à les voir se déguiser la nuit venue pour faire « le porte à porte » auprès de leurs sujets et participer au bourrage des urnes ; pratique courante pour assurer la victoire du parti au pouvoir. Imaginez comme

le rappelle si bien Marcel Kemajou Njanké l'empereur japonais demandant à ses sujets de voter pour tel candidat plutôt que pour tel autre. Dans la société traditionnelle les titres de noblesse étaient attribués aux individus ayant fait actes de bravoure ou ayant contribué au progrès du village. Malheureusement ces chefs traditionnels aujourd'hui n'hésitent pas à commercialiser les titres de notabilité qu'ils distribuent à des jeunes contre de grosses sommes d'argent. Pire encore nos dignes représentant de la tradition deviennent l'otage de cette nouvelle classe de Feymen qui leur offrent des voyages en Europe afin d'atteindre leurs objectifs.

Le revers de cette médaille c'est l'abandon par les chefs de leurs responsabilités pendant des mois afin de savourer le confort de l'Eldorado européen. Le fruit de leur séjour en Occident se résume par l'achat des costumes et des gros cylindres qu'ils exhibent au retour de leur voyage comme signe de richesse extérieure et instrument de dissuasion auprès de la population qui désormais juge la grandeur ou l'importance du chef par les signes marquant de la civilisation occidentale. La politique cesse d'être l'art de gouverner et d'arbitrer il devient un art de mépriser et détruire Comme le souligne Maurice Kamto (1999 :19) « *Nos chefs ne dirigent plus, ils surfent sur les ruines de nos rêves brisés ils ne se soucient pas du navire qui chavire...Ils gouvernent par le chaos* ». Le constat est sans équivoque et l'auteur en arrive à évoquer « *le temps où la grandeur de la nation, la marche de la liberté et même d'un être pour tous justifiait le don de soi jusqu'au sacrifice suprême de certaines figures politiques africaines* ». Pour Anne-Cécile Robert, (2006 :62) « *Le détournement des valeurs traditionnelles par des potentats prédateurs et compradores qui participent du système mondialisé et qui en légitiment en pratique les valeurs. Ainsi, les dictateurs ne se gênent pas pour manipuler l'ethnisme...Ils utilisent la crise identitaire qui affecte les sociétés africaines afin de mieux diviser pour mieux régner : « ivoirité » ou « togolité » font des ravages* » Au Cameroun les conflits ethniques et notamment l'opposition « autochtones » et « allogènes » permet d'entretenir des querelles intestines et des tensions sociales desservant la cause du régime en place qui tire profit pour se maintenir davantage au pouvoir . « *La manipulation de l'identité est devenue un efficace instrument de maintien au pouvoir dans les sociétés déboussolées par les désastres économiques et que le spectre de l'impérialisme occidental et la théorie du complot peuvent encore souder autour d'un dictateur.* » Autre signe palpable de

ANALYSES

l'assaut néfaste de cette mondialisation sont les scandales répétés au niveau des mœurs.

La société camerounaise est éclaboussée depuis quelques années par l'homosexualité, le lesbianisme, la pédophilie qui aujourd'hui divise l'opinion camerounaise avec d'une part l'église et d'autre part un gouvernement très laxiste qui, pour masquer la gravité de la situation, médiatise les procès pour diffamation contre d'illustres personnes suspectées. La plupart des journaux ont fait les choux gras de l'évènement en publiant les listes des présumés homosexuels dont le nombre sans cesse grandissant inquiète différentes couches sociales camerounaises. Elles ont provoqué des réactions parfois violentes pour des considérations aussi bien déontologiques qu'éthiques. Les uns pensent qu'il faut appliquer avec sévérité la loi et les autres soutiennent que l'évolution des mœurs en occident qui a permis l'officialisation de l'homosexualité doit être considéré comme exemple à suivre. Comme le remarque fort opportunément Marcel Kemajou Njanke, la polygamie parce qu'elle est africaine est interdite par les législations occidentales. Va-t-elle à l'encontre de la liberté et de la morale plus que l'homosexualité ?

Cette gangrène s'est transportée dans les entreprises où les jeunes en quête d'un emploi sont soumis à un dilemme : accepter la compromission morale et être recruté ou chercher à sauvegarder son intégrité et être refoulé. Les milieux scolaires et universitaires sont aujourd'hui infestés par cette pratique qui traumatise les parents dont la plupart ignorent les réalités qui s'y cachent. Ils sont les victimes désignées d'un système mis en place et qui écrase toute velléité de contestation. Les réactions des églises sont aussi mitigées et très peu de responsables religieux s'engagent ouvertement dans cette guerre morale et psychologique qui pourtant devait constituer aujourd'hui leur cheval de bataille.

L'assaut de la mondialisation des valeurs africaines n'est plus un mystère ; l'absence de la conscience culturelle au Cameroun est un polichinelle. La Revue *Africulture* n° 60 (Juillet/Septembre 2002) porte le titre révélateur : « Cameroun la culture sacrifiée » Ce périodique passe en revue les fléaux, les lourdeurs entravant la redynamisation de la culture camerounaise dans un contexte de mondialisation. Tour à tour ce numéro déplore ce patrimoine qui se meurt. Sans oublier les archives nationales menacées de disparition à cause du mauvais état des lieux, de la mauvaise conservation des documents. Comme le remarque Yvette MBOGO : « Le patrimoine

camerounais se meurt ; le peu d'intérêt que l'administration publique accorde aux Archives nationales va à très court terme plonger la nation dans une amnésie totale. Abandonné par l'Etat, les Archives nationales le sont aussi par le public... ». (Africultures n° 60 p 29).

En définitive cette revue fait aussi un triste état bilan rendant compte du vide institutionnel entourant la production culturelle au Cameroun, l'ouvrage est un témoignage vivant du divorce kafkaïen entre ceux qui devraient la soutenir et la foisonnante vitalité artistique d'un Cameroun à la croisée des chemins. Dans l'ouvrage collectif « Changer le Cameroun » les intellectuels soulignent qu'aucune volonté politique n'aura émergé pour faire de la culture une arme privilégiée pour le développement et un Cameroun créatif et authentique. Il faut sortir de la folklorisation pour concevoir la culture sous l'angle d'une industrie génératrice de devises et initiatrice de d'une personnalité authentique face aux assaut du néo-colonialisme. La culture étant considérée comme un élément indispensable de libération. Le tribalisme qui anime constamment certaines autorités publiques aura souvent conduit à la mort du folklore du terroir. On constate avec amertume que dans le contexte de mondialisation actuel les danses traditionnelles et les manifestations folkloriques des tribus ne sont souvent sollicitées que pour glorifier les hommes politiques afin de perpétuer leur règne. Pire encore au lieu de développer une intégration culturelle qui amènerait chaque camerounais à considérer comme partie de son patrimoine la culture de l'autre, les pouvoirs publics ont souvent opposé les valeurs locales les unes aux autres au point d'en dégoûter un grand nombre des passionnés de la chose culturelle.

La mondialisation au Cameroun a ouvert la voie à une démocratisation de la religion qui se solde par l'abandon de nos cultes, de nos rites au profit des églises qui prolifèrent et dont les dirigeants sont loin d'être des modèles. La dérive est palpable dans certaines fractions de l'église presbytérienne du Cameroun où comme le souligne Maurice Kamto (1999 :33-35)

«Les pasteurs se massacrent à la machette pour interdire l'accès de certains consistoires réputés riches à d'autres pasteurs de la même église. Ce ne sont plus les âmes que les pasteurs viennent sauver mais plutôt moissonner de l'argent- roi qui domine et corrompt tout, au point que même les religieux ne parlent plus qu'en son nom. On assiste à un ethnocide qui se présente comme la déculturation

ANALYSES

volontaire et programmée. La société camerounaise semble engagée dans cette voie ».

On n'est pas aussi surpris de voir des prélats qui vouent leurs collègues et des fidèles à la géhenne pourtant le public dans sa naïveté croit ces prêtres engagés du côté du Christ.

« Les fidèles constatent ahuris qu'ils n'ont jamais été que des « marchands du Temple », obnubilés par l'argent, en quête du pouvoir, qu'il soit religieux ou temporel. Le diable se cache sous bien de soutanes. Lucifer s'agite sous les Temples et les bergers pataugent, se fourvoient et égarent leurs brebis. A quoi donc raccrocher notre foi si ceux qui nous parlent du ciel se révèlent comme des gardiens vivants des portes de l'enfer » ibidem p33-35.

Aussi constate-t-on avec beaucoup de regret que les églises africaines sont des véritables entreprises commerciales avec des prêtres comme actionnaires. Bref sur le plan moral ces églises sont en perte de vitesse et cessent d'être des références de l'intégrité, de la droiture, de la probité. Au nom de la mondialisation et de la démocratie dans les églises, on voit au Cameroun des pasteurs arracher des braves mères à leurs enfants créant ainsi des scandales et déchirant ainsi des familles. Les derniers évènements sociaux historiques ont montré comment le clergé n'hésite pas à prendre partie devant des évènements et cautionnent les croisades ethniques.

Cette déchéance culturelle est aussi palpable dans le domaine musical où l'on s'aperçoit que la musique camerounaise a subi des métamorphoses au contact des instruments européens, au point où certains critiques parlent de musique camerounaise moderne. Mais l'adaptation est-elle pour la musique une perte de son identité ou un moyen d'avoir progressivement l'oreille de l'autre à de nouvelles rythmiques ? Certains artistes conscients que le particularisme n'exclut pas l'universel défendent avec ardeur la richesse de leur son originel et pensent que l'Afrique peut faire de ses identités culturelles un des moteurs de son développement en s'exportant mieux sur l'échiquier international et en rendant mieux l'image du continent.

S'agissant du Cameroun, l'avènement de la mondialisation et le vent de l'Est qui a soufflé en Afrique dans les années 1990 ont un impact négatif sur la musique camerounaise dans la mesure où l'on note des artistes qui au nom de cette liberté font preuve d'une légèreté dans l'exercice de leur art. Pourtant, comme le souligne Pie-Claude Ngumu au cours du colloque de la deuxième semaine culturelle nationale (Yaoundé. 13-20 mai 1985) « *Si nous voulons produire en*

permanence une musique authentique , reflet de la vraie identité du Cameroun , nous devons rester branchés sur nos traditions musicales par un contact de sentiments, de pensées, d'aspirations, d'actions » (p335) il conclut plus loin par les recommandations suivantes : « un musicien créateur et interprète de musique, s'il veut bénéficier du prestige de sa culture d'origine et du respect des siens, se doit de devenir un artiste au sens strict du mot » (idem p331). Devant la médiocrité des productions musicales et notamment leur incapacité dans cette circulation de produits culturels à l'échelle du globe, de s'imposer par son originalité, son identité, sa créativité, les musiciens camerounais, comme le note fort bien Jean Pierre Warnier (1999 :10) doivent savoir que

« L'individu n'est pas un être sans influence, entièrement piloté de l'extérieur par la société à laquelle il appartient et de l'intérieur par sa propre culture incorporée, chacun agit sur soi et sur les autres à sa mesure, grande ou petite ».

Il s'agit à travers la musique de ne pas aller à la dérive dans le monde qui l'entoure. Au contact de la mondialisation, s'agissant de cette musique camerounaise, certains critiques parlent des funérailles de cet art. Lottin Weakape parle de la gloire au crépuscule. Profondément influencée par le vent d'Est, la musique camerounaise est représentée aujourd'hui sous les traits passablement caricaturaux d'un genre indicible, perdus au carrefour des musiques mondiales. Au nom de cette « liberté » conquise , le musicien est aujourd'hui l'exalté qui sort d'un cauchemar nocturne, d'une brouille familiale ou d'une banale déception sentimentale avec un album insipide que les radios et les télévisions distillent à longueur de journée. Il n'est donc pas surprenant de constater avec amertume que cette mondialisation envahit et désacralise certains évènements de la vie.

Ainsi les funérailles, obsèques, mariages, fêtes des récoltes... qui s'accompagnaient des chants rituels sont aujourd'hui profanées par des tonnes de décibels d'une musique européenne. On n'est pas surpris de voir des cérémonies funéraires se transformer en bal où les jeunes viennent étaler leurs talents et exprimer leur sentiment à travers leur port vestimentaire trahissant ainsi un certain complexe. Les mémoires de morts sont bafouées et même la musique camerounaise ou africaine qui se joue en pareille circonstance n'épouse pas l'environnement ni l'évènement qui s'y célèbre.

ANALYSES

Si l'univers musical camerounais a connu depuis des années 90 une flopée d'artistes, de nombreux charlatans hantent ce temple musical et de jour en jour détruisent le mince capital de sympathie qui lui était encore accordé. Le véritable ventre mou de cette musique est la pauvreté qui la caractérise tant au plan du fond que de la forme.

« Dans ces productions dont l'unique mérite du musicien est d'avoir « produit » onomatopées, cacophonies gutturales et instrumentales, récits et mélodies, inspirées de l'école primaire , s'enchaîne à un rythme frénétique, soutenus par des dédicaces à n'en plus finir. D'ailleurs, ces musiciens font de la dédicace un prétexte à la création, ici on devient musicien comme on devient badaud, car ce métier est l'ultime recours de nombres d'infortunés repus de coups mortels d'un destin impitoyable » (Roland Lowe vice versa).

Autre fait marquant de cette musique est son invasion par de thèmes abordant la sexualité .Des musiciens en panne d'inspiration étalent leurs fantasmes et leur tendances libidineuses à travers des expressions comme « *le ventre et le bas ventre ... Ton caleçon fait quoi chez moi , Tue moi ce soir* » Toutes ces insanités font le bonheur des bars dancing ou le public friand du sexe avec le concours de l'alcool s'évade et noie facilement ses soucis .La célébrité d'un musicien au Cameroun s'établit par son talent à évoquer les comportements sexuels les plus brutaux et des scènes de ménage et de vie conjugale assez cocasses.

Cet assaut culturel dans le domaine musical se vérifie aussi au niveau des sonorités de certains disques qui pour la plupart arrangées dans des studios européens ne sont que la plate copie des musiques occidentales, aucune recherche de l'originalité à un échelon plus élevé, (1993 :30). Les journalistes reprochent cependant aux pays du nord d'avoir fait des musiques africaines « une aventure avec tout le confort moderne », tant la volonté des décideurs du show-Biz à faire entrer ces artistes dans des standards occidentaux apparaît comme une marque dangereuse d'uniformisation des sons africains.

III- L'assaut de la mondialisation au niveau linguistique au Cameroun

Ce souci d'uniformisation poursuivi par la mondialisation cache mal cette volonté d'hégémonie et d'impérialisme des grandes nations qui fières de leur force technologique et de leur puissance

économique ne peuvent qu'imposer leur dictat aux petits peuples car c'est eux qui choisissent la langue dans laquelle on va s'exprimer tous. Pour Alice Ellenbogen(2005 :12), l'intellectualité sous l'acceptation officielle de diversité culturelle est d'abord le fait d'admettre la pluralité des cultures » ; cependant conscient du fait que « toute langue est naturellement porteuse de sa culture originelle et qu'on ne peut s'approprié une langue sans sa culture , il se trouve que cette mondialisation ne permet pas aux minorités de s'exprimer dans leur langue, ce qui leur aurait permis de mieux exprimer leur culture dans ce contexte pluraliste. Au Cameroun, les langues locales sont étouffées au profit du français et de l'anglais considérées comme langues officielles. Pour mieux justifier cette forfaiture ou ce hold up, certaines politiques avancent l'idée d'une impossible cohabitation entre les diverses langues locales au regard de leur nombre élevé. Fosso et Ladislas Nzesse dans leur article (in Langue française en contexte multilingue, le cas du Cameroun : appropriation glottopolitique) remarquent fort opportunément que

« Pour éviter un conflit interculturel entre culture française et culture camerounaise, la France coloniale a eu à imposer le français en lieu et place des langues locales non standardisées et subséquemment la culture dont elles sont porteuse [...] Et cette langue française considérée par certains africains un peu comme leur propre langue devient par le fait même un instrument politique dans les états africains ; instrument de cohésion sociale, d'unité nationale donc de paix »

Pourtant las états généraux de l'éducation au Cameroun du (22-27 mai 1995) ont recommandé avec insistance que « école camerounaise doit assurer la formation des citoyens respectueux du bien commun, instruits, enracinés dans leur culture et ouverts au monde extérieur » (1995.5). Il leur a semblé que l'un des principes de base de la nouvelle politique éducative (p.6) doive être « l'apprentissage des langues et des cultures nationales dans les systèmes éducatifs comme facteur d'intégration nationale. Malgré de généreuses résolutions proclamées souvent lors des colloques et autres symposium l'enseignement et la promotion des langues camerounaises demeurent problématiques. On note de la part du gouvernement le peu d'enthousiasme en faveur de la transmission par la voie de l'école de cette partie essentielle de notre patrimoine aux générations futures.

ANALYSES

Pour mieux verrouiller toute velléité de réalisation des politiques linguistiques nationales il y a d'abord la paresse et l'indifférence des volontés politiques mais surtout la francophonie dont l'exploit est d'enfermer définitivement les pays africains francophone dont le Cameroun dans les mailles de ses filets à travers ses intentions humanitaires. En fait selon Alice Ellenbogen (2005 :28) la francophonie est une organisation qui s'oppose aux effets négatifs d'une mondialisation, d'une uniformisation et d'une nouvelle hégémonie tant culturelle que politique anglosaxone .Portant les voies les plus divergentes s'élèvent au sein de cette francophonie pour exprimer le malaise, la dictature, l'impérialisme de cette institution Kom Ambroise parle de malédiction francophone. Il est rejoint ici par Gui Ossito Midiohouan de l'Université qui ajoute : « oui la francophonie attend de chaque « francophone » d'Afrique qu'il puisse proclamer sans douleur partout et toujours : « Ma patrie c'est la langue française ». Comme on le voit, pour nous africains, c'est d'un reniement qu'il s'agit, faut-il passer sa vie à combattre pour les autres, à suer pour eux ? ».

Mongo Béti dans *Seigneur délivre nous de la francophonie* ; exprime son indignation de la francophonie, le point culminant de ce malaise est cette volonté collective de certains écrivains africains à vouloir quitter cette francophonie pour retrouver une certaine liberté. Pourquoi cet acte d'allégeance ou d'amour à la langue française qu'on attend de nous ? Pourquoi faudrait-il que je fasse fête au français ? Parce que j'écris français ? La langue anglaise est aujourd'hui mieux que la langue française ,loin devant la langue française ; la langue de liberté autant dire de créativité .Anne Cécile Robert(2006 :20)conclura ce tableau par ces remarques « *La spécificité de l'Afrique réside certainement dans le fait qu'elle n'a jamais vraiment eu droit à la parole et que l'Occident ,plus qu'ailleurs,s'est acharné à faire taire ceux qui y pensaient différemment et voulaient suivre une autre voie .Des guerres coloniales aux assassinats politiques de l'époque moderne,l'Occident s'est cru autorisé à faire usage de toutes les méthodes pour imposer sa vision du monde et pour piller l'Afrique de 'ses nombreuses richesses (...)il faut reconnaître que les dés de la mondialisation libérale à l'œuvre depuis les années1970 ».*

IV- Mondialisation source d'aliénation culturelle de la jeunesse camerounaise.

L'une des couches les plus vulnérables au phénomène de la mondialisation est assurément la jeunesse camerounaise désœuvrée, analphabète, mal préparée à cette nouvelle réalité mondiale. Le regard d'un critique sur la société camerounaise et notamment sa jeunesse est sans appel : « *Pour ces jeunes sans avenir, sans perspectives, qui n'ont connus que des présidents charismatiques, les échecs de l'Afrique incombe à des responsables en place qui ont un visage mégalomane et feignant et qui brillent par leur inaptitude à identifier des réponses cohérentes endogènes à la mal vie des africains* »

Au lieu que la mondialisation soit une opportunité ou une source d'épanouissement, elle se retourne désormais contre elle et devient une espèce d'épée de Damoclès. Au nom de cette uniformisation des cultures on observe des jeunes plus enclins à la culture occidentale voulant tout concevoir en fonction de ce modèle faisant ainsi fi des réalités socio-culturelles quotidiennes. La commercialisation des spectacles et des images contribue à endormir, à abrutir la conscience de ces jeunes qui, subjugués par la technologie occidentale deviennent de piètres consommateurs de ces produits. L'invasion de nos marchés par les produits asiatiques bon marché contribue ici à favoriser l'accès des différentes couches sociales aux produits autrefois réservés à une certaine classe. L'inondation des magasins par les lecteurs V.C.D.D.V.D favorise la duplication et le visionnage des films vidéo de toutes les tendances qui inondent nos trottoirs où des gamins devenus vendeurs vous proposent des films pornographiques à vil prix.

La piraterie et la contrefaçon étant des catalyseurs dans la diffusion des produits culturels de cette mondialisation, il naît des petites unités de production dans les chambres où les jeunes s'adonnent à cœur joie dans la gravure et la duplication de leurs films préférés. Les conséquences au niveau du comportement des enfants se font ressentir par leur comportement vicieux et agressif et surtout cette volonté de satisfaire leurs fantasmes. Les salles de classes sont désormais les lieux où s'échangent les C.D ou les D.V.D à l'insu des responsables des établissements et des enseignants. La priorité est donnée à l'image et non plus à la recherche ni à l'effort intellectuel. On voit aujourd'hui des jeunes lycéens aller sur le net télécharger dans leur téléphone portable les images pornographiques qu'ils font défiler pendant les heures de cours à l'insu des enseignants et se délectent des images pendant les cours. Il y a comme une frénésie à consommer les produits des autres au lieu de chercher, à se remettre en question à copier le modèle japonais consistant à puiser chez les autres afin d'enrichir sa propre culture tout en

ANALYSES

restant soi même. L'école devrait être le lieu où se combat cet attentisme, cette passivité congénitale.

En outre on a vu des jeunes filles maîtrisant la saison touristique au Cameroun se rendre à la plage de Kribi afin de vendre leur nudité aux touristes espérant accrocher un touriste blanc jeune ou vieux en quête d'exotisme et d'aventure. L'essentiel est de décrocher un vieux partenaire un peu nanti et lui arracher un contrat de mariage ; précieux sésame pouvant lui ouvrir les portes de l'occident et par la même occasion quitter le Cameroun afin de fuir la misère rampante et galopante. Cette démarche va lui permettre d'essayer de venir en aide à la famille restée au pays en leur envoyant quelques euros. Bien souvent elles parviennent à trouver des partenaires blancs pour leurs sœurs restées au pays. La quête de la vie facile poussent ces filles dans un réseau de proxénètes très expérimentés qui transforment la vie de ces dernières en véritable enfer. Aussi a-t-on des jeunes filles à peine sorties de puberté faire les frais de leur inexpérience et payer au prix fort leur rêves d'un eldorado en occident.

Un autre danger et non des moindres est l'accès des jeunes aux « câbles » même dans les coins les plus reculés du pays grâce aux antennes de relais. Ces jeunes se retrouvent devant un bouquet leur offrant plusieurs programmes à leur choix, raison pour laquelle on observe la dépravation des mœurs avec l'accès aux films interdits à des heures les plus avancées. Dans les établissements scolaires, on voit des graffitis sur les tables, sur les murs exhibant ainsi leurs fantasmes. Par conséquent, le taux de grossesse augmente, tout comme les maladies sexuellement transmissibles parce que les jeunes transforment les salles de classes ou les broussailles environnantes en lieux d'expérimentation des spectacles vécus dans les films.

IV-1- L 'effet néfaste de cette commercialisation sur les jeunes désœuvrés.

Les jeunes et étudiants assimilent plus rapidement des connaissances qui ne leur sont d'aucune utilité ensuite, ils ingurgitent à longueur de journée les programmes élaborés par des télévisions étrangères tel du bétail nourri dans un enclos avec des produits identiques. Ces jeunes perdent leur identité deviennent des assimilés et sont déconnectés des réalités de leur vie quotidienne. Ils sont encouragés par leurs parents et surtout les dirigeants politiques chez qui la mondialisation a produit un phénomène d'extraversion,

d'externalisation comme s'ils étaient pris dans des courants centrifuges qui irrésistiblement les attire vers l'extérieur au détriment des intérêts des populations qu'elles représentent.

Le comble c'est que les intellectuels restés au pays émerveillent et impressionnent les jeunes par la prostitution de leurs valeurs. On voit aujourd'hui des universitaires de haut rang transformer l'université en lieu de négociation des valeurs symboliques qui conduit à divers échelons du pouvoir. La recherche du gain facile et l'appétit du pouvoir les poussent à se transformer en thuriféraires du parti au pouvoir. Comme le souligne si bien Mongo Béti cité par Alexie Tcheuyap « *Nous appelons trop souvent intellectuels des gens qui ne sont que des diplômés. Un intellectuel.....c'est quelqu'un qui a choisi d'envisager le monde d'une certaine façon, en accordant la priorité à un certain nombre de valeurs comme l'engagement, l'abnégation, la réflexion* » Le constat qui d'ailleurs s'impose, c'est que ces dirigeants pour la plupart ont été formés hors du continent et hors de leur propre pays.

Comme le remarque Boubacar Diop dans la préface à l'œuvre d'Anne Cécile Robert L'Afrique au secours de l'occident « *Il est vain d'espérer se faire respecter quand, n'ayant aucune estime de soi on trouve normal de vivre la main tendue...Thomas Sankara et quelques autres ont essayé sans grand succès, d'aller à contre courant de cet esprit de dépendance.Nous subissons à l'heure actuelle les conséquences de leur échec.* » Ces jeunes désabusés pour la plupart et déçus par de telles attitudes, s'évadent dans l'alcool et devant l'horizon bouché préfèrent rythmer leurs habitudes et leur comportement en fonction des programmes téléés étrangers .Aussi dans leur imagination et leurs rêves, ils s'assimilent aux héros des films, ou vedettes de football, ou aux stars de la musique.

Complètement déconnectés de la réalité, ils abandonnent le combat quotidien qui est la lutte contre la pauvreté et le sous développement pour consacrer de longues heures à leur star, ou leur footballeur préféré. Ils s'emploient à imiter les gestes , amplifiant du coup les exploits de leurs héros préférés à travers des discussions oiseuses ou autour d'un pot de bière .De longues heures durant , tournant le dos à leur destin , à la responsabilité qui est la leur , ils développent leurs fantasmes .On a vu des jeunes qui souvent abandonnent leur commerce ou leur comptoir pour se livrer à des commentaires oiseux sur la champion's league européenne,évènement se déroulant à plus de six mille kilomètres de leur village et dont les

ANALYSES

principaux acteurs ignorent l'existence de ces jeunes désœuvrés qui livrent parallèlement un match absurde en s'échangeant des coups de poings ou des propos malveillants lorsque des fanatiques se rendent à l'évidence que l'image ou la renommée de leur vedette a été salie ou non reconnue

Les pays africains et notamment le Cameroun offrent ce spectacle hideux de jeunes étudiants subjugués par le football européen abandonnent cahiers et livres pour aller suivre religieusement le match opposant leur club préféré à un autre. Finalement drogués par le spectacle, ils en arrivent à parier contre les fortes sommes d'argent les résultats des matches : ainsi, de gargote en gargote, et même dans les cours des écoles et des universités, c'est la fièvre des commentaires des résultats des matches. Cette folie collective profite encore aux occidentaux qui vendent à prix d'or et en grande quantité les effigies de ces stars et même les maillots portant les numéros de ces vedettes. Il se développe un commerce assez florissant à ce sujet et cette jeunesse est doublement pénalisée.

Il s'agit encore de s'endetter pour ressembler entièrement à leur idole à travers l'achat des maillots, des C.D etc. Comment concevoir qu'un jeune affamé, sous développé s'installe devant un écran pour visionner des films sans valeurs culturelle ni morale, sans aucun rapport avec son environnement. Bref, ces images le plongent complètement hors des réalités qu'il vit au quotidien. On est choqué de voir cet aliéné culturel après s'être abreuvé d'images, s'étirer et aller quémander sa pitance journalière auprès de ceux qui transpirent sous le soleil pour vivre.

Finalement, on se rend compte qu'il existe plusieurs techniques de néantisation de la jeunesse camerounaise, on contribue à lui faire perdre ses racines, sa culture, on le colonise culturellement et on annihile toute possibilité de créativité et de développement. Elle devient tout simplement consommatrice des produits de cultures occidentales. Sans tenir compte de l'avertissement de SENGAT KUO pour qui « l'arbre, pour aller à la conquête du soleil doit enfoncer profondément ses racines dans le sol ». Marcel KEMADJOU NJANKE s'interroge à son tour sur le sort de cette jeunesse : « que doit donc faire cette matière première qu'est la jeunesse pour se tirer de ses multiples difficultés ? Pour l'instant la solution est de s'en aller comme le café, comme le cacao, comme le bois, comme le pétrole ».

Ces jeunes ne savent où dépêcher leurs rêves avortés et préfèrent trouver consolation dans la consommation de la drogue ; ces

paradis artificiels, qui les aident à décoller des réalités qui les interpellent ,favorisant ainsi le dessein du gouvernement qui débordé ne sait comment gérer cette masse de jeunes déboussolés et en quête d'emploi et d'avenir .Le gouvernement encourage et voit d'un bon œil cette folie collective qui habite les jeunes ,les amenant à déifier leur idoles .Cette attitude les détourne de toute réflexion, de toute prise de conscience qui les amènerait à découvrir ou à toucher du doigt leur drame. Tant que l'attention de la jeunesse sera détournée vers le football et la commercialisation des spectacles, tant que l'occident continuera à déverser ses flots d'images en toute impunité, le gouvernement en place pourra être tranquille.

On n'est donc pas surpris de voir cette satisfaction des instances dirigeantes à travers l'autorisation des marches de soutien organisées par des jeunes fanatiques pour leurs stars et vedettes préférés victimes d'injustice ou de blessure. Très souvent, des artistes composent à l'intention de leur star, des chansons d'une aberrante banalité espérant en retour des largesses financières de la part du joueur vedette. Cette absurdité est porté à son comble lorsque le gouvernement d'un pays sacrifie sa souveraineté en acceptant de diffuser un match du championnat européen à l'heure ou passe le journal destiné à informer le public sur l'actualité nationale et international et à le conscientiser sur les défis à relever pour sortir du sous développement et rattraper le retard technologique dont le pays souffre atrocement.

Par contre toute manifestation organisée en vue de revendiquer une certaine justice sociale ou toute dénonciation d'un dérapage du régime en place est réprimée avec la dernière énergie. Ces jeunes vivent dans les nuages et la volonté de s'asseoir, réfléchir sur leur destin et leur avenir semble inexistante .Entièrement inondé par des produits occidentaux qui leur offre satisfaction, ils sont incapables de faire cette introspection pouvant les amener à devenir de vrais hommes capables de prendre en main leur destin en faisant preuve de créativité, d'inventivité. La nature a été et est assez généreuse pour cette jeunesse et pour le pays entier en leur fournissant un sous-sol riche en minerais et matières premières qui malheureusement est exploitée au profit des multinationales et entreprises occidentales.

V- LA MONDIALISATION A L'ASSAUT DES VALEURS ECONOMIQUES

ANALYSES

Le système économique camerounais comme celui de la plupart des pays africains n'a jamais eu à imposer ses marques propres à cause des conjonctures économiques mondiales et surtout la dictature des modèles imposés par les organismes financiers internationaux toujours aux chevet des pays africains pour leur apporter assistance financière et administrer une thérapie souvent inadaptée comme le P.A.S .imposée de force aux pays africains dont les résultats ont été catastrophiques pour les populations. Ainsi malgré certaines déclarations du gouvernement à forte coloration de propagande « nous n'irons jamais au F.M.I » le Cameroun non seulement a endossé la camisole de force de cet organisme international mais doit subir les contrecoups de la conjoncture mondiale. En fait, depuis 1990, le Cameroun au plus fort de la crise a vu son économie chuter avec la fermeture des usines, le "déflatage" des fonctionnaires, la baisse du pouvoir d'achat, la chute des produits agricoles.

De nombreuses solutions semblent avoir été envisagées sans succès. De l'avis des experts,

« Le système économique « néo féodal » qui prévaut aujourd'hui en Afrique et au Cameroun en particulier s'appuie sur le phénomène de corruption entretenu par un système politico administratif pervers qui a morcelé l'Etat en Afrique donnant naissance et le développement d'un Etat corrompu dont les mandataires « néo féodaux » et leurs relais nationaux ont confisqué le patrimoine national, atrophié le système de production et de répartition des revenus, et hypothéqué le développement et la survie des populations »

Lorsque, au nom de la mondialisation les multinationales avec la complicité des gouvernements et de leurs agents consolident un tel système,

« c'est pour rendre inopérant toute application des instruments de politique économique basés sur les modèles capitalistes contemporains ; qu'ils soient keynésiens monétaristes ou néolibéraux. D'ou l'échec inévitable des différentes générations de programme d'ajustement structurel du F.M.I et de la Banque Mondiale aussi que d'autres formes d'aide au développement accordé à l'Afrique et au Cameroun »

L'opération épervier déployée au Cameroun ces derniers mois par le gouvernement pour traquer les gestionnaires véreux et indéliçats, fossoyeurs de l'économie camerounaise, est une illustration

patente des ravages causés par le système néo féodal mis en place et qui aujourd'hui a rendu l'Etat exsangue et condamnée aux perfusions des institutions financières internationales. Malheureusement, ce sont ces fonds jadis alloués pour le développement du pays qui reprennent le chemin de l'occident via les transferts bancaires. Constat d'ailleurs décrié par La conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement (CNUCED) qui dénonce la fuite des capitaux africains vers les pays étrangers dans la mesure où la libération des mouvements permet aux capitalistes locaux de placer plus facilement leur argent à l'étranger. Les capitaux africains viennent alimenter les économies des pays industrialisés. Pire encore il est démontré que

« presque 40% des entrées nettes de capitaux en Afrique subsaharienne dans les années 1990 ont pris le chemin des pays créanciers sous forme d'intérêts et de bénéfices rapatriés. En outre, des études économiques montrent que 60% à 80% de l'aide de l'Union européenne revient dans l'union sous forme d'achat d'équipements de services et d'honoraires »

Au Cameroun, au nom de la mondialisation et compte tenu des accords de l'O. M. C permettant à toute entreprise de s'installer où elle peut, les multinationales tissent leur toile et effectuent une razzia sur l'économie à travers le pillage des forêts ; l'exploitation du sol , du sous-sol, est sous la coupe de ces gourous qui au nom de certains accords et conventions à leur profit et leurs pions ne cessent de nouer « *Des relations d'affaires et commerciales occultes où les prix sont contraires à l'éthique libérale de fonctionnement des marchés. Ici apparaît une combinaison de distorsions extérieures et internes nourries par une corruption importée qui détruit le système productif et conduit à une désarticulation cumulative de l'économie camerounaise* » (Les Débats Economiques du Cameroun et d'Afrique . p316)

Pour Abissa Onana l'Etat inféodé de l'extérieur est perçu comme une mamelle nourricière pour la métropole. Le bras séculier de leurs actions sur le terrain se compose des ambassades des agences de coopération des multinationales. Ainsi Francine dans son article « un impôt corruption » sur chaque baril de pétrole met à nu « *le système de corruption internationale massive mis sur pied par le groupe français Elf depuis des décennies notamment vers les années 1990... ce prélèvement occulte (impôt - corruption servaient au versement de pots -de-vin aux chefs d'Etat, ministres, familles*

ANALYSES

régnantes des pays producteurs » (Média France inter continents agence multimédia de Rfi 11.07.2000 »

Il n'est donc pas surprenant que le Cameroun à cause de sa situation privilégiée dans la sous – région et au regard de ses richesses naturelles et surtout minières, soit l'objet de toutes les convoitises .Le pays est victime du chantage financier des sociétés d'exploitation des produits de rente soutenus par les bailleurs de fonds internationaux qui dans leur logique ont opté pour la libéralisation de tous les secteurs d'activité de son économie .Citons notamment « *les privatisations et l'ouverture totale du secteur d'exploitation des ressources naturelles aux investissements directs étrangers avec comme arme de politique monétaire incitative le libre rapatriement des revenus pour les détenteurs des capitaux étrangers* »

Le Cameroun dans le cadre de l'initiative P. P. T. E ayant opté pour une politique de sou – développement en faisant partie du club des misérables de la terre doit, pour bénéficier d'une aide sous forme de réduction annuelle moyenne du service de sa dette dans les prochaines années. Parmi les moyens pour assurer cet objectif prioritaire, les ventes pétrolière par anticipation, les nouvelles dettes gagées sur la production. C'est ainsi que le produit de privatisation des entreprises du porte feuilles de l'Etat, comme la C D C (Cameroon Developement Corporation) , la société nationale d'électricité (S O N E L) la société nationale des eaux du Cameroun(S N E C) , la Cameroun Airlines (Camair) , imposées par le Fond Monétaire international(F M I) et la Banque Mondiale aurait pour objectif principal le renforcement des recettes du trésor public en vue d'assurer scrupuleusement le respect des échéances de sa dette extérieure .

Pour Anne Cécile Robert (2006 : 30) « *Ce sont les bailleurs de fonds public ou privés qui, à partir des années 1970 1980, ont fait passer l'Afrique sous les fourches caudines de la mondialisation libérales par le biais des plans d'ajustement structurel (P A S). Ces pauvres pays criblés de dettes étaient condamnés à accepter le P A S et donc la soumission au néolibéralisme, condition nécessaire à toute aide.* »

Le Cameroun en a fait les frais car malgré les discours optimistes de leurs promoteurs le P A S n'a pas résolu les problèmes économiques et sociaux des pays subsahariens. Bien au contraire, selon les études statistiques bien poussées, les indicateurs de développement humain après vingt ans sont passés au rouge. Le

Programme des Nations Unies pour le Développement (P N U D) montre que le pourcentage des individus vivant avec moins d'un dollar par jour est passé de 179 millions à 218 millions. Les pays les plus pauvres se trouvant au Sud du Sahara. Bref le P A S a dégradé le niveau de vie des africains. Pourtant le continent africain sert de réserve des matières premières dont le libre échange permet le pillage par le jeu de l'ouverture imposée des économies. Cela permet de se rendre à l'évidence que les dés de la mondialisation libérale à l'œuvre depuis 1970, sont pipés. « *Dans cette vaste partie de poker menteur, l'Afrique cumule les désavantages ; séquelles de la colonisation, règles systématiquement fixées par d'autres et changées à leur gré ... les pays disposant de ressources ou pétrolières comme le Cameroun le Gabon, l'Angola, La République démocratique du Congo sont aux mains de véritables castes corrompues alliés à des firmes étrangères qui se soucient peu du développement de leur peuple* » (l'Afrique au secours de l'Occident pp.22-23.)

Il convient aussi d'ajouter que le changement pour le franc C F A du rattachement à une parité fixe du français à l'euro, aura des conséquences politiques, psychologiques et sociologiques importantes au niveau des opérateurs économiques dans un environnement où les questions monétaires ont toujours été entouré d'une sorte de fétichisme. L'absence de sécurité et de confiance dans nos systèmes économiques a favorisé une extraordinaire fuite des capitaux.

Il se dégage donc que dans le domaine économique, la mondialisation a causé des ravages dans les pays du Tiers-monde qui ont perdu leurs souverainetés avec le concours des multinationales

La récente crise financière qui a secoué les différentes places boursières dans le monde est le reflet de l'instabilité économique. Quant aux pays du tiers monde, ils sont constamment sinistrés par une gestion calamiteuse de la part de ses dirigeants. Il convient ici de montrer que le pillage des ressources économiques date de plusieurs siècles et l'avènement de la mondialisation est venu sonner le glas pour certain pays vivant grâce aux perfusions fournies par les États occidentaux eux même fossoyeurs et responsables des catastrophes endeuillant les populations. Comme le souligne Anne-Cécile ROBERT (2007 :27-28) : « *L'échec économique et social de l'Afrique est d'abord celui de l'occident. Si les élites africaines ont été et demeurent des agents de ce drame historique, leur responsabilité s'inscrit dans un cadre dessiné par d'autres et implacablement imposé par toute une série d'institutions qui ne sont que formellement*

ANALYSES

multilatérales. Armé de deux redoutables instruments de contrainte dont il a la maîtrise quasi-exclusive - l'argent et le droit - le libéralisme mondialisé dicte, administre et sanctionne : plans d'ajustement structurels, « conditionnalités » de l'aide, règle de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) »

CONCLUSION

L'Afrique aujourd'hui prisonnière de la mondialisation a un défi majeur à relever dans la mesure où ce « poker menteur » vise à sa recolonisation. L'assaut destructeur des valeurs socioculturelles et économiques en est une preuve palpable d'où la dénonciation de la mondialisation dans sa forme d'impérialisme économique et culturel. Cependant l'Afrique non seulement doit essayer de sortir sa tête de l'eau mais surtout vaincre sa marginalisation ; car si la globalisation n'est pas une panacée pour les problèmes économiques au niveau du continent africain, il n'en demeure pas moins vrai que seule la mise en place des politiques et des institutions complémentaires peuvent permettre à l'Afrique de tirer les bénéfices de la globalisation. Certes il ne s'agit plus pour l'Afrique de chercher à fuir ou à se jeter dans des dénonciation stériles, bien au contraire il faut chercher comment faire face à cette situation qui traumatise davantage le continent car quoi qu'on dise l'Afrique tout en restant réservoir de matières premières est en fait la propriété de l'occident malgré les propos flatteurs des politiciens et des diplomates. Pire, la désagrégation des tissus sociaux et la perte des identités culturelles ont abouti à une absence de perspectives, à un pessimisme de plus en plus prononcé quant à l'avenir. Car quant à l'intégration africaine, dira Issa N'diaye, si elle est souvent formulée en termes de création d'un espace solidaire pour faire face aux défis de la mondialisation, en réalité elle n'offre aucune perspective d'avenir.

Pire encore, l'urgence de la reconstruction d'un autre monde semble aujourd'hui utopique dans la mesure où l'Afrique ne peut pas aller complètement démunie et désarmée se mettre à table pour discuter avec les pays du Nord qui imposeront inévitablement leur loi. Certes, la seule chance de l'Afrique est d'être à l'avant-garde et de conduire l'épopée de la reconstruction théorique d'un monde nouveau et possible simplement parce qu'elle est doublement interpellée.

En réalité, face à un combat aussi inégal l'avenir de l'Afrique est tissé d'incertitudes mais elle est condamnée à prendre le train de la mondialisation. Ce combat titanesque nécessite un temps assez long

pour atténuer, sinon annihiler, les effets pervers de cette globalisation-mondialisation. Par de là les discours politiques et la démagogie occidentale, le véritable ennemi de l'Afrique, c'est l'Afrique elle-même ;car comme le souligne Maurice Kamto(1993 :9) « *Le plus dur reste à faire :prendre toutes ces bastilles qui peuplent nos têtes ,car nous n'avons cessé d'être les fossoyeurs de nos propres espérances...ce qui urge,c'est le démantèlement des structures mentales de la résignation* »Une fois ces barrières franchies nous pensons que l'Afrique pourra enfin mieux affronter la mondialisation en mettant fin au pillage de ses richesses et à la destruction de ses valeurs.

Tchouankam Frédéric
Université de Dschang, Cameroun
ntchouankam@yahoo.fr

Bibliographie

- Appadurai, Arjun *Après la colonisation, Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris ,Petite Bibliothèque Payot 2005
- Babissakana et Onana Abissama, *Les débats économiques au Cameroun et d'Afrique*, Yaoundé, Edition Saint Paul 2003
- Banock, Michel, *Le processus de démocratisation en Afrique, le cas du Cameroun : Paris* L'Harmattan, 1993
- Fumtim, Joseph, *Cameroun mon pays :* Yaoundé Edition Ifrikiya, 2008
- ‘*L'identité culturelle camerounaise*(ministère de l'information et de la culture Yaoundé 13-20 Mai 1985)
- Kamto, Maurice, *L'Urgence de la pensée*, Yaoundé Editions Mandara, 1993, *La déchéance de la politique*, Yaoundé ; Editions Mandara, 1999
- Kamdem, Emmanuel, *Management et interculturalité en Afrique, Expérience camerounaise*, Presse de l'Université Laval L'Harmattan 2002
- Livre Blanc publié par le Gouvernement camerounais, *Les droits de l'Homme au Cameroun*, Novembre 1993
- Livre blanc par un groupe d'intellectuels ;*changer le Cameroun :* Yaoundé, Octobre, 1990
- Rober, Cécile Anne, *L'Afrique au secours de l'Occident Paris*, Les Editions de l'Atelier, 2006

ANALYSES

- Sous la direction de Nganang,Patrice, Cameroun, la culture sacrifiée, No 60, Juillet-Septembre 2004
- Zognong,Dieudonné et Mouiche,Ibrahim, *Démocratisation et Rivalités Ethniques au, Cameroun*, CIREPE,Yaoundé1997

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS (1945-1980).

Introduction

Le roman d'espionnage n'est pas un genre très prisé des écrivains subsahariens. Cela est compréhensible qu'ils n'y aient pas d'intérêt si on prend en considération les buts immanents au genre qui, selon Beate Bechter – Burtscher, sont « la défense ardente de la patrie et la diffamation de l'adversaire politique » (Bechter – Burtscher, 1998 :75). Même si certains de leurs ouvrages en présentent les caractéristiques, le marché littéraire africain est nourri par les Occidentaux et les Maghrébins - Contrairement à ceux qui pensent que le roman d'espionnage est un genre de consommation et de divertissement bourgeois, les écrivains vont faire de ce genre un moyen de conquête et de « réponse » (Riglet, 1972 :45) appuyant les machines étatiques. C'est dans ce sillage que se situent les quatre écrits représentatifs qui constituent notre champ d'investigation à savoir : *S.A.S Panique au Zaïre* de Gérard de Villiers (1978), *Je suis mal dans ta peau* de Gilbert Cesbron (1969), *Azizah de Niamkoko* de Henri Crouzat(1959) et *Les Flamboyants* de Patrick Grainville(1976). Quelles sont les caractéristiques de l'espionnage dans ces récits ? Comment fonctionnent-elles ? Pour répondre à ces questions, il conviendrait que dans une étude croisée, nous présentions d'abord les éléments constitutifs du genre, ensuite la thématique et la tonalité et enfin l'imagologie.

ANALYSES

1- Les caractéristiques de l'espionnage dans les quatre récits

Fictions romanesques du point de vue générique écrites par quatre écrivains français, ces quatre productions de l'esprit présentent des conflits d'intérêts, des histoires secrètes et la recherche des renseignements qui sont quelques unes des principales caractéristiques du roman d'espionnage.

1-1 Les conflits d'intérêt ou d'influence entre nations.

L'intérêt occupe une grande place dans les quatre récits. Dans *Azizah de Niamkoko*, on note la France qui est présente politiquement à la capitale Kobilonou à travers son gouverneur Larre, l'administrateur de ce pays imaginaire de l'Afrique noire. Sous le couvert de l'administrateur, le juge Conil est arrivé. Aux élections, pour choisir les représentants au conseil du gouverneur, le parti politique de Kadjalla, le PUDIA (Parti de l'Union pour la Défense des intérêts Africains), parti prônant l'indépendance du pays et le départ des Blancs s'oppose au parti blanc. Aux résultats, le PUDIA a soixante-quinze représentants et les Blancs cinquante et six sièges. Apou (PUDIA) et Enny (Parti Blanc) sont élus pour défendre chacun les intérêts de son parti.

Au plan économique, Enny représente l'entreprise européenne à travers sa boutique où il vend les produits manufacturés.

Dans *Les Flamboyants*, l'intérêt est surtout idéologique et oppose le général roi fou Tokor Yali Yulmata au colonel socialiste Lalaka alias Tai-Ping. Le Roi Tokor vit dans un luxe outrageant et se laisse aller à la gabegie. Par contre, Lalaka a le souhait de faire partager les biens avec tout le monde. Pour sa part dans *Panique au Zaïre* de Gérard de Villiers, le conflit est dans l'enjeu économique. Il oppose la Central Intelligence Agency (CIA), les services secrets américains à Albert Van de Kamp, un richissime belge qui voudrait avoir la main mise sur les richesses diamantifères du Congo. Or le conflit est politique dans *Je suis mal dans ta peau*

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

de Gilbert Cesbron. Emmanuel Tounkara, un jeune intellectuel revenant de France se trouve en conflit avec son oncle Augustin Tounkara, président élu de la nouvelle république indépendante de Sarako. Malgré que ce dernier soit conscient du malaise existentiel dans son pays, il se trouve attaché à coopérer avec la métropole, ce que la jeune élite intellectuelle incarnée par Emmanuel Tounkara ne l'entend pas de cette oreille.

Il faut dire que ces romans d'espionnage sont rapidement ficelés pour exploiter les stéréotypes les plus efficaces et réactionnaires comme l'anti-communisme, le racisme, l'impérialisme dans *Les Flamboyants* et *Je suis mal dans ta peau*, la quête du marché par une puissance impérialiste comme les Etats-Unis qui n'avait pas colonisé dans *Panique au Zaïre* et la peur du déclin de l'influence française sur les colonies dans *Azizah de Niamkoko*.

S'il y a conflit d'intérêt ou d'influence entre Nations l'histoire secrète entraîne –t-elle un roman historique ?

1-2 Les histoires secrètes

La seconde caractéristique est l'histoire racontée que les narratologues nomment l'intrigue. Le roman d'espionnage a toujours par certains côtés une histoire cachée. Dans le meilleur des cas, l'histoire secrète devrait entraîner un roman historique puisque le contexte doit être clairement défini. Les protagonistes doivent être des gens identifiables évoluant dans les cadres précis.

Azizah de Niamkoko, c'est un roman historique des pays africains francophones pendant la période coloniale. On a d'un côté, le colon riche, instruit et ayant tous les pouvoirs : exécutif (le gouverneur), législatif (le conseil du gouverneur), judiciaire (Conil), et de l'autre côté, le Noir pauvre, soumis politiquement, économiquement, socialement et culturellement, le Noir abusé et exploité par le Blanc.

Une Afrique noire colonisée et abusivement exploitée, mais aussi une Afrique de l'Ouest déjà avec la conscience nationale.

ANALYSES

Voilà pourquoi les partis nationalistes naissent pour défendre les droits nègres et lutter pour l'indépendance des pays nègres. c'est le cas du PUDIA créé par Kadjalla, le patriote indomptable, pour libérer son pays du joug du colon ; c'est le cas aussi du RDA (Rassemblement Démocratique Africain) en général maté par les pouvoirs néo-coloniaux après les indépendances africaines en face !

C'est toujours la même Afrique noire francophone qui a pris part à la seconde guerre mondiale pour participer à la libération de la France occupée par les Allemands. Une guerre qui a permis aux travailleurs africains de connaître les réalités européennes et d'autres injustices à l'égard de la race noire. Akon dans *Azizah de Niamkoko* est rentré de la seconde guerre mondiale avec pour seul bien, une femme blanche qui, à peine arrivée en Afrique, a rebroussé chemin pour l'Europe.

Niamkoko est une synthèse. En quatrième de couverture l'éditeur précise :

« Ce petit village africain d'un territoire qui ne porte pas de nom ressemble à tous ceux qui parsèment la brousse. Par contre, la capitale du territoire inconnu, Kobilonou, emprunte son nom aux villes de Konakry, Abidjan, Lomé et Cotonou ».

Dans *Panique au Zaïre*, l'intrigue tourne autour du projet d'assassiner le président Mobutu : « Les seuls Européens qui puissent collaborer à une tentative de déstabilisation de Mobutu sont les Belges » (Villiers, 1978 :100). Cette idée est clairement exprimée à la page 156 : « il faut éliminer Mobutu ». On constate donc que c'est un impératif pour les protagonistes de se livrer des batailles sanglantes. Dans *Les Flamboyants* de Grainville, le combat que mène le général Tokor contre les Diorles est la recherche du « Graal », du secret de l'immortalité que, disait-on, possédait ce peuple. Pour le roman de Gilbert Cesbron, l'histoire secrète tourne autour de la difficile réadaptation des jeunes qui reviennent d'Europe d'où un retour au bercail et la position de l'entre-deux tragique : « L'Afrique, nous ne la connaissons pas du tout,

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

Emmanuel. Ton oncle a raison : nous sommes des enfants naturels que l'Occident a fait à notre mère l'Afrique » (Cesbron, 1963 :339)

Si des histoires secrètes entraînent des romans historiques, quelle est la part du renseignement ?

1-3 La part belle à l'action des transfuges, à la quête du renseignement

Il s'agit de l'action des transfuges et des barbouzes. La présence des espions et la recherche des renseignements sont ce qui fonde le roman d'espionnage.

Face au débat, le Juge Eugène Conil supporte que les nègres sont des hommes comme les autres, avec leur culture, leur dignité alors que Pégomas, un personnage du roman, soutient que les nègres sont des cons, des vauriens, des sans culture ! Quand par mégarde le juge Conil engrosse Pitéba, la prostituée, il se suicide pour avoir échoué à sa mission de justicier.

Quand lors des disputes amoureuses pour Azizah, au cours d'une surprise partie organisée par le gouverneur, Akou tue son président national Kadjalla et informe le gouverneur Jihenne, ce dernier protège le meurtrier et fait savoir aux autres autorités administratives, aux forces de l'ordre ,au médecin que l'homme politique est mort naturellement. Sur proposition du gouverneur, Akou ne sera-t-il pas élu député en remplacement de Kadjalla décédé ? Après le meurtre, n'est-il pas devenu l'ami intime du gouverneur ?

Pas très visibles du roman de Cesbron où les Tounkara se soupçonnent d'être à la solde de la métropole, les transfuges pullulent dans les deux autres œuvres. Dans Les Flamboyants, Ngui, un soldat de Lalaka est envoyé pour prendre la place de l'aide de camp du roi qu'ils ont tué, ceci pour rapporter les renseignements. Lalaka « lui ordonne de mettre à exécution la

ANALYSES

seconde partie du plan » (Grainville, 1976 :288). Ce plan attire Kwando, le chef de la garde royale, dans un piège fatal.

Par ailleurs, William Irrigal, le diplomate espion vient à Mandouka, Etat nommé incidemment Congo « pour protéger la stabilité et les intérêts du pays de Tokor contre d'autres ingérences » (Grainville, 1976 : 310) et pour s'imprégner de l'authenticité culturelle, de « l'âme du pays Yali », une capacité à faire corps avec la terre. William entre à Mandouka quand les mythes primitifs, la réalité politique et sociale et la post indépendance sont déjà ancrés dans les habitudes du peuple Yali. Donc la part belle du récit n'est centrée que sur l'action de ce transfuge en guise de quête de renseignement et d'apprentissage. Et William diffuse sournoisement les stratégies pour dépouiller Tokor de son pouvoir et le mettre à nu, voire le tuer.

Panique au Zaïre nous met en présence des informatrices comme Emilia Nogeira qui trahit les siens sous le coup de la torture.

En définitive, nous constatons que tous les ingrédients du roman d'espionnage tels que relevés par Eric Neveu dans son ouvrage *L'idéologie dans le roman d'espionnage* (1985) sont présents dans les quatre romans. Mais peut-on ignorer la thématique et la tonalité ?

2- La thématique et la tonalité

Autour de l'espionnage gravitent des notions qui entrent dans sa définition, comme l'enjeu politique, la conquête économique. La tonalité n'est pas du reste dans ce genre.

2-1 *L'enjeu politique*

La politique est l'art de diriger une cité- *Azizah de Niamkoko* a une thématique politique. On a d'un côté

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

l'administration coloniale représentée par le gouverneur Jihenne, l'administrateur en chef Larre, les députés Blancs qui luttent pour la sauvegarde des intérêts français dans le pays, pour la continuité de la colonisation en Afrique et de l'autre le Président Kadjalla dont le parti, PUDIA, défend la cause des Noirs, lutte pour l'indépendance de la contrée des Noirs et le départ des Occidentaux. Deux visées contradictoires. Le gouverneur ne se sentira-t-il pas soulagé dans l'œuvre quand Akou tuera le président Kadjalla ?

Les Flamboyants présente un despote qui ne veut pas laisser une seule parcelle du pouvoir aux tiers et son combat contre Lalaka est avant tout un combat politique entre le conservatisme monarchique et le communisme provenant de l'Est (URSS et Chine).

De Villiers pose dans son récit un problème politique tout à fait différent : un assassinat politique. La mort du président Mobutu doit profiter à Ngumza Karl-I-Boon, le neveu de Moïse Tschombé que Mobutu avait condamné à mort par contumace – Eliminer Mobutu permettrait de mettre sur place un président plus favorable aux intérêts occidentaux. *Je suis mal dans ta peau* énonce un autre aspect de la politique : le népotisme qui consiste à partager le pouvoir entre les membres d'une même famille Tounkara (Cesbron, 1969 :99).

De la thématique politique, l'économie échappe-t-elle ?

2-2 L'économie

L'économique est la seconde notion importante de l'espionnage, car la recherche des intérêts économiques est l'enjeu phare de la confrontation des nations. C'est ainsi que l'action des barbouzes aboutit à des coopérations qui créent une « mentalité d'assisté » (Grainville, Op cit 97). L'économie Africaine « c'est du tout-à-l'égout », donc de mauvaise qualité. Dans *Panique au Zaïre*, ce sont les ressources minières qui font la rivalité au Congo Belge

ANALYSES

entre Malko et Albert Van de Kamp. Dans *Azizah de Niamkoko* deux groupes s'affrontent au plan économique : une communauté blanche riche, oppressante d'une part et d'autre part une communauté noire pauvre et opprimée. Dans *Les Flamboyants*, l'économie de l'Etat de Tellurie est ruinée par la tendance du général roi fou Tokor Yali Yulmata à la gabegie : il organise des fêtes coûteuses, gaspille de l'argent dans l'armement alors que dans certains quartiers pauvres comme la Tana, les gens vivent comme dans un zoo humain, à cause de la pauvreté extrême.

2-3 La tonalité

La tonalité dans l'ensemble est épique. L'impression générale produite est une succession d'actions héroïques, relatives ou propres à l'épopée *Les Flamboyants* est écrit à la manière de l'épopée. Le fantastique et le merveilleux s'y côtoient comme les faces d'une même médaille. On a l'impression de vivre un conte de Graal où le chevalier s'en va à la recherche du vase sacré, l'immortalité que recherche Tokor, chez les Diorles, ou de parcourir un roman comme *Les Misérables* (1862) de Hugo à travers *Les Flamboyants* à style fortement soutenu.

L'espion William Irrigal est pour les Diorles un « Messie », celui-là qui va renverser la tyrannie. Une vision du monde rend le gouverneur Jihenne dans l'administration coloniale, un administrateur hors pair, un héros exceptionnel, patriote, qui lutte pour la sauvegarde des intérêts de son pays, la France en Afrique. Il décide des sorts des groupes qu'il représente. Voilà pourquoi il ne ménage aucun effort pour assurer leur victoire, voilà aussi pourquoi il brave tout obstacle pouvant nuire à sa noble mission qui consiste à magnifier la France. Les deux autres romans sont racontés dans un ton à dominance réaliste. On note le souci des écrivains de situer fidèlement le lieu de l'intrigue de façon que le lecteur ne puisse plus savoir qu'il est en face d'une fiction. Même si le Sarako est une République imaginaire, on y voit un Etat africain né de la

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

balkanisation d'où les religions différentes qui s'y côtoient. *Panique au Zaïre* décrit des cadres réels : Kinshasa, Lubumbashi, Kasai, etc, avec des noms connus dans l'histoire : Mobutu, Ngumza Karl-I-Bon, etc. Dans ces récits, culturellement, le nègre est un acculturé, celui-là même qui a abandonné sa propre culture : « il (le Noir) s'est contenté d'avaler goulûment une culture qu'il a mal digérée et que certains nous rendent comme ils vomissent » (Crouzat, 1959 :122).

Ces orientations nous permettent d'avoir un aperçu de l'Afrique Noire tels que la pauvreté, l'obsession du pouvoir et le dépravation des mœurs.

3- Les images de l'Afrique subsaharienne renvoyées par ces récits d'espionnage.

L'imagologie est le regard que l'autre ou nous portons sur une civilisation étrangère. Elle est surtout amenée ici à s'intéresser aux documents paralittéraires tels les romans d'espionnage où la représentation de l'étranger est un lieu où triomphe l'intertextualité. Elle appartient à l'imaginaire d'une société mais peut être étudiée tant dans sa dimension idéologique que sociologique (sources sociologiques de la représentation). C'est ici le prototype inconscient qui oriente électivement la façon dont le sujet (écrivain français) appréhende autrui (Africain subsaharien). Les images de l'étranger faisant partie intégrante d'une image de soi-même qu'elles servent à structurer et à élaborer, nous allons voir comment « les jugements que portent les nations les unes sur les autres nous informent sur ceux qui parlent, non sur ceux dont on parle » (Todorov, 1989 :28). Il s'agit de circonscrire les images de l'Afrique subsahariennes auxquelles ces récits d'espionnage renvoient.

3-1 La pauvreté

La pauvreté est un trait caractéristique de l'Afrique noire. Grainville dans *Les Flamboyants* présente tout un quartier. La Tana,

ANALYSES

habité par « les animaux humains du royaume », « d'épileptiques prophétiques » (Grainville, 1976 : 143) etc. De Villiers dans *Panique au Zaïre* inventorie des villas dont la construction n'a jamais été terminée, faute de capitaux. Le matériel qu'utilise le C.N.D (Centre National de Documentation), service secret congolais, est vieux au point où il tombe en panne tous les dix mètres. Emilia décrit un de ses amis vendeur de rat qui, à la suite de la crise, ne trouve même plus les clients pour acheter ses rats. A Niamkoko, on ignore tout confort. On se douche encore à la calebasse et « la cuvette est l'ustensile le plus indispensable à la femme africaine. Elle sert à tout et remplace tout. Avec le gosse attaché dans le dos, elle constitue la barda de toute expédition » (Crouzat, 1959 : 52). La palme d'or revient à Cesbron qui théorise cette pauvreté par la formule « détérioration des termes de l'échange » :

les matières premières sont notre seule richesse et leur cours s'effondre d'année en année. Pour en tirer le même revenu, un paysan sarakolais doit produire deux fois plus d'arachide qu'il y a dix ans (...) et il ne peut même plus se procurer autant de produit (Cesbron, 1969 : 253)

En tout, dans les regards de ces romanciers français d'espionnage, les pays pauvres d'Afrique noire restent collés au niveau de " subsistance physiologique élémentaire" (Jacquemot, 1981 :167). Devant cette vie quotidienne, quelle est la réaction de l'élite politique au pouvoir ?

3-2 *L'obsession du pouvoir*

Une autre image de l'Afrique noire, c'est l'absence d'alternance gouvernementale. Que ce soit Tokor ou Mobutu, il s'agit des dirigeants à vie qui ne laisse aucune chance à une autre caste politique. Leur pouvoir est divin comme l'a montré l'histoire de Mobutu (Roi du Zaïre). Chez Grainville, il s'agit peut-être du même homme : « Tokor lui, exhibait son bonnet léger léopard »

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

(Grainville, 1976 :155). Or nous connaissons combien Mobutu tenait à sa toque Léopard. Le pouvoir est donc dirigé par des fous (Tokor) ou des obsédés (Mobutu) qui, sains à l'origine, sont devenus fous par la fonction. Dans *Azizah de Niamkoko*, le regard est porté sur une Afrique féodale dont le pouvoir est entre les mains d'un roi à autorité féroce hiérarchisée :

Là où elle existait les Européens se gardèrent sagement de la détruire et confirmèrent les potentats dans leurs fonctions. Chaque chef de village fit traduire avec grandiloquence son titre en français et par commodité autant que pour montrer une bonne volonté évidente on les appela tous Rois en leur expliquant que c'était ce qu'il y avait de mieux. Ils furent contents et honorés [...] On appela Reines la horde de négresses entourant tout chef indigène et Princes leurs nombreux enfants [...] Afiolabé était le Roi de Niamkoko.. (Crouzat, 1959 :69).

Il s'agit d'une Afrique controversée dont les idées des Européens sont partagées au sujet des capacités réelles des Africains. Pour les uns comme le juge Conil, l'Africain a une culture, une intelligence, une dignité et pour les autres comme Pégomas ou Olivier, le Noir est un Con, un sous-homme, un animal supérieur :

A la différence de tous les autres peuples de la terre, dit Olivier, le Noir n'a pas eu le besoin de se continuer, de s'affirmer. Il s'est contenté de vivre sa vie animale (d'animal supérieur, si vous le voulez) sans chercher jamais à s'élever au-dessus du stade primitif ». (ibid : 121).

Ce sujet de la capacité réelle des Africains à prendre leur destin en main à l'heure de la mondialisation et de la démocratisation est traité dans *Je suis mal dans ta peau* pour stigmatiser le bilan de la décolonisation qui est globalement négatif, avec l'incurie extraordinaire de nouveaux dirigeants à travers le Président Toukara, l'anarchie économique et la faillite de la coopération et enfin la tyrannie des élites autochtones. L'Afrique noire s'avère incapable d'assumer son indépendance. Elle jette son dévolu sur l'Occident pour sa coupable indifférence, son

ANALYSES

impérialisme voilé, ses suicidaires gaspillages des matières premières africaines, son non respect de l'altérité et ses techniques sagement montées pour désorganiser les sociétés autochtones

3-3 La dépravation des mœurs

La dépravation des mœurs se construit sur des tensions par rapport aux barbares contre le civilisé ou par rapport à l'homme actif face à la femme passive.

Dans *Azizah de Niamkoko* comme dans *Les Flamboyants* un accent est mis sur l'anthropophagie pratiquée par les Noirs. Dans *Azizah de Niamkoko*, l'administrateur Larre conduit le juge Conil dans une forêt où les Noirs pratiquent l'anthropophagie et là les malfaiteurs sont arrêtés.

Prêt du foyer, dit le narrateur, il y avait le corps mutilé de ce qui avait été une fillette. Le tronc seul était intact. Les membres à demi dévoilés étaient dispersés dans la clairière et un bras achevait de griller sur les cendres, répandant dans la nuit pure l'atroce odeur de chair grillée » (Crouzat, op cit : 181).

Dans *Les Flamboyants*, après s'être emboué la face du sang d'un impala, Tokor se rend là où les vieux sont autour des filles tuées (pour être mangées) Tokor met la hutte en épave. Ces auteurs sont donc unanimes pour voir en la race noire une race cannibale et selon eux, comment le Noir verrait la femme blanche ?

Dans *Azizah de Niamkoko* comme dans *Les Flamboyants*, la femme blanche pour les Noirs c'est la femme recherchée, la femme idéale. Azizah, métisse, est l'objet de toutes les convoitises nègres : Koufofo, Kadjalla, Aboko Toyavi et Akou qui tuera le député du PUDIA à cause de la rivalité avec ce dernier pour Azizah. Ce Akou, après avoir combattu en France pendant la seconde guerre mondiale n'a-t-il pas ramené de France une perle : une femme blanche qui l'a malheureusement aussitôt quitté dès leur arrivée en Afrique ? Perte inoubliable ! De même dans *Les Flamboyants*, le roi Tokor savoure avec délectation, Hélène, la femme blanche dont il a envoyé le mari

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

à la mine pour s'accaparer de la femme. Le roi n'a pas hésité avant de tomber sous le coup du charme d'autres femmes blanches : Estelle, Lucy, La Meza... La femme blanche est donc dans ces écrits la femme recherchée pour les Noirs. Comment ces auteurs jugent-ils la femme noire ?

Dans *Azizah de Niamkoko*, la femme noire est chosifiée, elle est là pour satisfaire les appétits sexuels des Blancs de passage en Afrique face à la rareté des perles blanches. Ce sont des roues de secours pour les touristes et espions. Pour combler ses désirs sexuels, Enny a engrossé Aoua, Peuhle, mère d'Azizah et c'est dans le même but qu'Azizah glisse à son père une amie noire. Fiteba n'est-elle pas là pour « faire putain » à moindre frais avec les expatriés blancs ? Ne sera-t-elle pas engrossée par le jeune juge Conil ?

La dépravation des mœurs est plus visible dans *Panique au Zaïre*. Malko Linge, le personnage principal, s'adonne à des pratiques sexuelles licencieuses avec les femmes mariées (Astrid Van du Kamp) ou occupées (Emilia Nogeira) et enfin les femmes libres comme la secrétaire d'Adler. Il faut préciser que la sexualité est omniprésente dans les romans d'espionnage, elle constitue l'unique consolation de l'Européen dans un monde dangereux et décevant. La femme permet d'entrer dans l'intimité de son ennemi pour avoir le temps de l'éliminer (voir Malko et Astrid Van du Kamp dans *Panique au Zaïre*) et ailleurs l'éternel féminin est un idéal de soumission dans les zones rurales, les ménages et les chefferies. La perte des valeurs ancestrales, la disparition de ce ciment social l'ont aliéné.

Conclusion

De l'Afrique subsaharienne, ces récits d'espionnages renvoient une image péjorative, d'un gâteau à partager, d'un no-man's land. Ils donnent de l'Afrique noire la vision d'un univers arriéré, peu capable d'évoluer et susceptible de tous les

ANALYSES

débordements. Les espions à la solde de la solidarité atlantiste s'y déploient parfois en violation des lois et de l'honorabilité du pays d'accueil. Ils montent que les pays africains ne sont pas suffisamment sécurisés et qu'ils peuvent y faire tout ce qu'ils veulent sans être inquiétés. Ils donnent de ces pays une impression d'insécurité totale où même les généraux d'armée participent aux sales besognes. C'est pour ces auteurs la peinture d'une Afrique laissée à elle-même, qui a besoin d'une autorité occidentale pour sortir du sous-développement.

Même si ces romans d'espionnage n'affichent généralement qu'un pseudo réalisme de carte postale vite ficelée par des touristes de passage en Afrique noire, même si tout l'intérêt de ces auteurs occidentaux consiste à orienter les regards sur le manichéisme – bons / méchants, êtres et choses cantonnés dans l'immuable évidence, supériorité occidentale/situation pitoyable des pays sous-développés --, ce sont des pages des plus éclairantes de l'histoire des mentalités qui attirent notre attention sur une intégrité culturelle à envisager dans le monde.

David MBOUOPDA

IUT. FOTSO Victor de Bandjoun. Université de Dschang, Cameroun
dmbouopda2000@yahoo.fr

Bibliographie

BECHER – BURTSHER, Beate (1998), *Entre affirmation et critique. Le développement du roman policier algérien d'expression française*, thèse, Etudes Francophones, Université de Paris – Sorbonne.

L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE DANS LE ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

BROSSARD, Jean François (1968), « Réflexions méthodologiques sur l'imagologie et l'ethnopsychologie littéraire », *Revue des psychologies des peuples*, n°4, p 366- 377.

CESBRON, Gilbert (1969), *Je suis mal dans ta peau*, Paris, Laffont.

CROUZAT, Henri (1959), *Azizah de Niamkoko*, Paris, Presses de la cité.

GRAINVILLE, Patrick (1978), *Les Flamboyants*, Paris, Seuil.

JACQUEMOT, Pierre et al. (1981), *Economie et sociologie du tiers monde*, Paris, L'Harmattan.

MBOUOPDA, David, (2007), « Une lecture actantielle des romans d'espionnage à partir de Les Flamboyants de Patrick Granville, *Analyses*, N°12,P 7-17

MOURA, Jean Marc, (1999), « L'imagologie littéraire : tendances actuelles » *Perspectives comparatistes*, Etudes réunies par Jean Bessières et Daniel-Henri Pageaux, Paris, Champion p. 185-192

NEVEU, Eric (1985), *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

RIGLET, Marc (1972), « *Le Roman d'espionnage algérien* » ; *Maghreb* 52, Juillet – Août 1972,p. 44 – 49 .

TODOROV, Tzevtan (1989), *Nous et les autres*, Paris, Seuil.

VERALDI, Gabriel (1983), *le Roman d'espionnage*, Paris, PUF, que sais-je ? .

VILLIERS, Gérard (1978), *S.A.S, Panique au Zaïre*, Paris, Plon.